

AGATHA CHRISTIE

LE SECOND COUP DE GONG ET AUTRES NOUVELLES

(PROBLEM AT POLLENSA BAY AND OTHER STORIES)



Agatha Christie

Le second coup de gong

(Problem at Pollensa Bay and Other Stories)

Traduction nouvelle
de Michel Averlant



L’Intrigante de Pollensa

(Problem at Pollensa Bay)

Le bateau qui assure la liaison Barcelone-Majorque déposa Mr Parker Pyne sur le quai de Palma au beau milieu de la nuit, et l’illustre professeur de bonheur souffrit aussitôt les affres de la déception. Les hôtels étaient complets. Le mieux qu’il pût trouver ? Un cagibi sur l’arrière-cour, dans un hôtel du centre-ville. Or, il était exclu qu’il s’en contentât.

Seulement voilà ! Palma était à la mode. Le change se montrant favorable, tout le monde allait passer l’hiver à Majorque, et l’île était bondée. Il était douteux que notre vieil ami pût trouver à se loger – sauf peut-être à Formentera, où les prix étaient tellement exorbitants que même les étrangers s’en offusquaient.

Mr Parker Pyne petit-déjeuna d’un café et d’une brioche, et résolut d’aller visiter la cathédrale. Mais il n’était guère d’humeur à en goûter les beautés architecturales.

Il eut ensuite une interminable conversation avec un chauffeur de taxi volubile. Ils évoquèrent les mérites comparés et les ressources de Soller, Alcudia, Pollensa et Formentera... où l’on trouvait de bons hôtels *mais hors de prix*.

Mr Parker Pyne brûlait de savoir à quel point ils étaient hors de prix.

On y demandait, d’après le chauffeur de taxi, des sommes qu’il serait grotesque de payer – si les Anglais débarquaient en foule, n’était-ce point parce que la vie dans l’île était censée être bon marché ?

Mr Parker Pyne admit le fait sans difficulté. Mais ne serait-il quand même pas possible de connaître les prix exigés à Formentera ?

Des prix inimaginables !

D'accord... mais quels prix au juste ?

Le chauffeur consentit enfin à citer des chiffres. Et Mr Parker Pyne calcula qu'il ne serait pas plus volé là qu'il ne venait de l'être en Égypte et à Jérusalem.

Un marché fut conclu, les bagages de Mr Parker Pyne furent entassés à bord du taxi et l'on se mit en route pour faire le tour de l'île afin de voir si l'on ne dénicherait pas, chemin faisant, quelque auberge raisonnable avant d'arriver à Formentera.

Ils ne devaient jamais atteindre ce haut lieu de la ploutocratie. En effet, après s'être frayé un passage dans les ruelles de Pollensa et comme ils suivaient la courbe du rivage, ils aperçurent le *Pino d'Oro*, petit hôtel situé au bord de l'eau et bénéficiant d'une vue qui, dans la brume légère du matin, évoquait le flou exquis d'une estampe japonaise. Mr Parker Pyne se rendit compte que c'était là l'endroit qu'il cherchait. Il fit arrêter le taxi, priant le ciel qu'il y eût de la place.

Les propriétaires de l'établissement ne connaissaient pas un traître mot d'anglais ni de français.

Néanmoins, les choses s'arrangèrent à la satisfaction générale. Mr Parker Pyne obtint une chambre donnant sur la mer, les valises furent déchargées, le chauffeur félicita son client d'avoir su se soustraire aux exigences monstrueuses de « ces hôteliers modernes », reçut son dû et s'en fut dans un flot torrentiel de salutations à l'espagnole.

Mr Parker Pyne consulta alors sa montre et, s'apercevant qu'en dépit de ses diverses pérégrinations il n'était que 9 h 45, gagna la terrasse baignant dans la lumière du matin et commanda, pour la seconde fois de la journée, du café et des brioches.

Il y avait quatre tables : la sienne ; une autre, que l'on était en train de desservir ; une troisième, où une famille allemande achevait son petit déjeuner. Plus loin, à l'angle de la terrasse, étaient attablés une mère et son fils qui ne pouvaient être qu'anglais.

La femme avait dans les 55 ans. Le cheveu gris – d'un joli gris –, elle portait des vêtements de qualité mais la mode

semblait le dernier de ses soucis. Et elle affichait le flegme, l'assurance de l'Anglaise habituée aux voyages à l'étranger.

Le jeune homme qui lui faisait face pouvait avoir 25 ans et représentait, lui aussi, l'archétype de son milieu et de son âge. Ni beau ni laid, ni grand ni petit, il s'entendait manifestement au mieux avec sa mère – ils échangeaient des plaisanteries de bon ton – et se montrait aux petits soins à son égard.

Tandis qu'ils bavardaient, les yeux de la femme effleurèrent Mr Parker Pyne avec une indifférence de bon aloi. Mais il se sut aussitôt étiqueté. On avait reconnu en lui un compatriote et il ne faisait point de doute qu'un petit mot aussi aimable qu'anodin ne tarderait pas à lui être adressé.

D'ordinaire, Mr Parker Pyne n'appréciait guère ses concitoyens à l'étranger. Mais cette femme-là lui paraissait posséder ce qu'il aimait à appeler « d'excellentes manières d'hôtel ».

Après une dernière repartie et un dernier éclat de rire, le jeune Anglais se leva pour gagner l'hôtel. La femme ramassa son courrier, alla s'installer dans un fauteuil, face à la mer, et ouvrit le *Continental Daily Mail*. Elle tournait le dos à Mr Parker Pyne.

Ce dernier sirota le reste de son café, lui jeta un coup d'œil et se raidit, inquiet – inquiet pour la suite paisible de ses vacances ! Ce dos était terriblement expressif. Au cours de sa longue carrière, combien n'en avait-il pas vu de ces dos dont la rigidité exprimait toute la tension du monde ? Point n'était besoin d'être grand clerc pour deviner que les yeux de cette femme brillaient de larmes contenues et que, si elle parvenait à sauver les apparences, ce n'était qu'au prix d'un extraordinaire effort de volonté.

Avec d'innombrables précautions, tel un gibier trop souvent pourchassé, Mr Parker Pyne opéra une retraite prudente en direction de l'hôtel. Moins d'une demi-heure plus tôt, il avait signé le registre posé sur le comptoir. Son paraphe s'étalait bien là – net comme toujours : *C. Parker Pyne, Londres*.

Quelques lignes plus haut, Mr Parker Pyne remarqua deux inscriptions : *Mrs R. Chester, Mr Basil Chester, Holm Park, Devon*.

Saisissant un stylo, Mr Parker Pyne surchargea sa signature. On pouvait déchiffrer maintenant – non sans difficultés – *Christopher Pyne*.

Si Mrs R. Chester était malheureuse, il lui deviendrait ainsi moins facile de consulter Mr Parker Pyne.

Le cher vieil homme était toujours stupéfait de constater combien de gens rencontrés à l'étranger connaissaient son nom et avaient lu ses messages publicitaires. En Angleterre, des milliers de lecteurs du *Times* auraient pu jurer qu'ils n'avaient jamais entendu parler de lui. Sans doute, hors de chez eux, lisaient-ils plus consciencieusement leurs journaux. Rien, pas même les petites annonces, ne leur échappait.

Ses vacances avaient déjà été plus d'une fois interrompues. Il s'était occupé de maints problèmes, allant de la tentative de chantage au crime de sang. Mais là, à Majorque, il entendait bien avoir la paix. Or, il savait d'instinct jusqu'à quel point une mère en détresse pourrait menacer ladite paix.

La vie de Mr Parker Pyne au *Pino d'Oro* s'organisait néanmoins de fort plaisante façon. Il y avait un grand hôtel pas très loin, le *Mariposa*, où étaient descendus bon nombre d'Anglais. Une importante colonie d'artistes peuplait les environs. On pouvait, en longeant la plage, se rendre au petit port de pêche où l'on trouvait quelques boutiques et un bar qui tenait lieu de centre de ralliement. Tout y était agréable et bon enfant. Des filles se promenaient en pantalon de toile, un foulard multicolore noué autour de la poitrine. Des peintres chevelus débattaient au *Mac's Bar* des mérites comparés du figuratif et de l'abstrait.

Le lendemain de l'arrivée de Mr Parker Pyne, Mrs Chester lui adressa quelques phrases conventionnelles sur la beauté de la vue et les chances qu'avait le temps de se maintenir au beau.

Mr Parker Pyne trouva Basil Chester charmant. Il donnait au vieil homme du « monsieur » et l'écoutait fort poliment discourir. Le trio se réunit même à deux reprises pour prendre le café après dîner. Le troisième soir, Basil s'éclipsa au bout de dix minutes, laissant Mr Parker Pyne en tête à tête avec Mrs Chester.

Ils parlèrent fleurs et jardinage, évoquèrent l'état déplorable de la livre anglaise, le renchérissement de la vie en France, et tombèrent d'accord sur l'insurmontable difficulté à trouver du thé buvable.

Par la suite, chaque fois que son fils désertait leur table, Mr Parker Pyne voyait le frémissement – vite réprimé – des lèvres de la malheureuse. Mais elle se reprenait aussitôt et devisait gaiement sur les sujets susmentionnés.

Petit à petit, elle se mit à parler de Basil, de ses succès universitaires, de la sympathie qu'il suscitait, de la fierté qu'en eût éprouvée son père s'il avait encore été de ce monde, de sa satisfaction à elle de ce que Basil n'ait jamais été « dissipé ».

— Bien sûr, je le pousse à fréquenter les gens de son âge, mais il semble vraiment préférer ma compagnie.

Pour une fois, Mr Parker Pyne n'usa pas d'une de ces formules pleines de tact dont il avait le secret.

— Oh ! vous savez, rétorqua-t-il au contraire, les jeunes gens sont légion ici – pas à l'hôtel, mais dans les parages.

Mrs Chester se raidit aussitôt. Certes, l'endroit regorgeait d'artistes. Peut-être était-elle très vieux jeu, mais cet art-là servait de prétexte à un tas de jeunes vauriens pour traîner à ne rien faire... en compagnie de filles qui buvaient beaucoup trop.

Le lendemain, Basil salua Mr Parker Pyne :

— Je suis ravi que vous soyez descendu ici, monsieur. Surtout pour ma mère. Cela lui fait du bien d'avoir quelqu'un avec qui bavarder pour passer ses soirées.

— Que faisiez-vous les premiers jours de votre arrivée ici ?

— Eh bien... nous jouions au piquet.

— Je vois.

— Entre nous, on se lasse assez vite du piquet. Et puis je me suis fait quelques amis, ici... une bande du tonnerre. Je n'ai pas l'impression que ma mère les approuve... Très vieux jeu, la reine mère. Les filles en pantalon la choquent.

— Ce n'est pas moi qui l'en blâmerais, dit vertueusement Mr Parker Pyne.

— Je me tue à lui répéter qu'il faut vivre avec son temps. À la maison, les filles qu'on reçoit sont sinistres...

— Je vois, répéta Mr Parker Pyne.

Tout cela était bel et bon. Mais, spectateur d'un minidrame, rien ne le forçait à intervenir.

Et puis le pire – du point de vue de Mr Parker Pyne – arriva. Une dame exubérante, qui était de ses amies, vint s'installer au *Mariposa*. Ils se rencontrèrent au salon de thé, en présence de Mrs Chester.

— Ma parole ! mais c'est Mr Parker Pyne ! s'époumona la nouvelle venue. Le seul, l'unique Mr Parker Pyne ! Et Adela Chester ! Vous vous connaissez ? Oui ? Vous êtes descendus au même hôtel ? C'est le magicien du siècle, Adela... Confiez-lui vos ennuis et ils disparaissent comme par enchantement ! Quoi ? Vous ne le saviez pas ? Vous avez déjà entendu parler de lui, tout de même ! Vous n'avez pas lu ses annonces ? « Vous avez un problème ? Consultez Mr Parker Pyne ! » Il n'est rien qui ne soit en son pouvoir. Les couples qui s'entr'égorgent, il les précipite dans les bras l'un de l'autre. Les gens qui s'ennuient dans la vie, il les lance dans des aventures palpitantes. Je vous jure, cet homme est un véritable ma-gi-cien !

Mr Parker Pyne n'aimait pas du tout les regards que lui lançait Mrs Chester durant ce panégyrique. Il aimait encore moins la voir revenir par la plage, en grand conciliabule avec l'intarissable chantre de ses vertus.

La « grande scène du II » se produisit plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Ce soir-là, après le café, Mrs Chester lui lança :

— Pourriez-vous m'accompagner dans le petit salon, Mr Pyne ? Je voudrais vous confier quelque chose.

Quelle autre issue que la soumission ?

La belle maîtrise desoi de Mrs Chester s'était quelque peu lézardée et, sitôt la porte refermée sur eux, il n'en resta plus rien. La malheureuse se laissa tomber dans un fauteuil et éclata en sanglots.

— Mon fils, Mr Parker Pyne ! Vous devez le sauver ! Nous devons le sauver ! J'ai le cœur brisé.

— Chère madame, je ne suis qu'un parfait étranger et...

— Nina Wycherley affirme que vous pouvez *tout*. Elle me conseille de m'en remettre à vous, de tout vous raconter. Elle me jure que vous sauverez la situation.

Mr Parker Pyne maudit intérieurement l'importune Nina Wycherley. Mais, résigné, il déclara :

— Eh bien, crevons l'abcès. Il s'agit d'une fille ?

— Il ne vous a pas parlé d'elle ?

— Indirectement, sans plus.

Les mots jaillirent en un torrent impétueux. Cette fille était épouvantable. Elle buvait, jurait, s'exhibait à demi nue. Sa sœur était établie dans les parages, mariée à un artiste, un Hollandais. Toute la bande avait très mauvais genre. Les trois quarts vivaient en concubinage. Basil était complètement transformé. Lui qui avait toujours été si sage, uniquement préoccupé de sujets sérieux. Il avait même songé un temps à se lancer dans l'archéologie...

— Hé oui ! commenta Mr Parker Pyne. La nature prend toujours sa revanche.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il n'est pas sain pour un jeune homme de se préoccuper de sujets austères... alors qu'il devrait au contraire jeter sa gourme et courir les filles.

— Je vous en prie, Mr Pyne ! Un peu de sérieux.

— Je n'ai jamais été plus sérieux. La jeune fille qui nous occupe ne serait-elle pas, par hasard, celle avec qui vous avez pris le thé hier ?

Il l'avait remarquée, avec son pantalon, son foulard écarlate négligemment noué autour de la poitrine, ses lèvres vermillon et le fait qu'elle avait pris un cocktail au lieu de thé.

— Vous l'avez vue ? Effroyable, non ? Pas du tout le genre de fille que Basil ait jamais admiré.

— Vous ne lui avez pas donné beaucoup de chances d'admirer des filles, si je ne m'abuse.

— Moi ?

— Il est resté trop longtemps dans vos jupes ! Mauvais, ça ! J'estime néanmoins pouvoir régler la situation... si vous ne précipitez pas les choses.

— Vous ne comprenez pas ! Il veut épouser cette fille... cette Betty Gregg... Ils sont *fiancés*.

— C'est allé si loin que ça ?

— Hélas !... Mr Parker Pyne, vous *devez* intervenir. Vous devez arracher mon fils à ce mariage désastreux ! Sa vie entière serait gâchée. Et cela, je ne le supporterais pas. Je lui ai consacré ma vie. Il a toujours été tout pour moi.

— Et vous avez eu grand tort. Vous auriez dû vous consacrer un peu à vous. Vous payez maintenant votre erreur. Aimez votre fils autant que vous le voudrez... Mais vous êtes Adela Chester, un être humain à part entière... pas seulement la mère de Basil.

— Si sa vie est gâchée, j'en aurai le cœur brisé.

Il contempla les traits délicats de son visage, ses lèvres que le regret et la douleur faisaient trembler. Dans son genre, c'était une femme adorable. Et il lui était pénible de la voir souffrir.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il.

Il s'en fut trouver Basil Chester qui brûlait de s'épancher, de développer son point de vue :

— Ça devient l'enfer. Mère est indécrottable, bourrée de préjugés, étroite d'esprit. Si seulement elle ouvrait les yeux, elle verrait à quel point Betty est merveilleuse.

— Et Betty ?

Il soupira.

— Betty ne fait rien pour arrondir les angles. Si elle condescendait à un petit effort... si elle renonçait à son rouge à lèvres ne fût-ce qu'une fois, par exemple, ça changerait tout. Mais elle se donne un mal de chien pour paraître... euh... moderne, dès que mère est dans les parages.

Mr Parker Pyne sourit.

— Betty et mère sont les deux femmes les plus adorables que je connaisse, poursuivit le jeune homme. Et j'aurais parié qu'elles seraient tombées dans les bras l'une de l'autre.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, jeune homme, dit Mr Parker Pyne.

— J'aimerais que vous veniez voir Betty et que vous discutiez de tout cela avec elle.

Mr Parker Pyne accepta aussitôt l'invitation.

Betty, sa sœur et le mari de cette dernière occupaient une maisonnette délabrée à l'écart de la plage. Leur vie était d'une belle simplicité. Le mobilier se résumait à une table, trois chaises et deux lits. Un placard renfermait les quelques verres et

assiettes indispensables. Hans était un grand blond aussi hirsute qu'agité. Il s'exprimait dans un anglais étrange, au débit précipité, et sans cesser pour autant d'arpenter la pièce en tous sens. Stella, sa femme, était petite et blonde. Betty Gregg était auburn, avec des taches de rousseur et des yeux pleins de malice. Elle était beaucoup moins maquillée que la veille au *Pino d'Oro*.

Elle lui offrit un cocktail et s'enquit, avec une petite lueur dans la prunelle :

— Vous êtes réquisitionné pour la grande scène d'explications ?

Mr Parker Pyne acquiesça.

— Et de quel côté êtes-vous, mon brave ? Vous rangez-vous sous la bannière des jouvenceaux énamourés ou bien sous celle de la reine outragée ?

— Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Avez-vous fait preuve de beaucoup de tact dans cette affaire ?

— Pas le moins du monde, répondit franchement miss Gregg. Mais la vieille tigresse m'a prise à rebrousse-poil.

Elle jeta un coup d'œil pour vérifier que Basil était hors de portée.

— Cette femme déchaîne mes pires instincts. Elle a toujours tenu Basil en lisières. Il y aurait de quoi rendre un garçon complètement idiot. C'est miracle que Basil ne le soit pas devenu. Et puis elle fait vraiment trop douairière.

— Ce n'est pas une si mauvaise chose en soi. Ce n'est démodé que pour le moment.

Betty se mit à rire :

— Vous voulez dire que c'est comme les fauteuils Chippendale qu'on a relégués au grenier à l'époque victorienne ? Plus tard, on les a redescendus et tout le monde s'est extasié et les a trouvés mer-veil-leux ?

— C'est un peu ça.

— Vous avez peut-être raison, admit Betty Gregg après un instant de réflexion. Je vais être honnête. C'est Basil qui m'a prise à rebrousse-poil : il était si inquiet de l'impression que j'allais produire sur sa mère. Cela m'a aiguillonnée. Même

maintenant je crois qu'il serait fichu de me laisser tomber... pour peu que sa mère le travaille suffisamment au corps.

— Il en serait bien capable, admit Mr Parker Pyne. À condition qu'elle sache s'y prendre.

— Allez-vous lui dire comment s'y prendre ? Car elle ne le trouvera pas toute seule. Tout ce qu'elle saura faire, c'est afficher un air réprobateur, et ça ne marchera pas. Mais si vous lui soufflez la solution...

Elle se mordit les lèvres et le fixa de ses grands yeux bleus au regard franc.

— J'ai entendu parler de vous, Mr Parker Pyne. Vous êtes censé connaître la nature humaine. Pensez-vous que cela pourrait coller entre Basil et moi ?... Oui ou non ?

— Il me faudrait une réponse à trois questions.

— Le test d'aptitude ? D'accord, allons-y !

— Dormez-vous la fenêtre ouverte ou fermée ?

— Ouverte. J'aime respirer.

— Basil et vous aimez-vous le même genre de nourriture ?

— Oui.

— Aimez-vous vous coucher tôt ou tard ?

— Pour tout vous avouer, et en confidence : tôt. À 10 h 30, je commence à bâiller... tandis que je me sens plutôt gaillarde le matin. Mais je me ferais couper en rondelles plutôt que de l'avouer.

— Vous devriez très bien vous entendre, décréta Mr Parker Pyne.

— Un peu superficiel, votre test, non ?

— Pas du tout. J'ai connu au moins sept mariages brisés parce que le mari aimait veiller jusqu'à minuit tandis que la femme tombait de sommeil à 21 h 30 – et vice versa.

— Quel dommage que tout le monde ne puisse pas être heureux ! soupira Betty. Quel dommage que Basil ne puisse m'aimer avec le consentement de sa mère !

Mr Parker Pyne toussota.

— Je crois que cela pourrait s'arranger.

Elle le regarda d'un air dubitatif :

— Vous, dit-elle, j'ai l'impression que vous me menez en bateau.

Le visage de Mr Parker Pyne était indéchiffrable.

Avec Mrs Chester, il fut apaisant, mais vague. Des fiançailles n'étaient pas un mariage. Lui-même devait se rendre à Soller pour une semaine. La ligne de conduite à observer en son absence ? Prudente réserve. Qu'elle ait l'air d'accepter.

Il passa à Soller une semaine exquise.

À son retour, la situation avait évolué de façon totalement inattendue.

En pénétrant au *Pino d'Oro*, la première chose qu'il remarqua fut que Mrs Chester et Betty Gregg prenaient le thé ensemble. Basil n'était pas là. Mrs Chester avait le teint blafard. Betty était blême, à peine maquillée. Et ses paupières trahissaient le fait qu'elle venait de pleurer.

Elles l'accueillirent de manière amicale, mais ni l'une ni l'autre ne parla de Basil.

Soudain il entendit la jeune fille respirer de façon heurtée, comme si quelque chose lui avait fait mal. Mr Parker Pyne tourna la tête.

Basil Chester remontait de la plage. Il était accompagné d'une fille dont la beauté exotique était à couper le souffle. Elle était brune et remarquablement faite – ce que nul ne pouvait ignorer, car elle était aussi peu vêtue qu'il était loisible de le faire sans attenter aux bonnes mœurs. Lourdemment maquillée d'ocre, les lèvres rouge-orangé, elle avait usé avec une telle science de ses onguents divers que sa beauté sauvage en était transcendée. Quant au jeune Basil, il semblait incapable de la quitter des yeux.

— Tu es très en retard, Basil, lui dit sa mère. Tu devais passer prendre Betty au *Mac's Bar*.

— C'est ma faute, zézaya la belle inconnue d'une voix traînante. Nous avons perdu la notion du temps.

Elle se tourna vers Basil :

— Amour, allez me chercher quelque chose à boire... quelque chose qui me fouette un peu le sang.

Elle se débarrassa de ses sandales et joua avec ses orteils aux ongles laqués du même vert émeraude que celui de ses mains.

Sans accorder la moindre attention aux deux femmes, elle condescendit à se pencher vers Mr Parker Pyne.

— Quelle île sinistre ! lui confia-t-elle. Je mourais d'ennui avant de rencontrer Basil. C'est vraiment un chou !

— Mr Parker Pyne... miss Ramona, articula Mrs Chester.

La fille accueillit les présentations avec un sourire languide.

— Je crois que je ne vais pas tarder à vous appeler Parker, murmura-t-elle. Moi, mon petit nom, c'est Dolorès.

Basil revint avec les verres. Miss Ramona partagea équitablement sa conversation – ou ce qui en tenait lieu, à savoir de longues œillades – entre Basil et Mr Parker Pyne. Les deux femmes auraient pu ne pas exister. Betty tenta bien, à une ou deux reprises, de se mêler à la conversation, mais sa rivale l'anéantit aussitôt d'un coup d'œil avant de bâiller avec ostentation.

Au bout d'un moment, Dolorès se leva.

— Je vais prendre congé. Je suis à l'autre hôtel. Quelqu'un me raccompagne ?

Basil bondit sur ses pieds :

— Je vais avec vous.

— Basil, mon cher petit... intervint Mrs Chester.

— Je reviens tout de suite, mère.

— Est-ce que ce n'est pas le parfait petit garçon à sa maman ? demanda miss Ramona au monde en général. Vous vous précipitez dans ses jambes dès qu'elle vous sonne, n'est-ce pas ?

Basil rougit et eut l'air gêné. Miss Ramona adressa un petit signe de tête à Mrs Chester, un sourire éblouissant à Mr Parker Pyne et s'éloigna en compagnie de Basil.

Un silence contraint salua leur départ. Mr Parker Pyne n'avait pas envie de parler le premier. Betty Gregg se tordait les doigts et regardait la mer. Apoplectique, Mrs Chester paraissait furieuse.

— Eh bien, balbutia enfin Betty, comment trouvez-vous notre nouvelle acquisition à Pollensa ?

— Un peu... euh... exotique, répondit Mr Parker Pyne, prudent.

— Exotique ! fit Betty avec un petit rire amer.

— Elle est épouvantable ! gémit Mrs Chester. Épouvantable ! Basil est devenu fou.

— Basil n'y est pour rien, grinça Betty.

— Ses ongles de pieds ! frissonna Mrs Chester.

Betty se leva brusquement :

— Réflexion faite, je crois que je vais rentrer à la maison au lieu de rester dîner, Mrs Chester.

— Voyons, ma chère petite ! Basil va être très déçu...

— Vous croyez ? s'enquit Betty avec un rire bref. De toute façon, je m'en vais quand même. J'ai très mal à la tête.

Elle leur sourit à tous deux et s'en fut. Mrs Chester se tourna alors vers Mr Parker Pyne :

— Je donnerais n'importe quoi pour que nous ne soyons jamais venus ici ! Jamais !

Mr Parker Pyne hocha tristement la tête.

— Vous n'auriez pas dû vous éloigner, lui reprocha Mrs Chester. Si vous étiez resté ici, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Chère madame, répliqua Mr Parker Pyne du tac au tac, face à une aussi jolie créature je ne saurais en aucun cas faire le poids. Votre fils me semble posséder une nature extrêmement... euh... impressionnable.

— Il n'avait jamais été comme cela, murmura Mrs Chester, larmoyante.

— Quoi qu'il en soit, ajouta Mr Parker Pyne avec un entrain forcé, à quelque chose malheur est bon. Et cette nouvelle idylle me semble être venue à bout de sa fâcheuse inclinaison pour miss Gregg. Sur ce point, vous ne pouvez manquer d'être satisfaite.

— Je ne saisis pas ce que vous voulez dire ! s'indigna Mrs Chester. Betty est un ange, qui idolâtre Basil. Elle se comporte aussi bien que possible dans cette situation affreuse. Je suis persuadée que mon fils est devenu fou.

Mr Parker Pyne accueillit cet extraordinaire changement d'attitude sans sourciller. Ce n'était pas la première fois qu'il constatait que souvent femme varie.

— Pas fou, murmura-t-il. Tout juste ensorcelé.

— Cette créature est un métèque. Elle est impossible.

— Mais très spectaculaire.

Mrs Chester eut un reniflement de mépris, vite réprimé, car Basil escaladait en courant les marches de la terrasse.

— Me voilà, mère. Où est Betty ?

— Rentrée chez elle avec la migraine. Et je n'en suis pas surprise.

— Elle boude, vous voulez dire !

— J'estime, Basil, que vous vous êtes montré extrêmement cruel envers Betty.

— Ah non, mère ! Pas de sermon ! Si Betty doit faire une scène chaque fois que je parle à une autre fille, notre vie commune promet d'être joyeuse !

— Vous êtes fiancés ?

— D'accord, nous sommes fiancés. Ça ne signifie pas que nous n'ayons pas le droit d'avoir des amis chacun de notre côté.

Il marqua un temps, puis :

— Écoutez, puisque Betty ne dîne pas avec nous... je crois que je vais retourner au *Mariposa*. En fait, ils m'avaient invité à dîner et...

— Oh ! Basil...

Le jeune homme haussa les épaules avec un air exaspéré et redévala les escaliers.

Mrs Chester adressa un regard éloquent à Mr Parker Pyne.

— Vous voyez ? dit-elle.

Il voyait très bien.

L'affaire se corsa quelques jours plus tard. Betty et Basil avaient prévu une excursion et un pique-nique à deux. Mais lorsque Betty arriva au *Pino d'Oro*, ce fut pour découvrir que Basil avait oublié leur projet et était parti passer la journée à Formentera avec Dolorès Ramona et ses amis.

Si l'on excepte un pincement de lèvres, la jeune fille ne manifesta pas son désarroi. Elle ne tarda pas néanmoins à se dresser, face à Mrs Chester – les deux femmes étaient seules sur la terrasse.

— Je comprends très bien, dit-elle. Ce n'est pas grave. Mais tout est fini entre nous.

Elle ôta de son doigt la chevalière que Basil lui avait donnée en attendant de pouvoir lui acheter une bague de fiançailles.

— Voudriez-vous avoir la gentillesse de la lui rendre, Mrs Chester ? Et de lui dire que je comprends très bien... de ne pas s'inquiéter...

— Betty, ma chérie ! Ne faites pas cela ! Il vous aime... je vous assure !

— Cela saute aux yeux, non ? fit la jeune fille avec un petit rire. Non... il me reste un peu d'orgueil. Dites-lui que tout est beaucoup mieux comme ça... et que je lui souhaite bonne chance.

Quand Basil revint à la tombée de la nuit, il eut droit à un accueil en tempête.

Il rougit un peu à la vue de l'anneau.

— Voilà donc dans quel état d'esprit elle est ! Eh bien, tout est pour le mieux.

— Basil !

— Franchement, mère, trouvez-vous que nous avons l'air de nous bien entendre, ces derniers temps ?

— À qui la faute ?

— Je n'ai pas l'impression que ce soit entièrement la mienne. De tous les défauts, la jalousie est sans doute le plus stupide. Et puis je ne vois pas pourquoi vous prenez cette histoire au tragique. Après tout, vous m'avez supplié de ne pas épouser Betty.

— C'était avant que je la connaisse. Basil... mon cher petit... vous ne songez pas à épouser cette... cette créature ?

— Je l'épouserais aujourd'hui même si elle voulait bien de moi, répondit sobrement Basil Chester. Mais je crains que ce ne soit pas le cas.

Mrs Chester sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Elle s'élança à la recherche de Mr Parker Pyne qu'elle trouva tranquillement occupé à lire dans un coin retiré.

— Il faut que vous fassiez quelque chose ! Il le faut ! La vie de mon fils va être gâchée !

Mr Parker Pyne commençait à être un peu fatigué du gâchis que pourrait être la vie de Basil Chester.

— Faire quelque chose... oui, mais quoi ?

— Allez trouver cette horrible créature. Si nécessaire, payez-la pour qu'elle disparaisse.

— Cela pourrait revenir fort cher.

— Voilà qui m'est égal.

— Je trouverais cela dommage. En outre, il existe – peut-être – d'autres solutions.

Elle risqua une question. Il secoua la tête.

— Je ne vous promets rien... mais je vais voir ce que je peux faire. J'ai déjà eu affaire à ce genre de personnage. À propos, pas un mot à Basil... cela pourrait être la fin de tout.

— Cela va de soi.

Mr Parker Pyne revint du *Mariposa* à minuit. Mrs Chester l'attendait.

— Eh bien ? l'interrogea-t-elle dans un souffle.

Ses yeux pétillèrent :

— La señorita Dolorès Ramona quittera Pollensa demain matin et Majorque demain soir.

— Oh, Mr Parker Pyne ! Comment avez-vous obtenu un résultat pareil ?

— Cela ne coûtera pas un sou, ajouta Mr Parker Pyne.

À nouveau, ses yeux pétillèrent :

— J'avais l'impression de posséder quelque ascendant sur cette fille... et c'était bien le cas.

— Vous êtes merveilleux. Nina Wycherley avait raison. Indiquez-moi le montant de... euh... vos honoraires...

Mr Parker Pyne leva une main impeccablement manucurée :

— Pas un centime ! Ce me fut une joie. J'espère que tout se passera bien. Évidemment, votre fils subira un choc quand il apprendra qu'elle est partie sans laisser d'adresse. Ménagez-le pendant une semaine ou deux.

— Si seulement Betty lui pardonnait...

— Mais bien sûr qu'elle lui pardonnera ! Ils forment un gentil couple. Au fait, moi aussi, je pars demain.

— Oh, Mr Parker Pyne ! vous nous manquerez !

— Je fais peut-être aussi bien de m'éclipser avant que votre enfant terrible ne s'éprenne d'une troisième fille.

Accoudé au bastingage, Mr Parker Pyne contemplait les lumières de Palma. À son côté se tenait Dolorès Ramona.

— Joli travail, Madeleine, lui dit-il d'un ton admiratif. Je suis heureux de vous avoir câblé de venir. C'est drôle, tout de même... quand on pense que vous êtes une fille tellement popote, tellement « pantouflarde », comme on dit.

Madeleine de Sara, *alias* Dolorès Ramona, *alias* Maggie Sayers, rétorqua d'un ton pincé :

— Je suis ravie que vous soyez satisfait de mes services, Mr Parker Pyne. Cela m'a valu un agréable changement d'air. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais m'étendre avant que nous ne levions l'ancre. J'ai si peu le pied marin...

Quelques minutes plus tard, une main se posa sur l'épaule de Mr Parker Pyne. Se retournant, il reconnut Basil Chester.

— Il fallait que je vienne vous dire adieu, Mr Parker Pyne, et que je vous transmette les remerciements de Betty avec les miens. Vous avez encore opéré un miracle. Betty et mère s'entendent comme larrons en foire. Cela peut paraître un peu irrévérencieux d'avoir ainsi abusé de la crédulité de ma pauvre vieille mère... mais il faut avouer qu'elle devenait impossible. De toute façon, tout va bien maintenant. Il ne me reste plus qu'à soigner mon air de chien battu quelques jours encore. Nous vous sommes infiniment reconnaissants, Betty et moi.

— Je vous souhaite tout le bonheur du monde, dit Mr Parker Pyne.

— Merci.

Il y eut un silence, puis Basil s'enquit d'une voix exagérément insouciant :

— Est-ce que miss... miss de Sara... est dans les parages ? J'aimerais la remercier, elle aussi.

Mr Parker Pyne lui lança un coup d'œil perçant :

— Désolé, mais miss de Sara est allée s'étendre.

— Oh, quel dommage !... eh bien, peut-être la reverrai-je à Londres un de ces jours...

— Cela me surprendrait, car elle part pour les États-Unis où j'ai un travail urgent à lui confier.

— Oh ! fit Basil d'une voix blanche. Bon, eh bien il ne me reste plus qu'à m'en aller...

Mr Parker Pyne sourit. Comme il gagnait sa cabine, il frappa à la porte de celle de Madeleine :

— Tout va bien, ma chère ? Notre jeune ami voulait vous voir. L'habituel petit accès de madeleinite. Il s'en remettra d'ici un jour ou deux. Mais il faut bien avouer que vous faites des ravages.

Le Second Coup de gong

(The Second Gong)

Joan Ashby sortit de sa chambre et s'immobilisa un instant sur le palier du premier. Elle s'apprêtait à faire demi-tour pour réintégrer ses pénates quand – sous ses pieds semblait-il – un coup de gong retentit.

Elle s'élança aussitôt, quasiment au pas de course. Et si grande était sa précipitation qu'en parvenant à l'escalier elle entra en collision avec un garçon qui arrivait de l'autre extrémité du corridor.

— Bon sang, Joan ! Il y a le feu ou quoi ?

— Excuse-moi, Harry. Je ne t'avais pas vu.

— Ça, je m'en suis rendu compte, grinça Harry Dalehouse. Mais qu'est-ce qui t'a pris de courir ainsi comme une dératée ?

— C'est à cause du gong.

— Je l'ai entendu moi aussi. Mais ce n'est que le premier coup.

— Non, c'est le second !

— Le premier.

— Le second !

Ainsi discutant, ils avaient dévalé les marches. Et ils se trouvaient à présent dans le hall où le majordome, ayant dûment raccroché la mailloche à son support, venait à leur rencontre d'un pas digne et solennel.

— C'est le second, s'obstina Joan. Je le sais. N'importe comment, regarde l'heure.

Harry Dalehouse jeta un coup d'œil à l'horloge de parquet.

— Vingt heures douze, nota-t-il. Je crois que tu as après tout raison, ma vieille. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai pas entendu le premier. Digby, mon bon, poursuivit-il en s'adressant

au majordome, il s'agit là du premier coup de gong ou du second ?

— Du premier, monsieur.

— À 20 h 12 ? Digby, quelqu'un va se faire voler dans les plumes.

Un pâle sourire vint fugitivement détendre les traits du majordome :

— Le dîner est reporté ce soir de dix minutes, monsieur. Ordre de Monsieur.

— Incroyable ! s'écria Harry Dalehouse, éberlué. Seigneur, où allons-nous ? C'est le monde à l'envers. La Terre va s'arrêter de tourner. Quelle mouche a donc piqué mon oncle révérent ?

— Le train de 19 heures, monsieur, a eu une demi-heure de retard, et comme...

Le majordome s'interrompit tandis que retentissait une détonation semblable à un claquement de fouet.

— Qu'est-ce que diable... ? s'exclama Harry. Ma parole, on aurait juré un coup de feu.

Un bel homme brun, dans les 35 ans environ, sortit du salon par la porte à leur gauche.

— Qu'est-ce que c'était ? s'enquit-il. On aurait dit un coup de feu.

— C'est une voiture qui aura eu un raté de moteur, monsieur, hasarda le majordome. La route passe très près, de ce côté-ci de la maison, et les fenêtres du premier sont ouvertes.

— Peut-être bien, acquiesça Joan sans trop y croire. Mais votre route est par ici, fit-elle avec un geste de la main en direction de la droite. Or, j'ai eu l'impression très nette que ce bruit venait de par-là, acheva-t-elle en désignant sa gauche.

L'homme brun secoua la tête :

— Je ne suis pas de votre avis. Moi, j'étais au salon. Et si j'ai déboulé ici, c'est parce que j'ai bien cru que c'était de là-bas au fond que venait ce bruit.

Il avait, ce disant, désigné du menton la direction du gong et de la porte d'entrée.

— Est, ouest... et pourquoi pas sud, pendant que vous y êtes ? mit aux voix l'irrépressible Harry dont rien ne pouvait jamais faire cesser les sarcasmes. Afin de faire bonne mesure, Keene, je

m'en vais pour ma part vous proposer le nord. Je demeure persuadé que cette pétarade nous a bel et bien pété dans le dos. Quelqu'un a-t-il une explication à fournir ?

— Ma foi, il y a toujours le bon vieil assassinat, suggéra Geoffrey Keene, histoire de se mettre au diapason. Oh ! je vous demande pardon, miss Ashby.

— Ce n'était rien, sourit Joan. Rien qu'un léger frisson. Un intrus qui marchait sur ma tombe.

— Intéressante suggestion, l'assassinat, voulut bien admettre Harry. Seulement nous ne disposons, hélas ! ni de rôles d'agonisant, ni de sang en cascades. Je crains fort qu'il ne faille nous rabattre sur l'idée du classique braconnier en train de s'en prendre à un garenne malchanceux.

— Il y a effectivement là de quoi nous décevoir, mais j'imagine que c'est en effet le cas, convint l'autre. Et cependant ça paraissait si près... Quoi qu'il en soit, passons donc au salon.

— Dieu soit loué, nous ne sommes tout compte fait pas en retard, s'épancha Joan avec ferveur. Dire que j'ai descendu l'escalier quatre à quatre, persuadée d'avoir entendu le second coup de gong !

Riant en chœur, ils s'en furent s'installer dans le grand salon.

Lytcham Close était l'une des plus célèbres demeures d'Angleterre. Quant à son propriétaire, Hubert Lytcham Roche, dernier rejeton d'une longue lignée, tout un chacun – et ce jusqu'aux membres les plus éloignés de sa parentèle – inclinait à répéter que « ce brave Hubert, voyez-vous, on devrait l'enfermer. Il est fou à lier, le pauvre énergumène ».

Même en faisant la part belle à l'exagération naturelle aux amis et à la famille, la réalité n'en demeurerait pas moins : Hubert Lytcham Roche était le parangon de l'excentrique. Musicien d'un grand raffinement, il était néanmoins affligé d'un caractère intraitable et d'une propension à se prendre pour le nombril du monde qui frisait parfois l'extravagance. Quiconque descendait chez lui était sommé de se soumettre à ses *diktats*, sous peine de n'être jamais réinvité.

L'un des *diktats* en question concernait précisément sa musique. En jouait-il pour ses hôtes, ce qui advenait souvent au

cours des soirées, qu'un silence absolu était de rigueur. Un commentaire chuchoté, le bruissement d'une robe et même le plus infime des mouvements le faisaient se retourner d'un bond et foudroyer le coupable qui pouvait faire une croix sur ses chances de se voir à nouveau convié.

Un autre de ces ukases traitait de l'impérieuse ponctualité qu'il convenait d'observer si l'on souhaitait comparaître au repas marquant l'apothéose de la journée. Le petit déjeuner, lui, ne comptait pas : libre à vous de descendre à midi pour peu que l'envie vous en prenne. Le déjeuner – simple collation de viandes froides et de fruits pochés – était tout aussi dénué d'intérêt. Mais le dîner était une grand-messe, une cérémonie grandiose orchestrée aux fourneaux par un cordon-bleu autrefois débauché d'un palace au prix d'un salaire mirobolant.

Un premier coup de gong résonnait traditionnellement à 20 h 05. À 20 h 15 pile le second coup se faisait entendre et aussitôt après les portes s'ouvraient à deux battants, le dîner était annoncé aux convives assemblés et une procession solennelle s'acheminait vers la salle à manger. L'infortuné dîneur qui poussait la témérité jusqu'à être en retard après le second coup se voyait dorénavant frappé d'excommunication tandis que la grande porte de Lytcham Close se refermait à jamais sur lui.

D'où les angoisses passées de Joan Ashby. D'où aussi l'ahurissement de Harry Dalehouse en apprenant que le rite sacré était ce soir-là décalé de dix minutes. Encore que peu intime avec son oncle, il était cependant venu assez souvent à Lytcham Close pour savoir à quel point l'événement était hors du commun.

Quant à Geoffrey Keene, qui remplissait les fonctions de secrétaire de Mr Lytcham Roche, il était lui aussi au comble de la surprise.

— Extraordinaire, commenta-t-il. Je ne crois pas qu'une chose pareille se soit jamais produite. Vous êtes sûr ?

— Digby me l'a affirmé.

— Il a ajouté un commentaire à propos d'un train, renchérit Joan. Du moins c'est ce qu'il m'a semblé.

— Bizarre, fit Keene, pensif. Nous ne tarderons pas à avoir le fin mot de l'énigme, j'imagine. Mais ça n'en est pas moins très étrange.

Les deux hommes restèrent un moment silencieux à contempler la jeune fille. Cheveux blonds, yeux bleus et regard espiègle, Joan Ashby était ravissante. C'était là son premier séjour à Lytcham Close, où elle avait été reçue à la demande expresse de Harry.

La porte s'ouvrit bientôt et Diana Cleves, la fille adoptive des Lytcham Roche, fit son entrée. Regard envoûtant et silhouette à damner un saint, elle ne devait pas non plus avoir sa langue dans sa poche. Le sexe mâle dans son entier fondait d'ailleurs pour elle, qui, de son côté, n'aimait rien tant que multiplier les conquêtes. C'était au demeurant une créature énigmatique dont les allures provocantes dissimulaient une absolue froideur.

— Ce coup-ci, l'Ancêtre est coiffé au poteau ! se réjouit-elle. C'est la première fois depuis des semaines qu'on ne le trouve pas là à regarder sa montre et à tourner en rond comme un tigre qui guette le repas des fauves.

Les garçons avaient sauté sur leurs pieds pour l'accueillir. Elle les gratifia tous deux d'un égal sourire extatique, puis concentra son attention sur Harry. Les joues basanées de Geoffrey Keene s'empourprèrent alors et il se laissa retomber sur son siège.

Il parvint néanmoins à se ressaisir juste avant que Mrs Lytcham Roche n'entre à son tour. C'était une grande femme brune d'allure évanescence, enveloppée de draperies vaporeuses d'un vert incertain et qui paraissait flotter à quelques centimètres du sol. Dans son sillage hésitant se mouvait un individu entre deux âges au nez en bec d'aigle et au menton de casse-noisettes. Figure éminente du monde de la finance et bien né du côté maternel, Gregory Barling comptait depuis nombre d'années parmi les intimes d'Hubert Lytcham Roche.

Boum !

Le gong acheva de résonner, souverain. Sitôt que son écho s'éteignit, les portes s'ouvrirent à deux battants et Digby annonça :

— Monsieur est servi.

C'est alors que, si bien stylé qu'il fût, le malheureux ne put empêcher la stupeur de transparaître sur son visage d'ordinaire impassible. De mémoire de majordome, c'était la première fois que le maître et seigneur de céans ne vous attendait pas là de pied ferme !

Que cet ahurissement soit partagé par tous les convives n'était que trop évident. Mrs Lytcham Roche s'autorisa un petit rire désarmé :

— C'est la chose la plus... Oh ! réellement, je... je ne sais trop quel parti prendre.

Tout le monde demeurait pétrifié. C'en était fait des traditions de Lytcham Close. Qu'avait-il bien pu se passer ? Les conversations cessèrent. Une sensation d'attente inexorable s'instaura.

Enfin la porte s'ouvrit à nouveau. Un soupir de soulagement naquit à la ronde, que seul vint tempérer le souci de savoir comment gérer une telle situation. Rien ne devait être dit qui puisse davantage monter en épingle le fait que l'hôte en personne avait pris sur lui de transgresser les règles de l'étiquette draconienne qui régissait les lieux.

Mais le dernier arrivant n'était pas Lytcham Roche. Au lieu du formidable colosse à barbe de Viking, c'était un petit bout d'homme replet et presque ostensiblement étranger qui s'avancait dans le vaste salon. Crâne ovoïde et moustaches superlatives, il était tiré à quatre épingles dans son smoking irréprochable.

Clignant des paupières, il se dirigea vers Mrs Lytcham Roche.

— Toutes mes excuses, madame, préluda-t-il dans un baragouin d'anglais qu'une plume honnête ne peut que se refuser à transcrire. Je crains bien de m'être fait quelque peu attendre.

— Oh ! pas du tout, murmura à tout hasard Mrs Lytcham Roche. Pas du tout, Mr... euh...

— Poirot, madame. Hercule Poirot.

Il entendit dans son dos un « Oh ! » bien vite étouffé. C'était une femme qui s'était ainsi exclamée. Sans doute en fut-il flatté.

— Vous saviez que je venais ? poursuivit-il avec douceur. *N'est-ce pas, madame ?* s'oublia-t-il un instant en français. Votre mari vous l'aura signalé.

— Oh... oh, oui, répondit Mrs Lytcham Roche de la manière la moins convaincante qui soit. Je veux dire... je le suppose. J'ai si peu les pieds sur terre, monsieur Poirot. Je ne me rappelle jamais rien. Dieu merci, Digby veille à tout.

— Mon train, hélas, a pris du retard. Un incident plus avant sur la ligne.

— Oh ! s'écria Joan, alors c'est pour ça que le dîner a été reculé.

Le regard de Poirot se posa sur elle – un regard étrangement pénétrant :

— L'événement sortirait-il de l'ordinaire ?

— C'est la chose la plus invraisemblable... commença Mrs Lytcham Roche avant que sa voix ne se perde dans les brumes. Je veux dire, reprit-elle confusément, que c'est tellement bizarre. C'est la première fois qu'Hubert...

Les yeux de Poirot balayèrent le petit groupe :

— Mr Lytcham Roche n'est pas encore descendu ?

— Non, et c'est tellement extravagant...

Sans achever et la mine suppliante, elle se tourna vers Geoffrey Keene.

— Mr Lytcham Roche est la ponctualité faite homme, s'empressa d'expliquer ce dernier. Il n'a pas été en retard pour le dîner depuis... À dire vrai, je ne sache pas que le cas se soit jamais produit.

Ces visages inquiets et une telle consternation générale, voilà qui eût certes pu paraître grotesque à un homme moins prévenu que ne l'était Poirot.

— Je sais ! déclara soudain Mrs Lytcham Roche de l'air de qui vient de résoudre un épineux problème. Je vais sonner Digby.

Et elle joignit aussitôt le geste à la parole.

Le majordome ne se fit guère attendre.

— Digby, lui dit Mrs Lytcham Roche. Votre maître... Est-il...

Selon une habitude bien ancrée, elle n'avait pas terminé sa phrase. Il était d'ailleurs clair que le majordome ne s'était pas

attendu à ce qu'elle le fît. Il s'empessa de répondre avec précision :

— Monsieur est descendu à 19 h 55, madame, et il est allé tout droit dans son bureau.

— Oh ! fit-elle.

Puis après un temps :

— Vous croyez... comment dire ?... qu'il n'aurait pas entendu le gong ?

— Il n'a pas pu ne pas l'entendre, madame, si l'on songe que ce dernier se trouve à deux pas de son bureau.

— Oui, bien sûr... bien sûr... acquiesça Mrs Lytcham Roche, plus que jamais proche de l'égarement.

— Dois-je lui signaler, madame, que le dîner est prêt ?

— Oh ! merci, Digby. Oui, je crois que... oui, oui, allez-y, je vous en prie.

« Je ne sais pas, confia-t-elle à ses hôtes sitôt le majordome parti, ce que je ferais sans Digby !

Un long silence s'ensuivit.

Puis Digby réapparut. Son souffle était cependant cette fois un peu plus précipité qu'il n'est considéré de bon ton chez un employé de grande maison :

— Madame me pardonnera... mais la porte du bureau est fermée à clef.

Ce fut à partir de cet instant précis qu'Hercule Poirot prit la situation en main.

— Nous ferions bien, décréta-t-il, de nous diriger tous vers ce bureau.

Sur quoi il gagna le hall tandis que tout un chacun marchait sur ses talons. L'affirmation de son autorité avait été faite avec tant de naturel que nul n'avait songé à s'en formaliser. Il n'était plus désormais un étranger dont l'apparence pouvait prêter à sourire. Il était devenu un personnage d'importance et le maître des opérations.

Sous sa conduite, la petite troupe dépassa la cage d'escalier, dépassa la grande horloge de parquet, dépassa enfin le renfoncement au creux duquel était suspendu le gong. Immédiatement en face se dressait la porte close.

Il toqua au battant, à coups discrets de prime abord, puis avec une violence qui alla s'amplifiant. Pas de réponse. Avec une aisance surprenante, il se laissa choir à deux genoux et colla son œil au trou de serrure. Ensuite de quoi il se releva avec lenteur et regarda autour de lui.

— Messieurs, déclara-t-il, il nous faut enfoncer cette porte. Sans plus tarder.

Ainsi qu'il en était allé précédemment, personne ne mit son autorité en question. Geoffrey Keene et Gregory Barling étaient les deux hommes les mieux découplés. Ils attaquèrent le battant selon les directives du petit Belge. Ce n'était pas là tâche facile. Les huisseries de Lytcham Close n'étaient pas de la camelote : point de carton-pâte en ces lieux ! La porte résista vaillamment avant de céder enfin aux assauts conjugués des deux hommes et de basculer sur un de ses gonds dans un fracas de bois éclaté.

Les convives restèrent un instant figés sur le seuil. Ils découvraient ce qu'ils avaient inconsciemment redouté. En face d'eux se découpait une porte-fenêtre. Sur la gauche, entre la porte proprement dite et la porte-fenêtre, se dressait un imposant bureau. Et là, non pas attablé mais assis de côté, un homme, un homme de belle corpulence, était affalé dans un fauteuil. Il avait beau leur tourner le dos, sa position même était éloquente. Son bras droit pendait mollement, sa main touchait presque le sol et l'acier bleuâtre d'un petit pistolet luisait sur le tapis.

Poirot s'adressa d'un ton sec à Gregory Barling :

— Éloignez Mrs Lytcham Roche... ainsi que les deux jeunes personnes.

L'autre acquiesça de la tête et prit le bras de la maîtresse de maison. Cette dernière frissonna.

— Il s'est tué, marmonna-t-elle. C'est horrible !

Après un nouveau frisson, elle se laissa entraîner. Les deux jeunes femmes suivirent le mouvement.

Les deux jeunes gens dans son sillage, Poirot s'avança dans la pièce et alla s'agenouiller près du corps en leur faisant signe de rester un peu à l'écart.

Il découvrit l'orifice d'entrée de la balle sur le côté droit du crâne. Elle était ressortie de l'autre côté et s'en était de toute

évidence allée frapper un miroir accroché au mur de gauche, car ce dernier avait volé en éclats. Sur la table se trouvait une feuille de papier blanc où le mot *Désolé* avait été gribouillé d'une écriture hésitante et tremblée.

Le regard de Poirot se reporta sur le battant dégondé.

— La clef n'est pas dans la serrure, fit-il remarquer. Je me demande...

Il plongeait la main dans la poche du mort.

— La voici, signala-t-il. Du moins j'imagine que c'est bien d'elle qu'il s'agit. Auriez-vous l'amabilité de vérifier, monsieur ?

Geoffrey Keene la lui prit des mains et la fit tourner dans la serrure :

— C'est bien celle-là, en effet.

— Et la porte-fenêtre ?

Harry Dalehouse la gagna à grands pas :

— Elle est fermée de l'intérieur.

— Vous permettez ?

Poirot se remit prestement sur ses pieds et rejoignit le jeune homme. C'était une de ces hautes portes-fenêtres dites « à la française ». Poirot l'ouvrit, resta une bonne minute à examiner la pelouse au-delà du seuil, puis la referma.

— Mes bons amis, dit-il, il nous faut téléphoner à la police. Tant qu'elle ne sera pas venue constater qu'il s'agit bien d'un suicide, rien ici ne doit être touché. La mort n'a pu survenir qu'il y a de cela un quart d'heure.

— Je sais, confirma Harry d'une voix rauque. Nous avons entendu le coup de feu.

— *Comment ?* Qu'est-ce que vous dites ?

Secondé par Geoffrey Keene, Harry le lui expliqua. Et, comme il finissait de parler, Barling réapparut.

Poirot lui répéta ce qu'il venait de dire et, tandis que Keene s'en allait téléphoner, le pria de lui accorder quelques minutes d'entretien seul à seul.

Laissant Digby en faction à la porte du bureau et envoyant Harry rejoindre ces dames, Poirot et l'homme d'affaires gagnèrent un petit salon.

— Vous étiez, ai-je cru comprendre, un ami intime de Mr Lytcham Roche, prélua Poirot. C'est pourquoi je m'adresse à

vous en premier. Le code des usages voudrait sans doute que je donne la priorité à la maîtresse de maison, mais je ne crois pas que cela serait bien raisonnable pour l'instant.

Il marqua un temps, puis :

— Je me trouve, voyez-vous, dans une situation délicate. Et je tiens à vous en exposer la raison. Je suis, de par ma profession, détective privé.

Le financier esquissa un sourire :

— Il n'était pas indispensable de me le préciser, monsieur Poirot. Votre nom est depuis bien longtemps sur toutes les lèvres.

— Monsieur est trop aimable ! se rengorgea Poirot avant de plonger dans une de ses plus cérémonieuses courbettes. Et puisqu'il en est ainsi, allons donc de l'avant. J'ai reçu il y a peu, à mon adresse londonienne, une lettre de Mr Lytcham Roche. Il m'y confiait qu'il avait des raisons de se croire escroqué d'importantes sommes d'argent. « Pour des raisons familiales », ainsi qu'il me le précisait, il se refusait à faire appel à la police mais souhaitait que je vienne en toute discrétion tirer l'affaire au clair. J'ai accepté. Je suis venu. Certes pas aussi vite que Mr Lytcham Roche le souhaitait – j'ai d'autres obligations dans l'existence et ce monsieur n'était après tout pas le roi d'Angleterre, encore qu'il m'ait paru en être intimement convaincu.

Barling grimaça un sourire :

— C'est en effet ainsi qu'il se voyait.

— Je ne vous le fais pas dire. Oh ! comprenez-moi bien : sa lettre prouvait qu'il était ce qu'on appelle communément un excentrique. Il n'était certes pas fou, mais il était quelque peu dérangé, n'est-il pas vrai ?

— Le geste qu'il vient de commettre devrait vous en apporter la preuve.

— Non, monsieur, le suicide n'est que fort rarement le fait d'un cerveau dérangé. Je vous accorde que les enquêtes des coroners s'achèvent souvent sur ce genre de conclusion, mais c'est avant tout dans le but de ménager ceux qui restent.

— Hubert n'était pas normal, décréta Barling. Il était sujet à des crises de colère incontrôlables, sourcilleux jusqu'au délire

pour tout ce qui risquait d'entacher le sacro-saint honneur de sa famille et avait incontestablement une araignée au plafond. Et pourtant, en dépit de tout ça, on ne peut nier qu'il avait du flair et ce qu'il est convenu d'appeler le nez creux.

— Précisément. Il était en effet assez perspicace pour découvrir qu'on le volait.

— Mais est-ce qu'un homme se suicide sous prétexte qu'on le vole ? interrogea Barling.

— Comme vous dites, cher monsieur. C'est grotesque. Et c'est cela qui m'incite à penser que je me dois d'intervenir au plus vite. « Pour des raisons familiales », c'est textuellement la phrase qu'il utilisait dans sa lettre. Eh bien, monsieur, vous qui devez à maintes reprises avoir eu l'occasion de vous frotter au monde, vous devez savoir que c'est précisément pour ça – les raisons de famille – que les individus se suicident le plus volontiers.

— Qu'entendez-vous au juste par là ?

— Qu'il semble, à bien y regarder, que cet infortuné personnage avait subodoré quelque chose d'encore plus grave que le vol et qu'il était incapable de faire face à l'horreur de sa découverte. Or, pour ma part, notez-le bien, j'ai un devoir. On a fait appel à moi, on m'a chargé d'une mission et j'ai accepté d'assumer ma tâche. Cette « raison de famille », le défunt se refusait à ce qu'elle soit découverte par la police. Aussi faut-il que j'agisse avec célérité. Il faut que j'apprenne la vérité – et que je le fasse dans les plus brefs délais.

— Et une fois que vous l'aurez apprise ?

— Alors il ne me restera plus qu'à faire appel à ma discrétion.

— Je vois, dit Barling.

Il fuma une minute ou deux en silence, puis reprit :

— Quoi qu'il en soit, je crains de ne pouvoir vous être d'aucune utilité. Hubert ne se confiait jamais à moi. Je ne sais rien.

— Cependant, entre nous, monsieur, qui aurait pu être à même d'escroquer votre ami ?

— Difficile à dire. Bien sûr, il y a le régisseur du domaine. C'est un nouveau venu.

— Le régisseur ?

— Oui. Marshall. Le capitaine Marshall. Un type très bien, qui a perdu un bras à la guerre. Il est venu s'établir dans le coin il y a de ça un an. J'ajoute tout de suite qu'Hubert l'aimait beaucoup, ça, je suis au courant, et qu'il avait pleinement confiance en lui.

— Si c'était le capitaine Marshall qui avait trahi sa confiance, où diable viendrait se nicher la raison de famille ?

— Euh... N... nulle part.

L'hésitation n'avait pas échappé à Poirot :

— Parlez, monsieur. Parlez sans détour, je vous en prie.

— Il peut ne s'agir là que de racontars...

— Je vous conjure de me dire le fond de votre pensée.

— Très bien, comme vous voudrez. Avez-vous remarqué au salon une jeune femme qui est la séduction même ?

— J'y ai remarqué deux jeunes femmes extrêmement séduisantes.

— Oh ! oui. Miss Ashby. Elle est mignonne comme tout, je vous l'accorde. C'est son premier séjour ici. Harry Dalehouse a obtenu de Mrs Lytcham Roche qu'elle l'invite en bonne et due forme. Non, je pensais à la brune... Diana Cleves.

— Sa beauté m'avait sauté aux yeux, avoua Poirot. M'est d'ailleurs avis qu'elle ferait le même effet à tout homme normalement constitué.

— C'est le diable incarné ! explosa Barling. Elle a déjà fait tourner en bourrique tout ce qui porte pantalon à vingt lieues à la ronde. Quelqu'un lui tordra le cou, un de ces quatre.

Il sortit son mouchoir pour s'éponger le front sans même s'aviser du regain d'intérêt qui se lisait dans le regard du détective.

— Et cette jeune personne est...

— C'est la fille adoptive de Lytcham Roche. Sa déception avait été rude de découvrir que sa femme et lui ne pourraient pas avoir d'enfants. Ils ont adopté Diana Cleves... une vague cousine à eux. Hubert l'adorait, il ne jurait que par elle.

— Nul doute, dans ces conditions, qu'il n'aurait pas supporté l'idée qu'elle se marie ? hasarda Poirot.

— Sauf si elle épousait la personne convenable.

— Et cette personne convenable... c'était vous, monsieur ?

Barling sursauta et devint pivoine :

— Je n'ai jamais dit...

— *Mais non, mais non !* Vous n'en avez pas soufflé mot. Cependant, tel était bien le cas, n'est-ce pas ?

— Je suis tombé amoureux d'elle... c'est vrai. Lytcham Roche s'en est d'ailleurs déclaré ravi. Cela coïncidait à merveille avec les plans qu'il avait échafaudés pour elle.

— Et la demoiselle elle-même ?

— Je vous l'ai dit... elle est le diable incarné.

— Je comprends. Elle a sa propre conception du plaisir, c'est bien ça ? Mais le capitaine Marshall... où donc intervient-il dans cette histoire ?

— Eh bien, ils ont été beaucoup vus ensemble. On a jase. Non que je croie qu'il y ait jamais rien eu entre eux. Un scalp de plus à son actif, un point c'est tout.

Poirot dodelina de la tête :

— Mais à supposer que la rumeur ait été fondée... voilà qui pourrait expliquer le souhait de Mr Lytcham Roche d'y aller sur la pointe des pieds.

— J'insiste pour vous faire encore une fois remarquer qu'il n'y a pas la plus infime raison de soupçonner le capitaine Marshall de détournement de fonds.

— *Oh ! parfaitement, parfaitement.* Je vous accorde que l'affaire peut se borner à un chèque falsifié mettant en cause l'un quelconque des membres de la maisonnée. Ce jeune Mr Dalehouse, qui est-il au juste ?

— Un neveu.

— Il héritera ?

— C'est le fils d'une sœur. Et, comme de bien entendu, il pourrait prendre le nom : la lignée des Lytcham Roche est éteinte.

— Je vois.

— Ayant toujours été transmis de père en fils, le domaine n'est pas encore substitué. J'ai toujours imaginé qu'il en laisserait l'usufruit à sa femme et que Diana en hériterait sans doute, à la condition, encore une fois, qu'il approuve son mariage. Voyez-vous, son mari, quelle que soit son origine, est en droit de relever le nom.

— Je comprends, conclut Poirot. Vous vous êtes montré, monsieur, aussi courtois que coopératif. Puis-je vous demander encore un service : expliquer à Mme Lytcham Roche tout ce que je vous ai confié et la prier de m'accorder une minute ?

Plus tôt qu'il ne l'avait estimé vraisemblable, la porte s'ouvrit et Mrs Lytcham Roche entra. Elle parut flotter jusqu'à un fauteuil.

— Mr Barling m'a donné tous les détails, dit-elle. Nous ne pouvons bien entendu nous permettre le moindre scandale. Encore que je sois intimement persuadée que c'est ici le destin qui a frappé, pas vous ? Je veux dire... le miroir et tout cela.

— Le *miroir*, madame ?

— Dès que je l'ai remarqué, j'y ai reconnu un symbole. Une indication, envoyée par Hubert. Il a été victime d'un sort, voyez-vous. D'une malédiction. Il me semble que le phénomène est fréquent dans nos vieilles familles. Hubert s'est toujours montré très étrange. Et ces derniers temps plus que jamais.

— Vous me pardonnerez de vous poser la question, madame, mais ne seriez-vous pas de quelque manière que ce soit à court d'argent ?

— D'argent ? Je ne me préoccupe jamais de problèmes d'argent.

— Vous savez ce que dit la sagesse populaire, madame ? Que ceux qui ne s'en préoccupent jamais sont ceux qui d'ordinaire en ont le plus grand besoin.

Il risqua un petit rire. Elle ne lui fit pas écho. Son regard voguait au loin.

— Je vous remercie, madame, dit Poirot, mettant ainsi un terme à l'entretien.

Il sonna, et Digby apparut.

— J'attends de vous que vous répondiez à quelques questions, lui dit Poirot. Je suis détective privé et avais, à ce titre, été pressenti par votre maître avant sa mort.

— Un détective ! hoqueta le majordome. Mais pour quoi faire ?

— Contentez-vous de répondre quand je vous interroge. En ce qui concerne le coup de feu...

Il prêta une oreille attentive au récit du majordome.

— Ainsi, vous étiez quatre dans le hall ?
— Oui, monsieur. Mr Dalehouse ainsi que miss Ashby, auxquels était venu se joindre Mr Keene à sa sortie du salon.
— Où se trouvaient les autres ?
— Les autres, monsieur ?
— Oui, Mrs Lytcham Roche, miss Cleves et Mr Barling.
— Mrs Lytcham Roche et Mr Barling ne sont descendus que plus tard, monsieur.
— Et miss Cleves ?

— Je crois que miss Cleves était encore au salon, monsieur.
Poirot posa encore quelques questions au majordome avant de le congédier avec mission d'inviter miss Cleves à venir le trouver.

Elle le rejoignit aussitôt et il l'étudia avec attention en songeant aux révélations de Barling. Elle était incontestablement d'une grande beauté dans sa robe du soir de satin blanc ornée à l'épaule d'une rose en bouton.

Sans cesser un instant d'épier ses réactions, il lui détailla les circonstances qui l'avaient amené à Lytcham Close. Mais elle ne fit montre que de ce qui pouvait passer pour de l'étonnement somme toute légitime et il ne nota en tout cas chez elle aucun signe d'inquiétude ou de désarroi. Elle parla de Marshall avec indifférence, n'en disant du bien que sans trop de chaleur. Seul le nom de Barling la fit sortir de ses gonds.

— C'est un escroc, fit-elle d'un ton âpre. J'ai eu beau souvent mettre l'Ancêtre en garde contre lui, il n'a malheureusement jamais rien voulu savoir... et il a continué à engloutir de l'argent dans les entreprises minables de cet individu.

— Êtes-vous très affectée, mademoiselle, par le... par la mort de votre père ?

Elle écarquilla les yeux :

— Bien entendu, quelle idée ! Mais je me veux moderne, monsieur Poirot, et il est exclu que je me laisse aller à des sanglots. Il n'empêche que j'avais beaucoup de tendresse pour l'Ancêtre... tout en estimant par ailleurs que cette mort était ce qui pouvait lui arriver de mieux.

— Lui arriver de mieux ?

— Oui. Un de ces quatre, il aurait fallu l'enfermer. Ça ne faisait chez lui que croître et embellir, ce credo selon lequel le dernier des Lytcham Roche de Lytcham Close était Dieu le Père.

Poirot hocha pensivement la tête :

— Je vois, je vois... oui, troubles mentaux évidents. À propos, me permettriez-vous d'examiner votre sac du soir ? Il est exquis – tous ces mini-boutons de rose faits de la soie la plus fine... Mais que vous disais-je ? Ah ! oui : avez-vous entendu le coup de feu ?

— Oh ! oui, bien sûr ! Mais j'ai cru que c'était une voiture, ou un braconnier, ou Dieu sait quoi.

— Vous vous trouviez au salon ?

— Non. J'étais dans le jardin.

— Je vois. Merci, mademoiselle. Maintenant, j'aimerais voir Mr Keene... c'est bien ça ?

— Geoffrey ? Je vous l'envoie !

Keene entra, plein d'allant et très concerné :

— Mr Barling m'a expliqué en long et en large les raisons de votre venue parmi nous. Je vois mal quels renseignements je pourrais vous fournir, mais je n'en demeure pas moins...

Poirot l'interrompit :

— Je souhaite seulement savoir une chose, monsieur Keene. Qu'avez-vous ce soir ramassé par terre immédiatement avant que nous n'arrivions tous ensemble à la porte du bureau ?

— Je...

Keene, qui avait bondi hors de son fauteuil, se rassit aussitôt.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, dit-il d'un ton léger.

— Oh ! je gage pourtant bien que si, monsieur. Vous marchiez certes derrière moi, je vous l'accorde, mais un de mes amis prétend que j'ai des yeux dans le dos. Vous vous êtes penché pour ramasser un objet que vous avez aussitôt mis dans la poche droite de votre veste de smoking.

Un ange passa. L'indécision se lisait clairement sur le beau visage du secrétaire. En fin de compte, il se décida.

— Faites votre choix vous-même, monsieur Poirot, offrit-il en se penchant en avant et en retournant sa poche.

Il y avait là un fume-cigarette, un mouchoir, un minuscule bouton de rose en soie et un petit étui à allumettes plaqué or.

Après un nouvel instant de silence, Keene s'éclaircit la voix :

— En fait, c'était ça.

Et il désigna l'étui à allumettes :

— J'avais dû le laisser tomber là plus tôt dans la soirée.

— Tel n'est pas mon avis, décréta Poirot.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Très précisément ce que je viens de vous dire. Moi, monsieur, je suis un homme qui a le goût de l'ordre – de l'ordre et de la méthode. Une boîte d'allumettes sur le sol, je la vois aussitôt et je la ramasse sans plus tarder. Un étui à allumettes de cette taille et d'un métal aussi clinquant n'échapperait assurément pas à mon regard ! Non, monsieur, j'estime qu'il s'agissait de quelque chose de beaucoup plus petit... de cette taille-là, sans doute.

Il prit le mini-bouton de rose :

— Tombé du sac de miss Cleves, j'imagine ?

Il y eut un long moment de tension, puis Keene capitula avec un éclat de rire :

— Oui, c'est bien ça. Elle me l'a... elle me l'a donné hier au soir.

— Je vois, dit Poirot.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit et un grand gaillard blond comme les blés vêtu d'un complet veston fit irruption dans la pièce :

— Keene... qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Lytcham Roche s'est tiré une balle dans la tête ? Je n'arrive pas à encaisser le coup, mon vieux. C'est incroyable !

— Permettez-moi de vous présenter, dit Keene, à M. Hercule Poirot.

Le nouveau venu sursauta.

— Il vous détaillera, continua le secrétaire, tout ce que vous désirez savoir.

Sur quoi il pivota sur les talons et s'éclipsa en claquant la porte derrière lui.

— Monsieur Poirot, s'exclama John Marshall tout feu tout flamme, je suis fou de joie de vous rencontrer ! C'est une chance

inespérée que vous soyez là. Lytcham Roche ne m'a jamais dit que vous comptiez venir. Je suis un de vos plus fervents admirateurs, monsieur.

Un jeune homme désarmant, songea Poirot – encore qu'après tout pas si jeune, car ses cheveux commençaient de grisonner aux tempes et quelques rides lui striaient le front. C'était son enthousiasme et sa voix qui lui conféraient ce côté adolescent attardé.

— La police...

— Ils sont arrivés, monsieur. Je les ai suivis jusqu'ici en apprenant la nouvelle. Ils n'ont pas l'air spécialement étonnés. Bien sûr, il était fou à lier, mais même comme ça...

— Même comme ça, l'idée qu'il ait pu se suicider vous stupéfie ?

— Franchement, oui. Je n'aurais jamais cru que... comment dire ?... que Lytcham Roche pourrait imaginer que la terre continuerait à tourner sans lui.

— Il avait ces derniers temps eu des soucis d'ordre financier, d'après ce que j'ai cru comprendre ?

Marshall opina du bonnet :

— Il spéculait gros. Les combines à la noix de son ami Barling.

— Je ne vais pas, en ce qui vous concerne, y aller par quatre chemins, dit posément Poirot. Aviez-vous une quelconque raison de penser que Mr Lytcham Roche vous soupçonnait de tripatouiller vos comptes ?

Marshall dévisagea Poirot avec un air d'ahurissement comique. Tellement comique que Poirot ne put s'empêcher de sourire :

— Je constate que cette idée n'est pas loin de vous faire tomber à la renverse, capitaine Marshall.

— Oui, ça va de soi. Elle est totalement grotesque.

— Ah ! Une autre question. Ne vous soupçonnait-il pas en outre de suborner sa fille adoptive ?

— Oh ! alors, comme ça, vous êtes au courant pour ce qui est de Di et moi ?

Il eut un rire embarrassé.

— C'est donc bien le cas ?

Marshall hocha la tête :

— Mais le vieux, lui, n'en savait rien. Di ne lui aurait jamais lâché le morceau. Et je ne suis pas loin de croire qu'elle avait raison. Il aurait sauté au plafond... explosé comme une poudrière en folie. J'aurais été viré comme un malpropre. Ça n'aurait pas fait un pli.

— Au lieu de quoi, quel avenir envisagiez-vous ?

— Ma parole, monsieur, je n'en sais trop rien. J'ai laissé ce soin à Di. Elle avait affirmé qu'elle se chargerait de tout. En ce qui me concerne, je me contentais de chercher un autre job. Si j'en avais déniché un, j'aurais tout de suite rendu mon tablier.

— Et cette jeune personne vous aurait épousé ? Voyons, Mr Lytcham Roche aurait pu lui couper les vivres. Miss Diana ne me semble pas du genre à dédaigner l'argent.

Marshall parut quelque peu mal à l'aise :

— J'aurais tout fait pour qu'elle ne manque de rien, monsieur.

Geoffrey Keene ouvrit la porte en grand :

— La police s'apprête à lever le siège et ces messieurs souhaiteraient vous rencontrer, monsieur Poirot.

— Merci. Je vous suis.

Dans le bureau se trouvaient un inspecteur en compagnie du médecin légiste.

— Monsieur Poirot ? s'exclama l'inspecteur, individu d'assez fort gabarit et au teint apoplectique. Nous vous connaissons de réputation, monsieur. Je suis l'inspecteur Reeves.

— Vous êtes l'amabilité même, le remercia Poirot en lui serrant la main. Vous ne souhaitez pas ma collaboration, non ? ajouta-t-il avec un petit rire.

— Pas cette fois-ci, monsieur. Tout baigne, comme dirait l'autre.

— L'affaire est donc claire comme de l'eau de roche ?

— Absolument. Porte et fenêtre fermées à double tour, clef dans la poche du mort. Comportement très insolite ces tout derniers jours. Pas l'ombre d'un doute et impossible de se tromper.

— Tout est parfaitement... naturel ?

— Bah ! il devait quand même être assis dans une position sacrément bizarre pour que la balle soit allée fracturer ce miroir, grommela le légiste. Mais après tout le suicide est toujours un truc bizarre.

— Cette balle, vous l'avez trouvée ?

— Oui, ici.

Le médecin la lui montra :

— Près du mur, sous le miroir. Le pistolet appartenait à Mr Lytcham Roche. Il le gardait en permanence dans le tiroir de sa table de travail. Il y avait quelque chose derrière tout ça, bien entendu. Mais ce que c'était, nous ne le saurons jamais.

Poirot acquiesça de la tête.

Le corps avait été transporté dans une chambre. Les policiers prirent congé. Depuis le seuil de la grande porte, Poirot les regarda partir. Un bruit lui fit soudain tourner la tête. Harry Dalehouse se tenait derrière lui.

— Posséderiez-vous, par hasard, une excellente lampe torche, mon jeune ami ?

— Oui, je vais vous la chercher.

Quand il revint avec l'objet demandé, Joan Ashby était à son côté.

— Vous pouvez m'accompagner tous deux si vous le souhaitez, leur proposa aimablement Poirot.

Il descendit les marches du perron, tourna à droite et alla s'arrêter en face de la porte-fenêtre du bureau. Une bande de gazon d'un peu moins de deux mètres la séparait de l'allée. Penché en avant, Poirot promena le faisceau de sa lampe sur toute la surface herbeuse. Puis il se redressa en secouant la tête.

— Rien, marmonna-t-il. Rien ici.

Il s'accorda alors un instant de répit et son visage se tendit. De part et d'autre de la bande de gazon s'étendait une double plate-bande fleurie. L'attention de Poirot se porta sur celle de droite où dahlias et asters faisaient encore bonne figure. Et là, sous l'éclairage violent de la lampe torche, quatre empreintes de pas se découpèrent clairement dans la terre meuble.

— Quatre, murmura Poirot entre ses dents. Deux en direction de la porte-fenêtre, et deux qui en reviennent.

— Un jardinier, hasarda Joan.

— Mais non, mademoiselle, mais non. Servez-vous de vos yeux. Ces empreintes ont été faites par de délicates petites chaussures à talon, des chaussures de femme. Mlle Diana m'a signalé qu'elle était sortie dans le jardin à la nuit tombée. Savez-vous si elle était descendue avant vous, mademoiselle ?

Joan secoua la tête :

— Je ne me rappelle pas. J'étais dans une telle hâte quand le gong a résonné... d'autant plus que j'étais persuadée d'avoir précédemment entendu le premier coup. J'ai comme l'impression que la porte de sa chambre était ouverte quand je suis passée devant en courant, mais je n'en jurerais pas. Celle de Mrs Lytcham Roche était fermée, ça j'en suis sûre.

— Je vois, dit Poirot.

Quelque chose dans son ton fit jeter à Harry un coup d'œil inquisiteur, mais le détective, plongé dans ses pensées, s'était refermé sur lui-même.

De retour à la grande porte, ils rencontrèrent Diana Cleves sur le seuil.

— La police est partie, leur dit-elle avec un profond soupir. Tout est... terminé.

— Pourriez-vous m'accorder quelques instants, mademoiselle ?

Elle le pilota vers le petit salon dont Poirot referma la porte derrière eux.

— Eh bien ? questionna-t-elle sans chercher à dissimuler sa surprise.

— Une petite question, mademoiselle. Vous êtes-vous à un quelconque moment rendue ce soir dans la plate-bande fleurie qui jouxte la porte-fenêtre du bureau ?

— Oui, acquiesça-t-elle aussitôt. D'abord vers 19 heures, et ensuite juste avant le dîner.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je ne vois pas qu'il y ait là quoi que ce soit à « comprendre », comme vous dites si bien, fit-elle d'un ton glacial. Je cueillais des asters... pour la table. C'est toujours moi qui m'occupe des bouquets. Il était environ 19 heures.

— Et après ça... plus tard ?

— Oh, ça ! Ce qui s'est passé, c'est que j'ai fait une tache de brillantine sur ma robe... juste là, au niveau de l'épaulette. Et comme je m'apprêtais à descendre, pour ne rien arranger. Je n'avais pas envie de changer de robe. Je me suis souvenue que j'avais vu une rose tardive en bouton dans la plate-bande. Je suis sortie la cueillir en courant et je me la suis épinglée là. Vous voyez...

Elle vint tout près de lui et redressa la tête de la rose. Poirot aperçut la minuscule tache graisseuse. Elle resta près de lui, tout près, son épaule frôlant presque celle du détective.

— Et ça, c'était à quelle heure ?

— Oh ! environ 20 h 10, j'imagine.

— Vous n'avez pas... essayé de rentrer par la porte-fenêtre ?

— Je crois bien que si. Oui, je me suis dit que ce serait plus court par là. Mais elle était fermée de l'intérieur.

— Je vois, dit encore Poirot avec un profond soupir. Et le coup de feu, ajouta-t-il, où étiez-vous quand vous l'avez entendu ? Toujours dans la plate-bande ?

— Oh ! non, il a retenti deux ou trois minutes plus tard, juste avant que je ne rentre par la porte de service.

— Savez-vous ce qu'est ceci, mademoiselle ?

Sur la paume de sa main, il lui tendait un minuscule bouton de rose artificielle. Elle l'examina sans émoi particulier :

— On dirait un bouton de rose tombé de mon sac du soir. Où l'avez-vous déniché ?

— Il se trouvait dans la poche de Mr Keene, lui répondit Poirot d'un ton sec. Le lui aviez-vous donné, mademoiselle ?

— Il vous a dit que je l'avais fait ?

Poirot sourit :

— Quand l'avez-vous fait ?

— Hier soir.

— C'est lui qui vous a priée de me répondre ça, mademoiselle ?

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? fit-elle, furieuse.

Mais Poirot ne releva pas. Au lieu de quoi il sortit de la pièce à grands pas afin de passer au salon. Barling, Keene et Marshall s'y trouvaient réunis. Il marcha droit sur eux.

— Messieurs, leur dit-il avec brusquerie, voulez-vous bien me suivre au bureau ?

Traversant le hall en coup de vent, il s'adressa à Joan et Harry :

— Vous aussi, je vous prie. Et que quelqu'un aille demander à Mrs Lytcham Roche de se joindre à nous. Merci beaucoup. Ah ! et voici cet excellent Digby. Une petite question, Digby, une très importante question. Miss Cleves a-t-elle confectionné un bouquet d'asters avant le dîner ?

Le majordome parut tomber des nues :

— Oui, monsieur, évidemment.

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain, monsieur.

— Voilà qui est on ne peut mieux ! Et maintenant... venez, venez tous.

Dans le bureau, il leur fit face :

— Je vous ai réunis ici pour une raison d'importance. La police est venue et repartie, et le dossier est clos. La conclusion est que Mr Lytcham Roche s'est suicidé. Que tout est terminé.

Il marqua un temps, puis :

— Seulement voilà : moi, Hercule Poirot, je soutiens que *rien* n'est terminé.

Tandis que des yeux hagards se tournaient vers lui, la porte s'ouvrit et Mrs Lytcham Roche entra d'un pas flottant.

— J'étais en train de déclarer, madame, que rien n'est terminé. Ceci est affaire de psychologie. Mr Lytcham Roche avait la folie des grandeurs, il se prenait pour un roi. Ce genre d'individu ne se suicide pas. Non, en aucun cas. Il peut à la rigueur devenir mûr pour l'asile, mais l'idée ne lui viendrait jamais de se supprimer. Mr Lytcham Roche ne s'est pas donné la mort...

Il fit une pause dramatique, puis laissa tomber :

— Il a été assassiné.

— Assassiné ?

Marshall éclata d'un rire bref :

— Assassiné, dites-vous ? Seul dans une pièce, avec une porte fermée à double tour et une fenêtre bloquée de l'intérieur ?

— Tout cela n'empêche pas, tonna Poirot, opiniâtre, qu'il ait été assassiné.

— Ensuite de quoi il se sera relevé pour aller donner un tour de clef à la porte et pour bloquer la porte-fenêtre, railla Diana, caustique.

— Laissez-moi vous montrer quelque chose, dit Poirot en gagnant la porte-fenêtre.

Il en tourna la poignée et tira doucement les deux battants :

— Vous voyez, ils sont ouverts. Maintenant je les referme, mais sans tourner la poignée. Cette fois, ils sont fermés – poussés, si vous préférez, mais non verrouillés. Mais désormais !...

Il imprima aux deux battants une brève secousse et la poignée tourna d'elle-même, propulsant la crémone dans sa gâche.

— Vous voyez ? fit Poirot, doucereux. Il y a toujours un peu de jeu, dans ce type de mécanisme. La manœuvre pouvait fort aisément être exécutée de l'extérieur.

Soudain menaçant, il revint à son auditoire :

— Quand ce coup de feu a été tiré à 20 h 12, il y avait quatre personnes dans le hall. Quatre personnes ont donc un alibi. Où se trouvaient les trois autres ? Vous, madame ? Dans votre chambre. Vous, Mr Barling ? Étiez-vous, vous aussi, dans la vôtre ?

— J'y étais.

— Quant à vous, mademoiselle, vous vous trouviez au jardin. Vous l'avez d'ailleurs signalé vous-même.

— Je ne vois pas... commença Diana.

— Un instant, fit Poirot.

Il se tourna vers Mrs Lytcham Roche :

— Dites-moi, madame, avez-vous une idée de la façon dont votre mari souhaitait disposer de sa fortune ?

— Hubert m'avait lu son testament. Il prétendait que je devais être au courant. Il me laissait 3.000 livres de rente annuelle à prélever sur le revenu du domaine et m'offrait le choix entre la maison du douaire, sur la propriété, ou l'hôtel particulier de Londres. Tout le reste allait à Diana – à condition, au cas où elle se marierait, que son époux relève notre nom.

— Ah !

— Mais il a ajouté un codicille... il y a de cela quelques semaines, en fait.

— Oui, madame ?

— Il laissait toujours tout à Diana, mais à la condition cette fois qu'elle épouse Mr Barling. Si elle convolait avec quelqu'un d'autre, la totalité des biens revenait à notre neveu, Harry Dalehouse.

— Mais ce codicille n'a été rédigé qu'il y a quelques semaines, ronronna Poirot. Cette demoiselle a pu ne pas être au courant de sa teneur.

Il fit un pas en avant, accusateur :

— Mademoiselle Diana, vous vouliez épouser le capitaine Marshall, n'est-ce pas ? Ou bien s'agissait-il de Mr Keene ?

Elle traversa la pièce pour venir poser la main sur le bras valide de Marshall.

— Continuez, souffla-t-elle.

— Je vous mets nommément en cause, mademoiselle. Vous étiez amoureuse du capitaine Marshall. Vous avez toujours également eu un amour immodéré pour l'argent. Or, votre père adoptif n'aurait jamais consenti à ce que vous épousiez le capitaine Marshall, mais vous aviez toutes raisons d'estimer que, s'il venait à mourir, vous hériteriez la totalité de ses biens. Aussi, vous sortez, vous avez à la main le pistolet que vous avez préalablement subtilisé dans le tiroir de la table de travail et vous prenez soin d'emprunter la plate-bande pour gagner la porte-fenêtre qui est à ce moment-là ouverte. Vous vous approchez de votre victime en devisant aimablement. Vous tirez. Vous laissez tomber le pistolet près de sa main après l'avoir soigneusement essuyé et y avoir imprimé la marque de ses doigts. Cela fait, vous ressortez et vous donnez des secousses à la porte-fenêtre jusqu'à ce que la crémone s'enclenche dans sa gâche. Ensuite vous regagnez la maison. Est-ce ainsi que les choses se sont passées ? Je vous pose la question, mademoiselle !

— Non ! hurla Diana. Non... non !

Il la dévisagea, puis sourit.

— Non, convint-il, les choses ne se sont pas passées comme ça. Elles auraient pu... c'était plausible... c'était possible... mais il n'en est pas allé ainsi, et ce pour deux raisons. La première est que vous avez cueilli des asters à 19 heures, la seconde découle de ce que cette demoiselle ici présente m'a déclaré.

Il se tourna vers Joan, qui ouvrait des yeux ahuris.

— Mais oui, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire encourageant. Vous m'avez confié que vous vous étiez précipitée dans l'escalier quand le gong a résonné, persuadée qu'il s'agissait du second coup puisque vous étiez sûre d'avoir précédemment entendu le premier.

Il balaya la pièce du regard.

— Vous n'entrevoyez pas ce que cela signifie ? s'écria-t-il. Non, vous ne vous en rendez pas compte. Eh bien ouvrez les yeux ! Regardez !

Il bondit vers le fauteuil où la victime avait été assise :

— Avez-vous remarqué la position qu'avait le cadavre ? Il n'était pas à proprement parler assis à la table... non, il y était assis de côté, tout entier tourné vers la porte-fenêtre. Est-ce là une façon naturelle de se suicider ? Jamais, au grand jamais ! Vous écrivez votre mot d'adieu – en l'occurrence « Désolé » – sur une feuille de papier... vous ouvrez votre tiroir, vous prenez votre pistolet, vous le portez à votre tempe et vous faites feu. C'est comme cela qu'on se suicide. Mais maintenant, envisagez le meurtre ! La victime est assise à sa table de travail, l'assassin se tient à côté de lui... et lui parle. Et, tout en parlant... il tire. Quelle est donc la trajectoire de la balle dans ces conditions ?

Il marqua un temps, puis :

— Elle traverse la boîte crânienne, passe par la porte si celle-ci est ouverte et ainsi s'en va frapper... le gong.

« Ah ! vos yeux commencent à se dessiller ? Voilà quel a été le mécanisme du premier coup de gong – entendu seulement par cette jeune personne parce que sa chambre est située exactement au-dessus.

« Qu'est-ce que fait notre meurtrier aussitôt après ? Il ferme la porte, donne un tour de clef et s'en va mettre cette dernière dans la poche du défunt, puis il fait opérer au cadavre un quart de tour dans son fauteuil, lui appuie les doigts sur le pistolet

avant de le laisser choir à proximité de sa main, fracture ensuite le miroir pour donner l'ultime touche spectaculaire – bref, il « met en scène » son suicide. Il ne lui reste plus dès lors qu'à sortir par la porte-fenêtre, à donner la secousse qui fera descendre la crémone dans sa gâche, à marcher – non pas sur la pelouse où ses empreintes s'imprimeraient – mais dans la plate-bande où elles sont faciles à effacer d'un revers de main. Puis il regagne la maison et, à 20 h 12, tandis qu'il est seul au salon, il tire par la fenêtre un coup de son revolver de service et se précipite dans le hall. Est-ce bien ainsi que vous avez procédé, Mr Keene ?

Hypnotisé, le secrétaire regarda d'un air hébété l'accusateur implacable qui s'approchait de lui. Et soudain, laissant échapper un gargouillement étranglé, il s'affala sur le parquet.

— Je crois que j'ai ma réponse, commenta Poirot. Capitaine Marshall, voudriez-vous bien appeler la police ?

Il se pencha sur le corps prostré :

— Je gage qu'il sera encore inconscient à leur arrivée.

— Geoffrey Keene... murmura Diana. Mais quel motif avait-il ?

— Je présume qu'en tant que secrétaire, les occasions – chèques, tenue de comptes – ne lui avaient pas manqué. Un détail aura éveillé les soupçons de Mr Lytcham Roche. D'où ma convocation ici.

— Mais pourquoi vous ? Pourquoi pas la police ?

— Je crois, mademoiselle, que vous êtes la réponse à cette question. Votre père avait subodoré une intrigue entre ce jeune homme et vous. Pour détourner ses pensées du capitaine Marshall, vous aviez effrontément flirté avec Mr Keene. Mais oui, inutile de le nier ! Seulement Mr Keene a eu vent de ma venue imminente et a dû agir promptement. Tout l'équilibre de son plan résidait dans le fait que le meurtre devait sembler avoir eu lieu à 20 h 12, instant pendant lequel il avait un alibi.

Le seul risque qu'il encourait tenait à la balle qui était tombée quelque part non loin du gong mais qu'il n'avait pas eu le temps de récupérer. Ce n'est que lorsque nous marchions tous en direction du bureau qu'il a pu la ramasser. La tension du moment était telle qu'il s'imaginait que personne ne s'en

apercevrait. C'était compter sans moi. Hercule Poirot remarque tout ! Je l'ai interrogé sur le sujet. Il a réfléchi un court instant, et puis il m'a joué la comédie ! Il a insinué que ce qu'il avait ramassé, c'était le bouton de rose, il a joué les amoureux transis qui feraient tout pour protéger la dame de leurs pensées. Oh ! c'était extrêmement habile, car si vous n'étiez pas allée cueillir des asters...

— Je ne comprends pas ce qu'ils viennent faire dans l'histoire.

— Vous ne le comprenez pas ? Voyons... il n'y avait que quatre empreintes dans la plate-bande, alors que quand vous êtes venue cueillir vos fleurs vous avez dû en faire infiniment plus. Il en résulte que, entre le moment où vous les avez cueillies et celui où vous êtes revenue prélever la rose en bouton, quelqu'un doit forcément avoir aplani le terrain. Pas un jardinier... aucun jardinier ne travaille après 19 heures. Auquel cas ce ne peut être que quelqu'un qui se sent coupable... ce ne peut être que le meurtrier... le meurtrier qui a commis son crime avant que l'on n'entende le coup de feu.

— Mais comment se fait-il que personne n'ait entendu le véritable coup de feu ? s'étonna Harry.

— Un silencieux. La police le trouvera en compagnie du pistolet, quelque part au creux des buissons.

— C'était sacrément risqué !

— Pourquoi risqué ? Tout le monde était à l'étage, affairé à s'habiller pour le dîner. C'était le moment idéal. La balle représentait la seule anicroche, mais même ça, estimait-il, s'était passé comme une lettre à la poste.

Poirot montra la balle en question :

— Il l'avait jetée au pied du mur, juste sous le miroir, pendant que j'examinais la porte-fenêtre avec Mr Dalehouse.

— Oh !

Diana se tourna vers Marshall :

— Épousez-moi, John, et emmenez-moi loin d'ici !

Barling toussota :

— Ma chère Diana, selon les termes du testament de mon vieil ami...

— Je m'en contrefiche ! s'écria la jeune femme. Nous pourrons toujours faire des portraits à la craie sur les trottoirs pour survivre !

— Tu n'auras pas besoin d'aller jusqu'à ces extrémités, lui dit Harry. Nous couperons la poire en deux, ma vieille. Loin de moi l'idée de rafler toute la mise sous prétexte que mon cher oncle avait une araignée au plafond.

Soudain il y eut un cri. Mrs Lytcham Roche avait sauté sur ses pieds :

— Monsieur Poirot... le miroir... il... il a dû faire exprès de le réduire en miettes.

— Bien entendu, chère madame.

— Oh ! fit-elle en ouvrant les yeux comme des soucoupes. Mais ça porte malheur de briser un miroir...

— Cela s'est en effet révélé cette fois très dommageable pour la carrière du sieur Geoffrey Keene, acquiesça Poirot en se frottant les mains.

Iris jaune

(Yellow Iris)

Hercule Poirot allongea les jambes en direction du radiateur électrique encastré dans le mur. L'impeccable alignement de ses barres portées au rouge flattait délicieusement son sens de l'ordre.

— Les feux de charbon, musa-t-il à part lui, ç'a toujours été pagaille et gabegie. Jamais je n'en ai vu aucun atteindre à la symétrie.

La sonnerie du téléphone retentit. Poirot se leva tout en consultant sa montre. Il n'était pas loin de 23 h 30. Il se demanda qui pouvait bien l'appeler à une heure aussi incongrue. Il n'était pas exclu que ce soit un faux numéro.

— Il pourrait aussi s'agir, murmura-t-il à son seul profit et avec un sourire espiègle, d'un propriétaire de journaux multimillionnaire que l'on aurait trouvé mort dans la bibliothèque de son manoir de province, la main gauche crispée sur une orchidée tigrée et une page arrachée à un livre de cuisine épinglée sur la poitrine.

Ravi de sa propre imagination, il décrocha le combiné.

Immédiatement, une voix s'éleva – une voix de femme à la fois douce et étouffée qui exprimait un sentiment d'urgence désespérée :

— Vous êtes bien M. Hercule Poirot ? C'est bien à M. Hercule Poirot que je parle ?

— C'est effectivement Hercule Poirot à l'appareil.

— Monsieur Poirot... Pouvez-vous venir tout de suite... tout de suite... Je suis en danger... en grand danger... Je le sais...

— Qui êtes-vous ? fit Poirot, tranchant. D'où m'appellez-vous ?

La voix s'éteignit un peu plus, mais son ton cotonneux traduisait une urgence plus dramatique encore :

— Tout de suite... c'est une question de vie ou de mort... le Jardin des Cygnes... tout de suite... la table avec les iris jaunes...

Il y eut un silence – un bizarre halètement – et la communication fut coupée.

Poirot raccrocha. Son visage reflétait sa perplexité.

— Il y a là quelque chose de très étrange, murmura-t-il entre ses dents.

Sur le seuil du *Jardin des Cygnes*, le gros Luigi se précipita en faisant des ronds de jambe :

— *Buona sera*, monsieur Poirot. Vous désirez une table... *si* ?

— Non, non, mon bon Luigi. Je viens rejoindre quelques amis. Je vais jeter un œil à la ronde... peut-être ne sont-ils pas encore arrivés. Ah ! voyons voir, cette table d'angle avec les iris jaunes... une petite question, à propos, si ce n'est pas indiscret. Sur toutes les autres tables, il y a des tulipes – des tulipes roses. Pourquoi avoir mis sur celle-là des iris jaunes ?

Luigi haussa des épaules expressives :

— Une requête, monsieur ! Une commande spéciale ! Sans l'ombre d'un doute, les fleurs favorites de l'une de ces dames. Cette table est celle de Mr Barton Russell... un Américain... immensément riche.

— Hé oui, il nous faut apprendre à tenir compte des caprices du sexe faible, n'est-ce pas, Luigi ?

— Monsieur parle d'or, approuva ce dernier.

— Je remarque à cette table une mienne connaissance. Il faut que j'aille lui toucher un mot.

Poirot louvoya avec précaution autour de la piste de danse où évoluaient quelques couples. Dressée pour six, la table visée ne comptait pour l'instant qu'un seul convive, un jeune homme en train de siroter pensivement – et, semblait-il, avec infiniment de pessimisme – une coupe de champagne.

C'était bien la dernière personne que Poirot s'attendait à trouver là. Associer l'idée de mélodrame, voire de danger réel, à une bande d'éventuels fêtards dont Tony Chapell aurait fait partie tenait de l'absurde.

Il s'immobilisa cependant devant la table :

— Ah ! mais n'est-ce pas là mon bon ami Anthony Chapell ?

— La foudre tombant à mes pieds ne m'étonnerait pas plus... Poirot ici ! Poirot, le limier des limiers ! s'écria le jeune homme. Pas Anthony, mon tout bon : Tony pour les intimes !

Il écarta une chaise :

— Venez vous joindre à moi, asseyez-vous. Dissertons sur le meurtre ! Allons même plus loin : buvons au meurtre.

Il versa du champagne dans une coupe vide.

— Mais qu'êtes-vous venu faire dans cet antre de la chanson, de la danse et de la joie de vivre, mon cher Poirot ? Nous n'avons pas ici de cadavres, strictement pas un seul cadavre dont vous gratifier.

Poirot but son champagne à petites gorgées :

— Vous me semblez fort gai, mon cher ?

— Gai ? Je suis plongé dans l'accablement, submergé par le désespoir. Dites-moi, vous entendez cet air qu'ils sont en train de jouer. Vous le reconnaissez ?

— C'est quelque chose... hasarda Poirot, marchant sur des œufs. Quelque chose, disais-je, qui aurait à voir avec le fait que votre petite amie vous aurait quitté ?

— Bel essai, estima le jeune homme. Mais vous n'avez quand même pas tapé dans le mille ce coup-ci. *Rien de tel que l'amour pour vous faire broyer du noir !* C'est comme ça que ça s'appelle.

— Tiens donc !

— C'est mon air de prédilection, déplora Tony Chapell. Et mon restaurant de prédilection, et mon orchestre de prédilection... et la fille que je préfère est ici, en train de le danser avec un autre.

— D'où votre accès de mélancolie ? s'enquit Poirot.

— Tout juste. Pauline et moi, voyez-vous, avons eu ce que le vulgaire appelle des mots. Sur chaque centaine d'entre eux échangés, quatre-vingt-quatorze émanaient d'elle — les six malheureux restants, de moi. Les miens étaient invariablement : « *Mais, chérie... je peux t'expliquer.* » Sur quoi elle repartait en fanfare avec ses quatre-vingt-quatorze invectives et tout ça, au

bout du compte, ne nous a menés à rien. Si bien que je crois, ajouta tristement Tony, que je vais bouffer de la mort-aux-rats.

— Pauline ? releva Poirot.

— Pauline Weatherby. La belle-sœur de Barton Russell. Jeune, adorable, riche à vous donner la nausée. Ce soir, Barton Russell régale son monde. Vous le connaissez ? Grosses affaires, Américain bon teint – boute-en-train comme pas deux et de la personnalité à revendre. Sa femme était la sœur de Pauline.

— Et qui d'autre est convié à festoyer ?

— Vous ferez leur connaissance dans deux secondes, quand la musique s'arrêtera. Il y a Lola Valdez – vous savez bien, cette danseuse sud-américaine dans le nouveau spectacle du *Métropole* ; et puis Stephen Carter. Vous devez connaître Stephen : il fait partie du corps diplomatique. Très mystère et boule de gomme. Connue comme Stephen le Silencieux. Le genre de type qui vous sort : « Je ne suis pas libre d'affirmer, etc. » Tiens ! les voilà qui arrivent.

Poirot se leva. Il fut présenté à Barton Russell, à Stephen Carter, à la señora Lola Valdez, une brune aux courbes généreuses, et à Pauline Weatherby, très jeune, très blonde et aux yeux de myosotis.

— Quoi, vous êtes le grand Hercule Poirot ? s'exclama Barton Russell. Je suis fou de joie de vous rencontrer, monsieur. Accepteriez-vous de vous joindre à nous ? C'est-à-dire, à moins que...

Tony Chapell le coupa :

— Il a rendez-vous avec un cadavre, je crois bien, à moins qu'il ne s'agisse plutôt d'un financier en cavale ou encore du célébrisime rubis du rajah de Borrioboolagah ?

— Ah ! mon excellent ami, vous figurez-vous donc que je n'ai jamais quartier libre ? Ne pourrais-je, pour une fois, me contenter de chercher à m'amuser ?

— Peut-être bien, après tout, avez-vous rendez-vous avec Carter ici présent. La dernière en date des crises internationales au sein des Nations unies. Les plans dérobés *doivent* être retrouvés sans quoi la guerre sera déclarée demain !

— Est-il impératif que tu te montres toujours aussi intégralement débile, Tony ? intervint Pauline, cinglante.

— Désolé, Pauline.

Tony Chapell retomba dans un silence morose.

— Vous êtes bien sévère, mademoiselle.

— J'ai horreur des gens qui jouent les imbéciles en permanence !

— Il va me falloir faire attention, je vois. Je n'aborderai avec vous que des sujets sérieux.

— Oh ! non, monsieur Poirot. Ce n'est pas à vous que je pensais en disant ça.

Elle lui sourit et demanda :

— Êtes-vous réellement un genre de Sherlock Holmes ? Vos déductions sont-elles vraiment prodigieuses ?

— Ah ! les déductions... ce n'est pas si facile dès lors qu'on n'est plus dans les livres. Mais me risquerai-je cependant à essayer ? Eh bien, si nous disions que je suis parvenu à la conclusion... que les iris jaunes sont vos fleurs favorites ?

— Vous avez tout faux, monsieur Poirot. Ce sont le muguet ou les roses.

— Échec sur toute la ligne. Je vais retenter ma chance. Ce soir, il n'y a pas très longtemps de ça, vous avez téléphoné à quelqu'un.

Pauline éclata de rire et applaudit des deux mains :

— Rigoureusement exact.

— Ce n'était pas longtemps après votre arrivée ici ?

— Toujours exact. J'ai téléphoné à la minute où j'ai passé la porte.

— Ah... ce n'est pas aussi bien que je le pensais. Vous avez téléphoné *avant* de venir jusqu'à cette table ?

— Oui.

— Je ne suis décidément pas en forme.

— Oh ! ne dites pas ça, je trouve que c'était très futé de votre part. Comment avez-vous su que j'avais donné un coup de fil ?

— Ça, mademoiselle, c'est le secret de l'éminent détective. Quant à la personne à qui vous avez passé le coup de fil en question... son nom ne commencerait-il pas par un P... à moins qu'il ne s'agisse d'un H ?

Pauline éclata de rire :

— Encore une fois tout faux. J'ai téléphoné à ma femme de chambre de poster des lettres affreusement importantes que je n'avais jamais envoyées. Elle se prénomme Louise.

— J'en reste confondu... tout entier confondu.

La musique reprit.

— Qu'est-ce que tu en dis, Pauline ? interrogea Tony.

— Je n'ai pas très envie de redanser tout de suite, Tony.

— Est-ce que ce n'est pas malheureux ? s'écria amèrement Tony en s'adressant au monde en général.

Poirot murmura à la Sud-Américaine assise à son côté :

— Señora, je n'oserais pas vous demander de danser avec moi. J'ai beaucoup trop largement passé l'âge.

— Aïe ! c'est très bête ce que vous me parlez là ! se récria Lola Valdez. Vous êtes toujours très jeune. Vos cheveux, elles sont toujours noires !

Poirot cilla quelque peu.

— Pauline, en tant que beau-frère et tuteur, fit Barton Russell d'une voix forte, je vais *illico* te traîner de force là au milieu. Ça, c'est une valse, et la valse est à peu près la seule danse dont je me tire sans dommage.

— Mais bien sûr, Barton, nous allons de ce pas prendre d'assaut la piste.

— Tu es une bonne fille, Pauline, ça c'est chic de ta part.

Ils s'éloignèrent ensemble. Tony cessa de se balancer sur sa chaise. Puis il regarda Stephen Carter.

— Vous êtes un petit gars sacrément bavard, pas vrai, Carter ? fit-il remarquer. Il n'y en a pas deux comme vous pour animer une soirée avec son joyeux babil, hein, quoi ?

— Vraiment, Chapell, j'ignore à quoi vous faites allusion.

— Oh ! vous ignorez... n'est-ce pas ? fit Tony en singeant l'autre.

— Mon cher garçon...

— Buvez, mon vieux, au moins buvez, si vous ne parlez pas.

— Non, je vous remercie.

— Alors je vais le faire.

Stephen Carter haussa les épaules :

— Je vous prie de m'excuser, il faut que j'aille échanger deux mots avec un de mes confrères qui se trouve être ici. C'est un ancien camarade d'Eton.

Stephen Carter se leva et se dirigea vers un groupe installé à quelques tables de là.

— Les anciens d'Eton, marmonna Tony, lugubre, quelqu'un devrait les noyer à la naissance.

Poirot faisait toujours assaut de galanterie avec la vénérable beauté assise à sa gauche. Il murmura, suave :

— Je me demandais... si je puis toutefois me permettre, chère petite mademoiselle... quelles sont vos fleurs favorites ?

Lola se fit espiègle :

— Aïe, mon Dieu, pourquoi est-ce que vous voulez savoir ?

— Mademoiselle, si j'envoie des fleurs à la dame de mes pensées, je tiens à ce que ce soient des fleurs qu'elle aime.

— C'est très chalmant à vous, monsieur Poirot. Yé vais vous le dire : y'adore les gros œillets rouge sombre... et aussi les roses rouge sombre.

— Merveilleux... oui, merveilleux ! Vous n'aimez donc pas les iris jaunes ?

— Les fleurs jaunes... non... ils ne s'accordent pas avec mon caractère.

— Comme vous avez raison... Dites-moi encore, mademoiselle, avez-vous donné un coup de fil à un de vos amis, ce soir, depuis votre arrivée ici ?

— Moi ? Donné coup de fil à un ami ? Aïe, quelle curieuse question !

— Ah ! mais c'est que, moi, je suis un homme très, très curieux.

— Y'en souis sûre.

Elle joua de ses sombres prunelles :

— Un homme très dan-ge-leux.

— Non, non, pas dangereux. Disons : un homme qui peut se révéler utile... en cas de danger ! Vous comprenez ?

Lola gloussa, montrant des petites dents blanches et régulières :

— Si, si ! Vous êtes dan-ge-leux.

Poirot soupira :

— Je vois que vous ne comprenez décidément pas. Tout cela est très étrange.

Tony émergea soudain d'un abîme d'abstraction et proposa aussitôt :

— Lola, qu'est-ce que vous diriez d'un petit tour de guinche à la voyou ? Allez, venez.

— Yé vais vous souivre... oui. Pouisqué M. Poirot n'est pas assez coulageux !

Tony lui passa un bras autour de la taille et, par-dessus son épaule, lança à Poirot :

— Voilà qui va vous laisser le loisir de méditer un brin sur le crime à venir, mon vieux !

— C'est très profond, ce que vous me dites là, lui répondit Poirot. Oui, très profond...

Il resta songeur un moment, puis leva la main. Luigi s'empessa aussitôt, rayonnant.

— Mon bon, lui confia Poirot, j'ai besoin de quelques renseignements.

— Toujours à votre service, monsieur.

— Je désire savoir combien des convives de cette table ont usé ce soir de votre téléphone.

— Je suis à même de vous le préciser, monsieur. La jeune femme, celle qui est en blanc, elle a téléphoné sitôt arrivée ici. Puis elle est allée déposer son manteau au vestiaire. Elle a alors croisé l'autre dame qui en sortait et qui s'est engouffrée à son tour dans la cabine téléphonique.

— Ainsi donc, la señora a bel et bien téléphoné ! Elle l'a fait *avant* d'entrer dans la salle ?

— Oui, monsieur.

— Quelqu'un d'autre en a fait autant ?

— Non, monsieur.

— Tout cela, Luigi, me donne furieusement à penser !

— Vraiment, monsieur ?

— Oui. Et je crois bien, Luigi, que, *cette nuit entre toutes les nuits*, il va me falloir jouer au plus fin ! *Quelque chose* est sur le point de se produire, Luigi, et je ne suis pas sûr de savoir au juste ce dont il s'agit.

— Tout ce que vous jugerez bon de me demander, monsieur...

Poirot fit un signe, et Luigi s'éclipsa discrètement. Stephen Carter regagnait la table.

— Nous sommes toujours abandonnés, Mr Carter, commenta Poirot.

— Oh... euh... oui, acquiesça l'autre.

— Vous connaissez bien Mr Barton Russell ?

— Oui, depuis pas mal de temps.

— Sa belle-sœur, la petite miss Weatherby, est absolument charmante.

— Oui, c'est une gentille fille.

— Vous la connaissez bien, elle aussi ?

— Oui.

— Oh ! oui, oui, oui, grinça Poirot.

Carter le considéra avec des yeux ronds. Sur quoi la musique s'arrêta et les quatre autres regagnèrent leurs places.

Barton Russell héla un serveur :

— Une autre bouteille de champagne... vite !

Puis il leva sa coupe :

— Votre attention, mes amis. Nous allons porter un toast. Pour vous avouer la vérité, il y avait un motif caché à notre petite réunion de ce soir. Comme vous avez pu le constater, j'avais commandé une table pour six. Or, nous n'étions que cinq. Cela nous laissait une place vacante. Et soudain, par une étrange coïncidence, M. Hercule Poirot est venu à passer par là et je lui ai demandé de se joindre à nous.

« Vous ne savez pas encore à quel point il est tombé à pic. Cette place vide, voyez-vous, représentait une femme – la femme en la mémoire de qui est donnée cette fête. Nous sommes ici réunis, mesdames et messieurs, pour honorer le souvenir de mon épouse bien-aimée – Iris –, morte il y a de cela exactement quatre ans jour pour jour !

Il y eut un sursaut de stupeur tout autour de la table. Le visage impassible, Barton Russell leva sa coupe :

— Je vais vous demander de boire à sa mémoire. À *Iris* !

— Iris ? s'étrangla Poirot.

Il regarda les fleurs. Barton Russell s'en aperçut et hocha doucement la tête.

Il y eut de petits murmures autour de la table.

— À Iris... à Iris...

Chacun semblait atterré et en proie au malaise.

Parlant avec son lourd accent yankee traînant et monocorde, Barton Russell reprit en détachant ses mots :

— Il peut vous sembler à tous bizarre que j'ai choisi de célébrer ainsi cet anniversaire funèbre – par un souper dans un restaurant élégant. Mais j'ai mes raisons... oui j'ai mes raisons. Pour l'édification de M. Poirot, je vais les exposer.

Il tourna la tête en direction de Poirot :

— Cela fait ce soir quatre ans, monsieur Poirot, un souper était donné à New York. Y participaient ma femme et moi, Mr Stephen Carter, alors attaché à votre ambassade à Washington, Mr Anthony Chapell, qui était notre hôte depuis quelques semaines, et la señora Valdez, dont les danses subjuguèrent New York cette saison-là. Notre petite Pauline ici présente et qui n'avait encore que 16 ans, ajouta-t-il en lui tapotant l'épaule, s'était exceptionnellement vue convier à la soirée par faveur spéciale. Tu t'en souviens, Pauline ?

— Je m'en souviens... oui, fit-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Ce soir-là, monsieur Poirot, une tragédie se produisit. Un roulement de tambour avait annoncé le début des attractions. Dès qu'elles commencèrent, les lumières déclinèrent... jusqu'à n'être plus qu'un mince faisceau de couleur braqué sur le centre de la piste. Quand elles revinrent, monsieur Poirot, on découvrit ma femme affalée en travers de la table. Elle était morte... raide morte. On trouva du cyanure de potassium dans le fond de sa coupe de champagne, et le reste du sachet qui l'avait contenu fut découvert dans son sac à main.

— Elle s'était suicidée ? demanda Poirot.

— Ce fut la conclusion qui prévalut... Elle m'anéantit, monsieur Poirot. Sans doute y avait-il une raison permettant d'expliquer un tel geste... c'était du moins l'avis de la police. Je pris sur moi de l'accepter.

Il frappa soudain du poing sur la table :

— Mais je n'étais pas convaincu... Non, durant quatre ans je n'ai fait qu'y songer et remâcher ma peine – et je ne suis pas plus convaincu qu'au premier jour : je ne crois toujours pas qu'Iris se

soit donné la mort. J'ai l'intime conviction, monsieur Poirot, qu'elle a été assassinée... et qu'elle l'a été par l'une des personnes qui se trouvent ce soir à cette table.

— Écoutez, monsieur...

Tony Chapell avait bondi sur ses pieds.

— Tenez-vous tranquille, Tony, lui conseilla Russell. Je n'ai pas terminé. L'un d'eux l'a fait – ça, maintenant j'en suis sûr. Quelqu'un qui, à la faveur de l'obscurité, a glissé dans son sac à main le sachet de cyanure à demi entamé. Je crois savoir de qui il s'agissait. Et j'ai la ferme intention d'en avoir le cœur net.

La voix de Lola s'éleva.

— Vous êtes fou... vous êtes stoupe ! vitupéra-t-elle. Qui aurait voulu lui faire du mal ? Non, vous êtes fou. Moi, j'en n'ai pas l'intention...

Elle s'interrompit. Un roulement de tambour avait retenti.

— Les attractions, annonça Barton Russell. Après ça, nous reprendrons les choses où nous les avons laissées. Restez à votre place, tous autant que vous êtes. Il faut que j'aie dit deux mots au chef d'orchestre. Lui rappeler les petits arrangements dont nous sommes convenus.

Il se leva et quitta la table.

— C'est une histoire extravagante, commenta Carter. Ce type est fou.

— Il est stoupe, si, répéta Lola.

Les lumières déclinèrent.

— Pour un peu, je déguerpisais d'ici, grommela Tony.

— Non ! fit Pauline, cassante, avant que sa voix ne se brise. Oh ! mon Dieu... murmura-t-elle ensuite, oh ! mon Dieu...

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? s'inquiéta Poirot.

La réponse de Pauline lui parvint dans ce qui n'était presque plus qu'un souffle :

— C'est horrible ! C'est exactement comme ça que ça s'est passé ce soir-là...

— Chut ! Chut ! protestèrent plusieurs personnes.

Poirot baissa la voix :

— Un petit message, au creux de votre oreille...

Il chuchota, puis lui tapota l'épaule.

— Tout se passera bien, lui affirma-t-il.

— Ave Maria, écoutez ! s'écria Lola.

— Qu'y a-t-il, señora ?

— *C'est le même air...* La même chanson qu'ils jouaient cette nuit-là à New York. C'est Barton Russell qui a dû organiser ça. Oh ! yé n'aime pas cé qui sé passe.

— Courage... courage...

Une fort peu courtoise invitation à bien vouloir se taire fusa d'une table voisine.

Et puis soudain une fille vint s'immobiliser au milieu de la piste, une fille noire comme l'ébène, avec des yeux globuleux roulant dans leurs orbites et des dents éblouissantes de blancheur. Elle commença aussitôt à chanter d'une voix profonde et rauque – une voix qui vous prenait curieusement aux entrailles :

*Tout ça c'est effacé
Tout ça c'est balayé
Ta façon de marcher
Ta façon de parler
Les mots que tu disais
Je les ai oubliés
Je ne veux plus y penser
Qu'on ne vienne pas me demander
Combien j'ai pu souffrir
Si j'ai cru en mourir
Car c'est maintenant du passé.*

*Oui, tout est bien fini
Toute cette comédie
J'ai cessé de t'aimer
De t'aimer... de t'aimer... de t'aimer...*

L'extraordinaire richesse de cette voix de Noire, sa profondeur, les sanglots qui l'habitaient avaient un effet prodigieux. Elle vous hypnotisait... vous mesmérisait. Même les serveurs y succombaient. Ensorcelés par l'émotion poignante que distillait la chanteuse, tous les convives n'avaient d'yeux que pour elle.

Murmurant « champagne » en sourdine, un serveur fit le tour de la table à pas feutrés pour remplir les coupes à la ronde. Mais personne n'en prit réellement conscience tant l'attention générale était focalisée sur l'étroit halo de lumière au centre duquel cette femme noire dont les ancêtres étaient venus d'Afrique chantait de sa voix envoûtante :

*Tout ça c'est effacé
Tout ça c'est balayé*

*Mais à quoi bon mentir
Je t'aime à en mourir
Jusqu'à la fin des jours
Je t'aimerai toujours
Oui, toujours... oui, toujours... oui, toujours...*

Les applaudissements fusèrent de toute part. Les lampes se rallumèrent. Barton Russell revint se glisser sur sa chaise.

— Elle est du tonnerre, cette... ! s'exclama Tony.

Mais sa phrase élogieuse fut interrompue par un cri de Lola qui résonna comme un râle :

— *Regardez... regardez...*

Et c'est alors qu'ils la virent tous. Ils virent tous Pauline Weatherby écroulée en travers de la table.

— Elle est morte ! hurla Lola. Juste comme Iris... comme Iris à New York...

Poirot bondit de son siège en faisant signe aux autres de rester à l'écart. Il se pencha sur la forme pelotonnée, lui souleva avec infiniment de douceur une main molle et chercha le pouls. Il avait le visage blafard et les traits figés. Paralysés, glacés par l'horreur, les autres ne le quittaient pas des yeux. Lentement, le détective secoua la tête :

— Elle est morte... la pauvre petite. Et dire que j'étais assis à côté d'elle ! Ah ! mais, cette fois, l'assassin ne s'en tirera pas.

— Exactement comme Iris... marmonna Barton Russell dont le teint avait la couleur de la cendre. Elle avait vu quelque chose... Pauline avait vu quelque chose, ce soir-là... Seulement elle n'était pas sûre... elle m'avait dit qu'elle n'était pas sûre... Il

faut appeler la police... Oh ! mon Dieu, cette pauvre petite Pauline.

— Où est sa coupe ? intervint Poirot.

Il la porta à son nez :

— Oui, je reconnais l'odeur du cyanure. Un relent d'amandes amères... La même méthode, le même poison...

Il s'empara de son sac à main :

— Regardons là-dedans.

— Vous ne croyez tout de même pas qu'il puisse s'agir là encore d'un suicide ? explosa Barton Russell. Jamais de la vie !

— Attendez ! le fit taire Poirot. Non, il n'y a rien ici. Les lumières, voyez-vous, sont revenues trop vite, l'assassin a manqué de temps. Par conséquent, le poison est encore sur lui.

— Ou sur elle, gronda Carter.

Il regardait Lola Valdez.

Elle sortit aussitôt ses griffes :

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? Qu'est-ce que vous dites ? Qué yé l'ai touée ? Cé n'est pas vrai... pas vrai... pourquoi y'aurais fait une chose pareille ?

— Vous vous étiez passablement entichée de Barton Russell à New York. C'est là un potin qui est parvenu jusqu'à moi. Les beautés argentines sont connues pour leur jalousie et leur possessivité.

— C'est oune ramassis de mensonges. Et yé né souis pas née en Argentine. Yé souis née au Pérou. Ah ! yé vous crache dessous... Yé...

Elle passa à l'espagnol.

— Je réclame le silence ! fit Poirot. C'est à moi de parler.

— Qu'on fouille tout le monde ! réclama Barton Russell d'une voix forte.

Poirot recouvra son calme :

— Non, non, ce n'est pas nécessaire.

— Qu'est-ce que vous nous racontez, pas nécessaire ?

— Moi, Hercule Poirot, je sais. Je vois avec les yeux de l'esprit. Et je vais parler ! Mr Carter, *voulez-vous bien nous montrer le sachet qui se trouve dans votre poche de poitrine ?*

— Il n'y a rien dans ma poche. Que diable...

— Tony, mon bon ami, pourriez-vous me prêter main-forte ?

— Sacré nom d'un chien ! s'égosilla Carter.

Mais, d'une chiquenaude, Tony parvint à lui faire jaillir le sachet de sa poche avant même qu'il n'ait pu se défendre :

— Et voilà, monsieur Poirot, exactement comme vous l'aviez prédit !

— C'EST UN FICHU MENSONGE ! vociféra Carter.

Poirot ramassa le sachet et en lut l'étiquette :

— Cyanure de potassium. L'affaire est entendue.

La voix de Barton Russell s'éleva, épaisse :

— Carter ! J'en avais toujours été persuadé. Iris était amoureuse de vous. Elle voulait s'enfuir avec vous. Seulement vous ne vouliez pas d'un scandale qui aurait pu nuire à votre précieuse carrière, alors vous l'avez empoisonnée. Vous serez pendu pour ça, espèce de salopard !

— Silence !

Cette fois, ce fut au tour de Poirot de se montrer autoritaire et de hausser le ton :

— Nous n'en avons pas terminé. Moi, Hercule Poirot, j'ai quelque chose à vous révéler. Mon ami Tony Chapell ici présent m'a apostrophé dès mon arrivée en prétendant que j'avais tout du limier en quête de meurtre. C'était en partie exact. J'avais en effet le meurtre en tête quand j'ai pénétré ce soir dans cet établissement – mais c'était pour contrer tout passage à l'acte que j'y étais venu. Et j'y suis parvenu. L'assassin avait fort bien ourdi son plan... mais Hercule Poirot avait sur lui une longueur d'avance. Il lui a certes fallu réagir à la vitesse de l'éclair, et chuchoter rapidement ses consignes à l'oreille de notre jeune personne avant que les lumières ne s'éteignent. Mais elle est aussi vive qu'intelligente, Mlle Pauline, et elle a su jouer son rôle à merveille. Mademoiselle, auriez-vous maintenant la bonté de nous prouver que vous n'êtes après tout pas morte pour deux sous ?

Pauline se redressa sur sa chaise et eut un petit rire tremblé.

— Résurrection de Pauline, déclara-t-elle.

— Pauline... ma chérie.

— Tony !

— Mon trésor !

— Mon ange.

Barton Russell manqua de s'étrangler :

— Je... je ne comprends pas...

— Je vais vous aider à le faire, Mr Barton Russell. Votre plan a échoué.

— Mon plan ?

— Oui, le vôtre. Qui donc était parmi nous le seul à posséder un alibi pour le laps de temps passé dans la pénombre ? L'homme qui avait quitté la table : vous, Mr Barton Russell. Seulement vous y êtes revenu à la faveur de l'obscurité et vous en avez fait le tour, une bouteille de champagne à la main, ce qui vous a permis de remplir les coupes, de verser du cyanure dans celle de Pauline et de laisser tomber le sachet encore à moitié plein dans la poche de Mr Carter en vous penchant sur lui pour ôter un verre. Oh ! non, ce n'est pas sorcier de jouer les serveurs dans l'obscurité... à plus forte raison quand l'attention de tous est focalisée ailleurs. C'était le vrai motif de votre petite réception de ce soir : le plus sûr endroit pour commettre un meurtre, c'est un endroit bondé.

— Mais pourqu... pourquoi diable aurais-je voulu tuer Pauline ?

— Il pourrait s'agir d'une question d'argent. Votre épouse vous avait nommé tuteur de sa jeune sœur. Vous l'avez vous-même mentionné ce soir. Or, Pauline a 20 ans. Quand elle en aurait 21, ou bien encore le jour de son mariage, il vous aurait fallu rendre compte de votre gestion financière. Je gage que vous auriez été bien en peine de le faire. Vous avez spéculé. J'ignore, Mr Barton Russell, si vous avez tué votre femme selon le même procédé ou bien si son suicide vous a suggéré le schéma de ce meurtre, mais ce qu'en revanche je sais, c'est que vous vous êtes ce soir rendu coupable de tentative d'assassinat. Il dépend uniquement de miss Pauline que vous soyez ou non poursuivi pour ça.

— Ce sera non, trancha Pauline. Qu'il se contente de disparaître de ma vue, et qu'il quitte le pays. Je ne veux pas de scandale.

— Vous avez intérêt à vous éclipser au plus vite, Mr Barton Russell, et je ne saurais trop vous conseiller de vous montrer prudent à l'avenir.

Barton Russell se leva, le visage contracté par la fureur :

— Allez vous-même au diable, espèce de petit freluquet belge qui fourre son sale nez partout !

Il s'éloigna à grands pas.

— Monsieur Poirot, fit Pauline avec un soupir, vous avez été merveilleux !

— C'est au contraire à vous, mademoiselle, qu'il conviendrait de tirer son chapeau : cette façon de renverser votre champagne, de jouer si joliment les cadavres...

— Pouah ! frissonna-t-elle, vous me donnez la chair de poule.

— C'est vous qui m'aviez téléphoné, n'est-ce pas ? fit-il avec douceur.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien. J'étais inquiète, j'avais peur et... et je ne savais pas au juste pourquoi. Barton m'avait dit qu'il donnait cette soirée pour commémorer la mort d'Iris. J'en avais conclu qu'il avait une idée derrière la tête... mais il n'avait pas voulu me dire de quoi il retournait. Il avait l'air si... si bizarre et tellement excité que j'ai pressenti que le pire pouvait se produire... Seulement je ne suis bien évidemment jamais allée imaginer qu'il avait l'intention de... de se débarrasser de *moi*.

— Et alors, mademoiselle ?

— J'avais entendu parler de vous. Je me suis dit que, si toutefois je parvenais à vous attirer ici, peut-être que cela suffirait à faire avorter son projet. Et je me suis persuadée que, comme vous êtes un... un étranger... si je vous appelais en faisant semblant d'être en danger et... et en m'arrangeant pour que ça ait l'air mystérieux...

— Vous avez pensé que le mélodrame me ferait accourir ? C'est ça qui m'a intrigué. Le message en lui-même sonnait faux : il avait tout du canular. Mais la peur au fond de la voix... là, elle était bien réelle. Sur quoi je suis venu... et vous avez catégoriquement nié m'avoir téléphoné.

— Il fallait bien. Et puis je ne voulais pas que vous sachiez que c'était moi.

— Ah ! mais, ça, j'en ai été très vite sûr. Pas de prime abord, je vous l'accorde. Mais je n'ai pas tardé à me rendre compte que,

parmi les convives, les deux seules personnes au courant pour ce qui est des iris jaunes ne pouvaient être que Mr Barton Russell ou bien vous.

Pauline hocha la tête :

— Je l'avais entendu les commander. Et, ajouté au fait qu'il avait exigé une table pour six alors que nous ne devions être que cinq, ça m'a fait soupçonner...

Elle s'interrompit en se mordant la lèvre.

— Qu'avez-vous soupçonné, mademoiselle ?

— J'avais peur... reprit-elle lentement. Peur qu'il arrive quelque chose... à Mr Carter.

Stephen Carter se racla la gorge. Sans hâte mais avec détermination, il se leva de table :

— Euh... hum... il me faut... euh... vous remercier, monsieur Poirot. Je vous dois beaucoup. Vous m'excuserez, j'en suis sûr, de vous quitter. Les événements de la soirée ont été... euh... quelque peu... déplaisants.

Le regardant s'éloigner, Pauline éclata :

— Je le hais ! J'ai toujours été persuadée que c'était... à cause de lui qu'Iris s'était suicidée. Ou peut-être à cause de lui aussi que... que Barton l'avait tuée. Oh ! tout ça est tellement ignoble...

— Oubliez, mademoiselle, murmura doucement Poirot. Oubliez... Laissez le passé là où il est... Ne pensez qu'au présent...

— Oui... souffla Pauline. Oui, vous avez raison...

Poirot se tourna vers Lola Valdez :

— Señora, la soirée avançant, je sens croître ma bravoure. Si vous acceptiez de danser avec moi...

— Oh ! oui, bien sûr. Vous êtes... vous êtes oune séducteur, monsieur Poirot. Yé tiens à fondle dans vos blas !

— Vous êtes trop bonne, señora.

Tony et Pauline furent ainsi abandonnés. Ils se penchèrent l'un vers l'autre à travers la table :

— Pauline chérie !

— Oh ! Tony, je me suis toute la journée conduite avec toi comme une sale petite teigne venimeuse et vindicative. Pourras-tu jamais me pardonner ?

— Mon ange ! C'est de nouveau Notre Air. Dansons. Ils s'éloignèrent en dansant, se souriant l'un à l'autre et fredonnant tout bas :

*Rien de tel que l'amour pour vous faire broyer du noir
Rien de tel que l'amour pour vous réduire au désespoir.*

Le Service à thé Arlequin

(The Harlequin Tea Set)

Ulcéré, Mr Satterthwaite se laissa aller par deux fois à sa manie de glousser. Il était, à tort ou à raison, chaque jour plus convaincu que nos automobiles actuelles tombaient nettement plus souvent en panne qu'elles ne le faisaient naguère. Les seules auxquelles il accordait encore sa foi étaient les vieilles amies qui avaient survécu à l'épreuve du temps. Elles avaient certes leurs menues exigences – voire leurs petites manies –, mais vous les connaissiez par cœur et saviez y remédier avant que leurs réclamations ne se fassent par trop péremptoires. Tandis que ces nouvelles voitures ! Bourrées qu'elles étaient de gadgets en tous genres et avec leur tableau de bord en ronce de noyer certes d'une grande élégance mais hérissé de commandes placées là où autrefois on ne les avait jamais vues, vous tâtonniez désespérément des essuie-glaces au starter et de l'allume-cigares aux feux de croisement. Tous ces boutons plantés où on les attendait le moins ! Et quand d'aventure votre toute nouvelle et rutilante torpédo grand sport vous faisait inopinément faux bond, votre garagiste local adoptait un ton patelin à la limite du supportable : « C'est un problème de rodage. Elle nous perce ses dents de lait, comme dirait l'autre. Ces Super Superbos, c'est du matériel de première, mon bon monsieur. Le dernier cri. La pointe du progrès. Moyennant quoi, elles ont effectivement tendance à manifester pendant un temps les petits bobos de la prime jeunesse. Ha, ha, ha ! » Comme si cette fichue mécanique était un enfant en bas âge.

Mais Mr Satterthwaite, qui pour sa part et depuis belle lurette n'était plus un bambin, professait avec la dernière énergie qu'une voiture neuve se devait d'être à tout le moins adulte. Testée, vérifiée et somme toute vaccinée contre les mille

et un aléas de sa propre existence avant de venir compliquer celle de son malheureux acquéreur.

Mr Satterthwaite se rendait chez des amis auprès desquels il comptait passer un week-end à la campagne. Sa nouvelle voiture, qui avait déjà semblé éprouver quelques difficultés sitôt passé la proche banlieue de Londres, venait d'être remorquée jusqu'à une officine où un homme de l'art s'apprêtait à poser son diagnostic et à évaluer le laps de temps au bout duquel l'équipage pourrait reprendre la route. Son chauffeur était présentement en conférence avec un mécanicien. Rongeant son frein, Mr Satterthwaite, qui n'avait pas encore daigné mettre pied à terre, s'exhortait à la patience. Il avait promis la veille au soir à ses hôtes, par téléphone, qu'il arriverait largement à l'heure pour le thé. Il atteindrait Doverton Kingsbourne, leur avait-il juré, bien avant 16 heures.

Il gloussa de nouveau avec irritation, puis essaya d'orienter ses pensées vers quelque sujet plaisant. Car il ne servait après tout à rien de rester là à fulminer, à consulter sa montre toutes les trente secondes, à glousser et caqueter sans désespérer et à donner somme toute l'image peu aguichante d'une poule qui n'en revient pas d'avoir réussi à pondre un œuf.

Oui... Quelque sujet plaisant... Tiens donc ! mais est-ce qu'il n'y avait pas eu quelque chose... quelque chose qu'il avait remarqué tandis qu'ils roulaient encore il n'y a pas si longtemps que cela ? Quelque chose qu'il avait aperçu par la vitre et qui lui avait fait chaud au cœur ? Hélas, avant même qu'il n'ait eu le temps de s'appesantir sur la question, l'aggravation des sautes d'humeur de la voiture avait exigé que le cap soit immédiatement mis sur la plus proche station-service.

Qu'avait-il donc entrevu ? Ç'avait été sur sa gauche... non, sur sa droite. Oui, sur sa droite tandis qu'ils remontaient la grande rue du village à une allure de sénateur. Tout de suite après un bureau de poste. Oui, ça, il en aurait mis sa main au feu. Tout de suite après un bureau de poste pour l'excellente raison que ledit bureau de poste lui avait fait songer à téléphoner aux Addison pour leur avouer qu'il serait un peu en retard. Le bureau de poste. Un bureau de poste de village. Et tout de suite après... oui, pas l'ombre d'un doute, tout de suite après, la première maison,

ou, sinon la première, en tout cas la seconde. Quelque chose qui avait titillé sa mémoire au point qu'il avait souhaité... mais qu'avait-il au juste souhaité ? Saperlipopette, ça n'allait pas tarder à lui revenir. Ça avait à voir avec une couleur. Avec plusieurs couleurs. Oui, avec une couleur, ou des couleurs. À moins qu'il ne se soit agi d'un mot. D'un mot bien précis qui, s'en allant remuer de vieux souvenirs enfouis – pensées de longue date oubliées, moments de plaisir et d'exaltation passés –, aurait ramené sur le devant de la scène un événement ou une succession d'événements dont il avait autrefois été le témoin. Pas le témoin distrait. Le témoin fasciné. Et puis non, il avait même fait plus. Ces événements, il y avait même pris part. Mais, au nom du ciel, quels événements, et pourquoi, et où donc ? Dans toutes sortes d'endroits. Là, il n'avait pas eu à beaucoup se creuser la cervelle. La réponse était venue sans tarder. Dans toutes sortes d'endroits.

Sur une île ? En Corse ? À Monte-Carlo, tandis qu'il regardait le croupier lancer sa roulette ? Chez des châtelains, à la campagne ? Dans toutes sortes d'endroits. Et il avait toujours été présent, en compagnie de quelqu'un d'autre. Oui, de quelqu'un d'autre. Comme s'ils avaient formé une équipe, un tandem. Il sentit qu'il n'était plus guère éloigné de la solution. S'il parvenait seulement à... Il fut interrompu à ce moment précis par son chauffeur, venu jusqu'à la portière en traînant le mécanicien en remorque.

— Ce ne sera maintenant plus très long, monsieur, lui affirma joyeusement le chauffeur. C'est l'affaire de dix minutes, un quart d'heure. Pas plus.

— Rien de bien méchant, renchérit le mécanicien d'une voix basse et rauque d'homme de la campagne. Elle nous fait ses dents de lait, comme qui dirait.

Mr Satterthwaite s'abstint cette fois-ci de glousser. Il grinça des dents – expression qu'il avait souvent rencontrée au cours de ses lectures et tic qui lui était venu avec le grand âge, en partie sans doute à cause de l'état quelque peu branlant de son dentier. Faire ses dents de lait, je vous demande un peu ! Souffrir d'une rage de dents. Avoir des grincements de dents. Se faire poser des

fausses dents. Votre vie entière, songea-t-il, n'est qu'une affaire de dents.

— Doverton Kingsbourne ne se trouve qu'à quelques kilomètres, reprit le chauffeur, et il y a ici un taxi. Vous pourriez le prendre, monsieur, et je vous rejoindrai avec la voiture sitôt qu'elle sera prête.

— Non ! tonna Mr Satterthwaite.

Il s'était exprimé de façon si explosive que le chauffeur et le mécanicien en demeurèrent bouche bée. Les yeux de Mr Satterthwaite étincelaient. Sa voix était claire et son ton décidé. La mémoire lui était revenue.

— Je me propose, décréta-t-il, de remonter à pied la route que nous venons de parcourir. Quand la voiture sera revenue à de meilleurs sentiments, vous viendrez me cueillir au passage. Il y a là un estaminet qui s'appelle, si je ne m'abuse, *Le Café d'Arlequin*.

— Ce n'est guère un endroit pour vous, monsieur, lui signala le mécanicien.

— C'est là qu'on me trouvera, trancha Mr Satterthwaite tel un souverain absolu.

Ayant dit, il s'éloigna d'un pas vif, sous les regards éberlués des deux hommes.

— Je ne sais pas quelle mouche l'a piqué, commenta le chauffeur. Je ne l'avais jamais vu comme ça.

Le village de Kingsbourne Ducis n'atteignait pas à l'antique noblesse que laissait présager son nom. C'était une minuscule agglomération qui se résumait à une rue. À quelques maisons. À des boutiques semées au petit bonheur la chance, certaines d'entre elles trahissant le fait qu'il s'agissait d'ex-logements un beau jour transformés en boutiques ou qu'on avait au contraire affaire à d'ex-boutiques devenues logements sans qu'y subsiste la moindre velléité de négoce.

Ce trou perdu était par ailleurs aussi dépourvu de beauté que de pittoresque. Tout y était terne et quelconque. Peut-être était-ce la raison pour laquelle, se dit Mr Satterthwaite, cette tache de couleurs éclatantes lui avait tiré l'œil. Ah ! voilà qu'il apercevait le bureau de poste. Un bureau de poste rudimentaire avec sa boîte aux lettres sur le trottoir, flanquée d'un maigre

présentoir à journaux et à cartes postales. Pas de doute que, juste après... Oui, l'enseigne était là, au-dessus de la porte. *Le Café d'Arlequin*. Une soudaine inquiétude étreignit le cœur de Mr Satterthwaite. Réellement, il se faisait trop vieux. Il lui prenait des lubies. En quoi ce seul mot d'Arlequin pouvait-il bien provoquer un tel émoi chez lui ? *Le Café d'Arlequin*.

Le mécanicien avait eu mille fois raison. Ça n'avait rien d'un endroit où l'on puisse être vraiment tenté de prendre un repas. Un casse-croûte à la rigueur. Ou une tasse de café. Alors pourquoi ? Mais il comprit brusquement pourquoi. Parce que cette gargote – ou peut-être serait-il plus exact de dire la bâtisse qui abritait cette gargote – se divisait en deux. D'un côté, des guéridons entourés de chaises attendaient d'éventuels clients qui souhaiteraient consommer. De l'autre, des rayonnages attestaient l'existence d'un magasin. Un magasin de porcelaine. Pas un magasin qui aurait donné dans l'ancien, non. On n'y voyait pas d'étagères chargées de vases vieillots ou de pichets. C'était une boutique qui vendait de la vaisselle moderne, et la vitrine donnant sur la rue ruisselait présentement de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un service à thé y trônait en bonne place, et chacune des tasses et des soucoupes arborait une couleur différente. Bleu, rouge, jaune, vert, rose, violet. Vraiment, se dit Mr Satterthwaite, l'ensemble formait là une merveilleuse palette de couleurs. Pas étonnant que le spectacle lui ait tiré l'œil tandis qu'ils roulaient lentement sur la chaussée, à la recherche du moindre signe indiquant la présence d'un garage ou d'une station-service. Un panneau signalait sobrement « Un service à thé digne d'Arlequin ».

C'était bien entendu le mot « Arlequin » qui était resté gravé dans l'esprit de Mr Satterthwaite, encore que si profondément qu'il avait peiné à le ramener à la surface. Ces couleurs gaies. Les couleurs d'Arlequin. Et il s'était remué les méninges, avait échafaudé les hypothèses les plus folles jusqu'à en venir à caresser l'idée – absurde mais oh ! combien exaltante – qu'il s'agissait là d'un appel à lui destiné. À lui et à nul autre. Qui sait si ne se trouvait pas dans les parages, fort occupé à se sustenter ou à acheter des soucoupes et des tasses, son vieil et plus cher ami, Mr Harley Quinn ? Combien d'années avait-il bien pu

s'écouler depuis qu'il avait rencontré pour la dernière fois Mr Quinn ? À coup sûr une kyrielle. Était-ce le jour où il l'avait vu prendre congé de lui et s'éloigner par ce sentier de campagne, le Sentier des Amoureux, comme ils l'avaient dénommé ? Il avait depuis lors toujours escompté revoir Mr Quinn, ne fût-ce qu'une fois l'an. Au mieux, à deux reprises. Mais non. Ça ne s'était pas produit.

Ce qui n'empêchait pas qu'il venait aujourd'hui d'envisager l'enivrante perspective qu'ici même, dans ce trou perdu de Kingsbourne Ducis, il n'était pas exclu que Mr Harley Quinn vienne une fois encore croiser son chemin.

« C'est idiot de ma part, se gourmanda Mr Satterthwaite. Complètement idiot. Ma parole, les idées qui peuvent vous trotter dans la tête quand on atteint le grand âge ! »

Cela faisait une éternité que Mr Quinn lui manquait. Que lui manquait un élément qui lui avait ensoleillé l'existence durant des décennies. Quelqu'un capable de surgir n'importe où et qui, chaque fois qu'il le faisait, était annonciateur de quelque événement fascinant. De quelque chose qui allait lui arriver. Non, ce n'était pas tout à fait ça. Qui n'allait pas lui arriver à lui, mais arriver à travers lui. C'était ça, le plus exaltant. Rien qu'à partir des mots que Mr Quinn pourrait prononcer. À partir de ces mots et des personnages que Mr Quinn évoquerait, des perspectives s'ouvriraient devant Mr Satterthwaite. Il percevrait des situations, visualiserait des drames, envisagerait des solutions. Il réglerait des problèmes qui avaient un besoin urgent d'être réglés. Et, tandis qu'il s'agitait, Mr Quinn lui ferait tranquillement face, s'arrachant parfois – qui sait ? – un sourire d'approbation. De ce que dirait Mr Quinn jailliraient à flots les idées, mais l'acteur principal ne serait autre que lui-même. Lui... Mr Satterthwaite. L'homme aux innombrables relations mondaines. Le doux vieillard qui recrutait ses intimes parmi les duchesses, les évêques, les gens qui comptaient. Qui comptaient, faut-il le préciser, dans ce qu'il est convenu d'appeler le gratin. Parce que, autant l'avouer, Mr Satterthwaite avait toujours été snob. Il avait toujours raffolé des duchesses, aimé être le chouchou des vieilles familles, de celles qui depuis maintes et maintes générations représentaient la crème de

l'aristocratie terrienne anglaise. À côté de quoi il ne s'était jamais départi de l'intérêt qu'il portait à d'innombrables jeunes gens, garçons et filles, qui ne faisaient pas obligatoirement partie de la bonne société. Jeunes gens qui avaient des problèmes, qui étaient amoureux, qui étaient malheureux, qui avaient besoin d'aide. Grâce à Mr Quinn, Mr Satterthwaite était en mesure d'aider son prochain.

Or ne voilà-t-il pas que, tel un parfait demeuré, il était présentement en train de fouiller du regard l'intérieur d'une peu engageante gargote villageoise ainsi que d'une boutique qui s'adonnait au commerce de porcelaine bas de gamme et pourquoi pas de casseroles par-dessus le marché !

« N'importe comment, se dit Mr Satterthwaite, il faut que j'entre. Maintenant que j'ai été assez stupide pour revenir jusqu'ici à pied, il faut que j'entre, ne serait-ce que pour... pour si jamais. La réparation de la voiture va prendre plus de temps, j'imagine, qu'ils n'ont bien voulu le prétendre. Les dix minutes seront amplement dépassées. Pour si jamais il y avait quelque chose d'intéressant à l'intérieur. »

Il jeta encore une fois un coup d'œil à la devanture et à son étalage de porcelaine. C'était, s'en avisa-t-il soudain, de la porcelaine de premier choix. De bonne facture. Un excellent produit moderne. Il retourna dans le passé, à la recherche de ses souvenirs. La duchesse de Leith, se remémora-t-il. Quelle merveilleuse vieille personne elle avait été. Comme elle s'était montrée bonne à l'égard de sa femme de chambre au cours de cette traversée agitée qui devait les amener en Corse. Elle lui avait prodigué ses soins avec le dévouement d'un ange secourable et ce n'était que le lendemain qu'elle avait repris ces manières brutales et tyranniques que les domestiques de l'époque semblaient capables de supporter d'un cœur serein et sans jamais se rebiffer.

Maria. Oui, tel était le prénom de la duchesse. Cette chère vieille Maria Leith. Bah, que voulez-vous ! Elle était morte il y avait maintenant belle lurette. Elle possédait un service à petit déjeuner Arlequin, se rappela-t-il. Oui. De bonnes grosses tasses de toutes les couleurs possibles et imaginables. Noires. Jaunes. Rouges. Et même d'un puce d'une nuance particulièrement

suggestive. Le puce, songea-t-il, avait toujours été la couleur favorite de cette vieille et délicieuse amie. Elle avait même eu un service à thé en Rockinham, se rappela-t-il, où la couleur prédominante avait été le puce bordé d'or.

« Ah ! soupira à part lui Mr Satterthwaite, que la vie était belle en ces temps bénis. Bon, ce n'est pas tout ça. Je ferais mieux d'entrer. Et de commander une tasse de café ou Dieu sait quoi. Il sera probablement noyé de lait, j'en mettrais ma main au feu, et sans doute déjà sucré. Mais, après tout, il faut bien tromper l'attente. »

Il entra. La salle était presque vide. Il était sans doute un peu tôt, supposa Mr Satterthwaite, pour que les gens aient déjà envie d'une tasse de thé. Et, n'importe comment, très peu de gens de nos jours avaient encore réellement envie d'une tasse de thé. Excepté, bien sûr, quelques vieilles personnes qui, à l'occasion, sacrifiaient au rite chez eux. Il y avait un jeune couple près de la dernière fenêtre, et deux matrones fort occupées à vilipender la Terre entière à une table contre le mur du fond.

— Avec elle, j'me suis pas gênée ! grinçait l'une. Même que je lui ai dit ma façon de penser. « Si tu crois que tu peux te conduire comme ça avec moi, tu tombes mal », que je lui ai fait. Et j'en ai dit autant à mon Henry qui a bien été forcé d'abonder dans mon sens.

Il vint à l'esprit de Mr Satterthwaite que cet Henry ne devait pas avoir la vie facile et qu'il avait sans doute une bonne fois pour toutes décidé d'abonder dans le sens de son irascible moitié quel que puisse être le problème soulevé. Une femme éminemment déplaisante, dotée d'une amie qui ne valait pas mieux. Il reporta son attention sur l'autre partie du bâtiment.

— Pourrais-je me permettre de jeter un coup d'œil ? murmura-t-il.

La maîtresse de céans, créature des plus affables, sourit :

— Oh ! bien sûr, monsieur. Nous avons actuellement de beaux articles en rayon.

Mr Satterthwaite s'en fut faire un tour du côté des tasses colorées, en prit une ou deux en main, examina le pot à lait assorti, s'attarda sur une porcelaine zébrée et s'intéressa à des cendriers d'un modèle qui lui plut. Il entendit un remue-ménage

de chaises, tourna la tête et nota que les deux mégères, toujours occupées à dénigrer leur entourage, avaient chacune réglé son écot et s'apprêtaient à quitter les lieux. Comme elles franchissaient enfin le seuil, un homme de haute taille vêtu de sombre et qui s'était effacé pour leur céder le passage entra à son tour. Sans hésitation, il alla s'asseoir à la table qu'elles venaient de libérer. Il tournait ainsi le dos à Mr Satterthwaite – dos que ce dernier trouva ma foi fort séduisant. Élané, bien musclé, mais sanglé dans un paletot noirâtre et un tautinet inquiétant étant donné le clair-obscur dans lequel était plongé l'établissement. Mr Satterthwaite retourna à ses cendriers. « Je pourrais en acheter un pour ne pas décevoir la propriétaire des lieux », songea-t-il. Il venait d'avoir cette pensée quand le soleil se mit subitement à briller.

Il ne s'était jusque-là pas rendu compte que, si l'endroit lui avait paru sombre, c'est que le soleil était voilé. Il était depuis un moment caché par les nuages. Le ciel s'était brusquement couvert, se souvint-il, à l'instant à peu près où ils avaient atteint la station-service. Mais il brillait maintenant de tous ses feux. Et ses rayons s'en vinrent raviver les couleurs de la porcelaine et traverser le vitrail d'inspiration quelque peu ecclésiastique – ultime vestige, songea Mr Satterthwaite, de l'antique splendeur victorienne de la maison – qui animait le mur du fond. La gargote tout entière s'en trouva illuminée ainsi que, assez curieusement, le dos de l'homme qui venait de s'asseoir là. L'austère silhouette en était métamorphosée et le paletot noirâtre mué en pourpoint de cour paré de toutes les teintes de la palette. Du rouge, du bleu, du jaune. Et soudain Mr Satterthwaite comprit qu'il avait sous les yeux ce qu'il avait si fort souhaité y voir. Son intuition ne lui avait pas joué de tours. Il savait quel était le personnage qui venait tout juste d'entrer et de s'attabler là. Il le savait si bien que point n'était besoin, pour en avoir la certitude, de contempler le visage du nouveau venu. Il abandonna la porcelaine, regagna le café-restaurant, contourna la table ronde et s'assit en face de l'homme qu'il attendait.

— Mr Quinn, balbutia Mr Satterthwaite. Je savais, sans trop oser y croire, qu'il s'agirait de vous.

Mr Quinn sourit :

- Vous savez toujours tant de choses.
- Cela fait bien longtemps que je ne vous avais vu, lui reprocha Mr Satterthwaite.
- Le temps importe-t-il vraiment ?
- Peut-être bien que non. Vous avez sans doute raison. Peut-être bien que non.
- Puis-je vous offrir un rafraîchissement ?
- Croyez-vous qu'on puisse en obtenir ici ? fit Mr Satterthwaite d'un air de doute. Encore que j'imagine que c'est dans cette intention que vous êtes entré.
- On n'est jamais très sûr de ses propres intentions, n'est-il pas vrai ?
- Je suis tellement heureux de vous revoir, s'émut Mr Satterthwaite. J'avais presque oublié, voyez-vous. Je veux dire oublié votre façon de parler, les choses que vous dites. Les choses auxquelles vous me faites penser, et celles que vous me faites faire.
- Que je vous fais faire, moi ? Vous êtes dans l'erreur. Vous avez toujours fort bien su vous-même ce que vous vouliez au juste faire, et pourquoi vous le vouliez, et pourquoi vous étiez si intimement persuadé qu'il était indispensable d'agir.
- Je ne ressens cette urgence qu'autant que vous êtes près de moi.
- Mais non, fit Mr Quinn d'un ton léger. Je n'ai rien à y voir. Je ne fais – je vous l'ai souvent répété... je ne fais guère que passer. Un point c'est tout.
- Et aujourd'hui vous passez par Kingsbourne Ducis...
- Tandis que vous-même faites davantage. Vous le traversez pour vous rendre dans un endroit bien précis. Je ne me trompe pas ?
- Je m'en vais visiter un très vieil ami. Un ami que je n'ai pas vu depuis bon nombre d'années. Il est très âgé. Passablement diminué. Il a eu une attaque. Il s'en est très bien remis, mais on ne sait jamais.
- Il vit seul ?
- Plus maintenant, Dieu merci. Sa famille est revenue de l'étranger, ce qui lui reste de famille, devrais-je dire. Ils vivent auprès de lui depuis quelques mois déjà. Je suis heureux de

l'occasion qui m'est donnée d'aller les voir tous ensemble. Ceux que j'ai autrefois connus, et ceux que je n'ai encore jamais rencontrés.

— Vous faites allusion à ses enfants ?

— À ses enfants et petits-enfants.

Mr Satterthwaite soupira. L'espace d'un instant, il s'attrista de n'avoir pour sa part ni enfants, ni petits-enfants, ni arrière-petits-enfants. D'ordinaire, il ne le regrettait pas le moins du monde.

— Ils ont ici un café turc tout à fait hors du commun, dit à brûle-pourpoint Mr Quinn. Réellement très bon dans son genre. Tout le reste, comme vous l'aviez subodoré, est infect. Mais on peut toujours prendre une tasse de café turc, ne trouvez-vous pas ? Commandons-le tout de suite, car j'imagine qu'il va bientôt vous falloir reprendre votre pèlerinage ou quel que soit le nom que vous donnez à votre expédition.

Un petit chien noir apparut sur le seuil. Il vint faire le beau près de la table et leva les yeux vers Mr Quinn.

— Il est à vous ? demanda Mr Satterthwaite.

— Oui. Permettez-moi de vous présenter à Hermès.

Il caressa la tête du chien.

— Du café, dit-il. Préviens Ali.

Le chien noir trotta en direction d'une porte qui s'ouvrait dans le mur du fond. On l'entendit donner aussitôt de la voix. Un aboi bref, tranchant. Et il réapparut presque aussitôt, escorté d'un jeune garçon au teint très basané et qui portait un pull-over vert émeraude.

— Du café, Ali, dit Mr Quinn. Deux cafés.

— Du café turc. C'est bien ça, n'est-ce pas, monsieur ? fit Ali avant de s'éclipser avec un sourire.

Le chien se remit sur son séant.

— Dites-moi, supplia Mr Satterthwaite, dites-moi où vous étiez, et ce que vous y faisiez depuis tout le temps que je ne vous ai pas vu.

— Je viens tout juste de vous préciser qu'en réalité le temps ne signifie rien. À preuve : les circonstances de notre dernière rencontre me sont parfaitement présentes à l'esprit, et je gage qu'il en va de même pour vous.

— Des circonstances on ne peut plus tragiques, frissonna Mr Satterthwaite. À la vérité, je n'aime guère y penser.

— Parce qu'une femme y est morte ? Mais la mort n'est pas toujours une tragédie. Cela aussi, il m'est arrivé de vous le répéter.

— En effet, concéda Mr Satterthwaite, peut-être que cette mort – celle à laquelle nous pensons – n'était pas une tragédie. Mais il n'empêche...

— Mais il n'empêche que ce qui compte réellement, c'est la vie. Vous avez mille fois raison, bien sûr, acquiesça Mr Quinn. Mille fois raison. Ce qui compte, c'est la vie. Nous ne supportons pas que quelqu'un qui est jeune, quelqu'un qui est heureux ou qui au moins pourrait l'être vienne à perdre la vie. Nous ne le supportons ni vous ni moi. C'est la raison pour laquelle nous nous sentons obligés de sauver cette vie quand l'ordre nous en est intimé.

— Avez-vous à l'heure qu'il est un tel ordre à m'intimer ?

— Moi ? Moi, vous donner des ordres ?

Le long visage un peu triste de Mr Harley Quinn s'était éclairé d'un sourire particulièrement enjôleur :

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, Mr Satterthwaite. Pas à vous. Je n'en ai jamais eu. Vous-même savez ce qui se passe. Vous-même savez quoi faire, et vous-même le faites. Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Oh ! si, j'en suis bien convaincu, soupira Mr Satterthwaite. Et vous ne me ferez pas changer d'avis sur ce point. Mais dites-moi plutôt : où donc étiez-vous pendant toute cette période qui vous semble trop courte pour l'appeler le temps ?

— Ma foi, ici et là. Dans diverses contrées, sous différents climats, connaissant des aventures variées. Mais la plupart du temps, comme d'habitude, ne faisant que passer. Je crois que c'est plus à vous de me confier non seulement ce que vous avez fait mais encore ce que vous vous apprêtez à faire. De me renseigner davantage sur l'endroit où vous vous rendez. Sur les gens que vous allez y rencontrer. Sur vos amis, sur leur manière d'être.

— Bien sûr, que je vais vous le confier. Et ce me sera une joie de le faire en détail, d'autant que je m'inquiète, que je

m'interroge depuis quelque temps au sujet des amis en question. Quand on n'a plus fréquenté depuis longtemps une famille, quand on n'a plus eu avec aucun de ses membres la moindre intimité depuis des années, on éprouve une certaine angoisse au moment de renouer les liens d'une vieille amitié.

— Je ne saurais trop vous donner raison, convint Mr Quinn.

Le café turc fut apporté dans de petites tasses de modèle oriental. Ali les déposa avec un sourire et s'en fut. Mr Satterthwaite y trempa ses lèvres, approbateur :

— Aussi suave que l'amour, aussi noir que la nuit et aussi chaud que l'enfer. C'est le vieux dicton arabe, n'est-ce pas ?

Harley Quinn hocha la tête en souriant.

— Oui, reprit Mr Satterthwaite, il faut que je vous dise où je vais, encore que mes faits et gestes importent peu. Je vais renouer les liens d'une vieille amitié et faire connaissance avec la génération montante. Tom Addison, comme je vous l'ai dit, est un très vieil ami à moi. Nous avons fait bien des folies ensemble dans notre jeune temps. Et puis, comme il arrive souvent, la vie nous a séparés. Membre du corps diplomatique, il a, de nomination en nomination, été amené à voyager de par le monde. Certaines années, j'allais le rejoindre le temps d'un séjour ; d'autres fois, je ne le revoyais que lorsque ses vacances le ramenaient au bercail. Un de ses premiers postes a été Madrid. Et il a, à cette occasion, épousé une Espagnole, splendide beauté brune prénommée Pilar. Il était fou d'elle.

— Ils ont eu des enfants ?

— Deux filles. D'abord une gamine aussi blonde que l'était son père et qu'ils ont baptisée Lily, et puis en second lieu une petite Maria qui était le portrait craché de son Espagnole de mère. J'ai été le parrain de Lily. Il va sans dire que je ne les ai pas vues très souvent, ni l'une ni l'autre. Deux ou trois fois l'an, j'organisais une fête pour Lily ou bien j'allais lui rendre visite à son collège. C'était une enfant délicieuse. Elle adorait son père, qui le lui rendait bien. Mais entre ces retrouvailles, ces fêtes de l'amitié de plus en plus espacées, nous avons traversé des temps difficiles. Vous le savez sans doute aussi bien que moi. Mes contemporains et moi avons souvent eu du mal à ne pas nous perdre de vue pendant ces années de guerre. Lily a épousé un

pilote de l'armée de l'air. Un pilote de chasse. Jusqu'à l'autre jour, j'avais même oublié son nom. Simon Gilliatt. Le commandant Gilliatt.

— Il a été tué au cours des hostilités ?

— Non, non. Non. Il s'en est sorti indemne. Après la victoire, il a quitté l'armée, et Lily et lui, comme tant d'autres, sont partis pour le Kenya. Ils s'y sont installés et y ont vécu très heureux. Ils ont eu un fils, un garçonnet qu'ils ont appelé Roland. Par la suite, quand ce dernier a été envoyé en Angleterre pour entrer au collège, je l'ai vu à une ou deux reprises. La dernière fois, ç'a été, je crois, le jour de ses 12 ans. Un gentil garçon. Qui a hérité les cheveux roux de son père. Je ne l'ai jamais rencontré depuis. Aussi, je me réjouis de le revoir aujourd'hui. Il a maintenant 23... non, 24 ans. Le temps file si vite.

— Il est marié ?

— Non. C'est-à-dire, pas encore.

— Ah ! Des projets dans ce sens ?

— Eh bien, quelque chose que Tom Addison mentionnait dans sa lettre m'a fait me poser des questions. Il y a une cousine. Maria, la benjamine, avait épousé le médecin local. Je ne l'ai jamais très bien connue. Ç'a été très triste. Elle est morte en couches. On appela sa fille Inès, selon le vœu de sa grand-mère. C'était là un prénom traditionnel dans la famille du côté maternel. Il se trouve que je n'ai rencontré Inès qu'une fois depuis son adolescence. C'est une brune de type espagnol qui ressemble beaucoup à son aïeule. Mais je vous ennuie avec tout ça.

— Non. J'insiste pour que vous poursuiviez. Ça m'intéresse au plus haut point.

— Je me demande bien pourquoi, fit Mr Satterthwaite.

Il dévisagea Mr Quinn de cet air suspicieux qui lui venait parfois :

— Vous voulez tout savoir de cette famille. Encore une fois, pourquoi ?

— Dans le but, sans doute, de pouvoir m'en forger une image mentale.

— Eh bien, soit. Cette propriété vers laquelle je me rends s'appelle Doverton Kingsbourne. C'est une très belle demeure

ancienne. Pas spectaculaire au point d'attirer les touristes ou qu'on se sente obligé de l'ouvrir aux visiteurs une fois la semaine. Non, juste une paisible maison campagnarde où un Anglais qui a longtemps *servi* son pays à l'étranger peut revenir goûter les charmes de l'existence quand sonne pour lui l'heure de se retirer du monde. Tom a toujours raffolé de la vie à la campagne. Il adorait la pêche. C'était en outre un bon fusil et nous avons coulé ensemble de merveilleux jours dans ce qui était sa maison d'enfance, le berceau de sa famille. Adolescent, j'ai passé la plupart de mes vacances à Doverton Kingsbourne. Et tout au long de ma vie son image m'est restée gravée à l'esprit. Aucun endroit ne peut rivaliser avec Doverton Kingsbourne. Aucune demeure ne saurait lui être comparée. Toutes les fois que je suis passé dans les parages, j'ai fait le détour rien que pour contempler la vue que l'on a, grâce à une trouée dans la futaie, de la longue allée bordée d'arbres qui part de la maison, des reflets dans la rivière où nous aimions pêcher, et bien sûr de la bâtisse elle-même. Et en ces occasions je n'ai jamais manqué de me remémorer toutes les choses que Tom et moi avons faites là ensemble. Il a toujours été homme d'action. Il a accompli une œuvre, réussi sa vie. Tandis que je me suis, pour ma part, contenté d'être... un vieux garçon.

— Vous avez été plus que cela, se récria Mr Quinn. Vous avez su mieux que quiconque vous faire des amis, d'innombrables amis, et vous soucier d'eux comme peu d'individus l'ont jamais fait.

— J'aimerais vous croire. Mais je crains que vous ne vous montriez trop indulgent.

— Pas le moins du monde. Vous êtes en outre un homme de fort bonne compagnie. Et puis les histoires que vous êtes à même de raconter, les spectacles auxquels vous avez assisté, les endroits que vous avez visités... Les événements curieux qui ont jalonné votre existence... Il y aurait là pour vous matière à écrire un livre, conclut Mr Quinn.

— Auquel cas je me verrais dans l'obligation de faire de vous le personnage principal.

— Oh ! non, protesta Mr Quinn. Je ne serai jamais que celui qui ne fait que passer. Un point, c'est tout. Mais poursuivez. Dites-m'en davantage.

— C'est une chronique familiale que vous exigez donc de moi. Comme je vous l'ai signalé, il y a eu de longues périodes, il s'est passé d'interminables années au cours desquelles je n'ai rencontré aucun d'eux. Mais ils n'en ont pas moins toujours été mes vieux amis. J'ai vu Tom et Pilar jusqu'à l'époque où cette dernière est morte – elle est morte assez jeune, hélas –, j'ai vu Lily, ma filleule, j'ai vu Inès, la fille du médecin qui vit au village chez son père...

— Quel âge a cette petite ?

— Inès doit avoir à mon avis 19 ou 20 ans. J'aimerais beaucoup que nous devenions amis.

— Ainsi, cette chronique que vous m'exposez là est somme toute une chronique heureuse ?

— Pas entièrement. Lily, ma filleule – celle qui était partie pour le Kenya avec son mari –, a trouvé la mort dans un accident de voiture. Elle a été tuée sur le coup, laissant derrière elle un nourrisson d'un an à peine, le petit Roland. Simon, son époux, en a eu le cœur brisé. C'était un couple qui connaissait un bonheur peu commun. Cependant il arriva à Simon le mieux qui, j'imagine, pouvait lui arriver. Il se remaria avec une jeune veuve, la veuve d'un de ses anciens compagnons d'armes qui se retrouvait seule elle aussi avec un bambin quasiment du même âge. Il n'y avait guère, entre le petit Timothy et le petit Roland, que deux ou trois mois de différence. Ce remariage de Simon s'est, je veux bien le croire, révélé fort heureux, encore que je n'aie jamais pu le constater *de visu*, le couple ayant continué à vivre au Kenya. Les deux garçons ont été élevés comme des frères. Ils sont allés au collège en Angleterre ensemble et ont, en règle générale, passé leurs vacances au Kenya. Je ne les ai bien sûr pas vus pendant de longues années. Bon, vous n'ignorez pas les événements survenus au Kenya. Bien des gens ont décidé d'y rester. D'autres, parmi lesquels nombre de mes amis, ont opté pour l'émigration vers l'Australie où leurs familles et eux-mêmes se sont parfaitement acclimatés. D'autres encore ont souhaité revoir leur terre natale et sont revenus ici.

« Simon Gilliatt, sa femme et leurs deux enfants ont laissé le Kenya derrière eux. Rien pour eux n'y était plus pareil et ils ont accepté l'invitation qui leur avait toujours été faite et que le vieux Tom Addison leur renouvelait chaque année. Ils sont venus – son gendre, la seconde épouse de son gendre et les deux garçons, désormais hommes accomplis. Ils sont venus mener là une vie de famille et ils y sont heureux. L'autre descendante directe de Tom, sa petite-fille Inès Horton, comme je vous l'ai déjà dit, vit au village avec son père, le médecin, et passe une grande partie de son temps, ai-je cru comprendre, à Doverton Kingsbourne auprès de Tom Addison qui l'adore. Ils semblent tous très heureux ensemble. Mon vieil ami m'a plusieurs fois supplié de venir les voir. Histoire de les retrouver tous. Aussi ai-je fini par accepter l'invitation. Rien que pour un week-end. Ce sera d'une certaine manière assez triste de revoir ce cher vieux Tom, passablement diminué, n'en ayant sans doute plus pour bien longtemps à vivre, mais toujours gai et plein d'entrain d'après ce que j'ai pu subodorer. Et de revoir aussi cette vieille maison. Doverton Kingsbourne. Si intimement mêlée à mes souvenirs d'enfance. Quand on n'a pas vécu une existence riche en événements variés, quand rien ne vous est jamais personnellement arrivé, ce qui est mon cas, il ne vous reste plus que les amis, certains lieux et les choses que vous avez faites enfant, adolescent puis jeune homme. Il n'y a qu'un point qui m'inquiète.

— Vous ne devriez pas vous inquiéter. Qu'est-ce qui vous inquiète au juste ?

— La perspective d'être éventuellement... déçu. Quand on la redécouvre, la maison dont on se souvient, dont on a rêvé, peut fort bien ne plus être à la hauteur de vos souvenirs et moins encore de vos rêves. Une aile a pu lui être ajoutée, l'ordonnance du jardin a pu être modifiée, toutes sortes de transformations ont pu intervenir. Cela fait après tout très longtemps que je n'y suis pas retourné.

— Je crois que vos souvenirs feront le chemin avec vous, dit Mr Quinn. Je suis heureux que vous alliez là-bas.

— J'ai une idée ! s'écria Mr Satterthwaite. Venez-y avec moi. Accompagnez-moi le temps de ce week-end. Ne redoutez surtout

pas d'être mal accueilli. Ce cher Tom Addison est l'être au monde le plus hospitalier. Un mien ami ne peut que devenir immédiatement le sien. Venez là-bas avec moi. Il le faut. J'insiste.

Dans un geste impulsif, Mr Satterthwaite envoya valser sa tasse qui manqua tomber par terre. Il la rattrapa de justesse.

À ce moment précis, la porte s'ouvrit dans un tintement de sonnette à l'ancienne mode et une femme entre deux âges s'engouffra dans l'établissement. Elle était quelque peu hors d'haleine et semblait agitée. Avec ses cheveux auburn que ne griffaient encore çà et là que quelques touches de gris, elle n'était somme toute pas vilaine à regarder. Elle possédait ce teint d'ivoire qui se marie si souvent à la rousseur et aux yeux bleus, et elle avait su préserver la netteté de sa silhouette et de ses traits. Ayant balayé le café d'un bref regard, elle mit aussitôt le cap sur le magasin de porcelaine.

— Oh ! s'exclama-t-elle, vous avez encore quelques tasses Arlequin.

— Oui, Mrs Gilliatt, nous sommes réassortis depuis hier.

— Oh ! que je suis contente. Je me faisais bien du souci. Je suis venue comme une dératée. J'ai sauté sur une des Mobylette des garçons. Ils sont je ne sais où et je ne les ai trouvés ni l'un ni l'autre. N'importe comment, il fallait que je prenne les choses en main. Il y a eu un malheureux accident ce matin avec quelques-unes des tasses et nous avons du monde qui arrive cet après-midi pour le thé. Aussi si vous pouviez m'en mettre une bleue et une verte... et peut-être que je ne ferais pas mal d'en prendre encore une rouge par-dessus le marché en cas de pépin. C'est ça le chiendent avec ces tasses de toutes les couleurs.

— Oui, je sais que certains s'en plaignent et qu'il n'est pas toujours facile de retrouver la nuance que l'on souhaite.

Mr Satterthwaite avait maintenant tourné la tête et regardait avec intérêt ce qui se passait. Mrs Gilliatt, avait dit la patronne des lieux. Mais bien sûr. Le doute n'était pas permis. Ce ne pouvait être que... Hésitant encore un peu, il se leva de sa chaise, puis se dirigea vers le magasin.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais ne seriez-vous pas... ne seriez-vous pas Mrs Gilliatt de Doverton Kingsbourne ?

— Si, bien sûr. Je suis Béryll Gilliatt. Quant à vous...

Fronçant un tantinet les sourcils, elle le dévisagea.

C'était une femme qui avait du charme, songea Mr Satterthwaite. Peut-être son visage était-il un peu dur, mais ce devait être une personne efficace. Ainsi, c'était la seconde épouse de Simon Gilliatt. Elle ne possédait certes pas la beauté de Lily, mais elle ne manquait néanmoins pas de séduction. Brusquement, elle sourit :

— Je suis persuadée que... mais oui, cela va de soi. Mon beau-père, Tom, a une photo de vous et vous devez être l'hôte que nous attendons cet après-midi. Vous devez être Mr Satterthwaite.

— Exactement, convint l'intéressé. C'est bien moi. Mais permettez-moi avant tout de vous présenter mes excuses pour arriver ainsi beaucoup plus tard que je l'avais promis. Ma voiture est hélas tombée en panne. Elle est actuellement au garage où on est en train de la réparer.

— Oh ! comme je vous plains. Quel ennui pour vous. Mais il n'est pas encore l'heure du thé. Ne vous tourmentez pas ! De toute façon, nous l'avons retardé. Comme vous l'avez sans doute entendu, je suis arrivée ici ventre à terre pour remplacer quelques tasses qu'on a malencontreusement laissé choir ce matin. C'est le genre de pépin qui vous arrive immanquablement chaque fois que quelqu'un vient déjeuner, dîner ou prendre le thé.

— Nous y voilà, Mrs Gilliatt ! s'exclama la patronne du magasin. Je vais vous les envelopper. Faut-il vous les mettre dans une boîte ?

— Non, un simple papier de soie suffira si vous les mettez dans mon cabas. Elles y seront en sécurité.

— Si vous retournez à Doverton Kingsbourne, intervint Mr Satterthwaite, je peux vous prendre en voiture. Elle va maintenant arriver du garage d'une seconde à l'autre.

— C'est très gentil à vous. Je serais ravie d'accepter. Mais il faut que je rapporte la Mobylette. Sans elle, les garçons seraient malheureux comme les pierres. Ils comptent aller Dieu sait où ce soir.

— Laissez-moi cependant faire les présentations, décréta Mr Satterthwaite.

Il se tourna vers Mr Quinn qui s'était levé et se tenait maintenant derrière lui :

— Voici Mr Harley Quinn, un vieil ami à moi sur lequel je viens de tomber ici. J'ai essayé de le persuader de m'accompagner à Doverton Kingsbourne. Serait-il possible, à votre avis, que Tom héberge encore un hôte supplémentaire pour cette nuit ?

— Oh ! je suis bien certaine que cela ne pose aucun problème, se récria aussitôt Béryl Gilliatt. Et je suis sûre qu'il serait ravi de voir un autre de vos intimes. Peut-être d'ailleurs le connaît-il déjà.

— Non, répondit Mr Quinn, je n'ai encore jamais eu le plaisir de rencontrer Mr Addison, mais mon ami Mr Satterthwaite m'en a souvent parlé.

— En ce cas, laissez-vous entraîner par Mr Satterthwaite. Nous serions tous ravis.

— Je suis désolé, dit Mr Quinn. Je suis hélas attendu ailleurs. Et je dois même... (il regarda sa montre) m'y rendre sans délai. Je suis déjà en retard, ce qui est le sort qui vous guette chaque fois que l'on retrouve de vieux amis.

— Et voici, Mrs Gilliatt ! dit la vendeuse. Je crois qu'au fond de votre sac elles ne risqueront rien.

Béryl Gilliatt mit soigneusement le paquet dans le cabas qu'elle avait apporté tout exprès, puis glissa à Mr Satterthwaite :

— Nous nous revoyons sous peu. Le thé n'est pas prévu avant 17 h 15, aussi, ne vous mettez pas martel en tête. Je suis ravie d'avoir enfin pu faire votre connaissance après avoir si souvent entendu parler de vous, tant par Simon que par mon beau-père.

Après un rapide au revoir à Mr Quinn, elle quitta le magasin.

— Elle ne tient pas en place, n'est-ce pas ? commenta la dame du magasin. Et elle est toujours comme ça. Elle ne craint pas l'ouvrage, et on peut dire qu'elle en abat dans la journée.

Les pétarades de la Mobylette se firent entendre au-dehors tandis que le moteur s'emballait.

— C'est un personnage, n'est-ce pas ? s'exclama Mr Satterthwaite.

— Cela m'en a en effet tout l'air, acquiesça Mr Quinn.

— Et je ne peux vraiment vous convaincre de rester ?

— Je ne fais que passer, répéta une fois encore Mr Quinn.

— En ce cas, quand vous reverrai-je ? Je me le demande.

— Oh ! ce ne sera pas très long, répondit Mr Quinn. Et j'ose croire que vous me reconnaîtrez à première vue.

— N'avez-vous rien de plus... rien de plus à me dire ? Rien de plus à m'expliquer ?

— À vous expliquer à quel sujet ?

— Sur la raison de notre rencontre ici.

— Vous êtes un individu aux connaissances innombrables. Un mot peut signifier beaucoup pour vous. Je pense que tel sera le cas et que vous saurez en tirer profit.

— Quel mot ?

— Daltonisme, énonça Mr Quinn.

Et il sourit.

Mr Satterthwaite fronça les sourcils :

— Je ne saisis pas...

Il se reprit :

— Si. Si, je dois en effet savoir ce dont il s'agit, à ceci près que... que je ne parviens pas à me le rappeler pour l'instant.

— Quoi qu'il en soit et pour ce qui est de la minute présente, au revoir, décréta Mr Quinn. Voici votre voiture.

La limousine était effectivement en train de se ranger devant le bureau de poste. Soucieux de ne pas lambiner davantage et de faire attendre ses hôtes le moins possible, Mr Satterthwaite se prépara à y monter. Il ne put néanmoins dissimuler sa tristesse à devoir se séparer ainsi de son ami.

— Il n'est rien que je puisse faire pour vous ? s'enquit-il, un semblant d'espoir dans la voix.

— Rien effectivement pour *moi*.

— Pour quelqu'un d'autre ?

— Je le crois. C'est on ne peut plus probable.

— J'espère découvrir ce que vous entendez par là.

— J'ai en vous la plus absolue confiance, affirma Mr Quinn. Vous êtes toujours au courant de tout. Vos talents d'observateur m'ont toujours confondu. Vous avez un œil de lynx et savez

comme personne saisir le pourquoi et le comment des choses. Vous n'avez rien perdu de vos dons, je vous le garantis.

Il garda un moment la main sur l'épaule de Mr Satterthwaite, puis s'éloigna d'un pas vif vers la sortie du village, dans la direction opposée à celle de Doverton Kingsbourne. Mr Satterthwaite monta en voiture.

— J'espère que nous n'aurons plus d'ennuis, soupira-t-il.

Son chauffeur le rassura :

— Il ne nous reste plus guère que cinq ou six kilomètres à parcourir, monsieur, et le moulin tourne désormais que c'en est un bonheur.

Le chauffeur démarra, enfila la grande rue du village et s'en fut virer à droite sur la nationale qu'ils avaient dû quitter au moment de la panne.

— Plus guère que cinq ou six kilomètres, répéta-t-il.

— Daltonisme, répéta pour sa part Mr Satterthwaite.

Le mot ne signifiait toujours rien pour lui, et pourtant il aurait dû. Ce n'était de loin pas la première fois qu'il l'avait entendu prononcer.

— Doverton Kingsbourne, murmura encore Mr Satterthwaite pour lui-même.

Il avait articulé cela à mi-voix, tout bas. Ces deux noms accolés représentaient toujours autant pour lui. Ç'avait autrefois été un lieu de réunions joyeuses, c'était maintenant un endroit où il lui tardait d'arriver. Un endroit où il allait prendre du bon temps, même si nombre de ceux qu'il y avait connus n'étaient plus désormais de ce monde. Mais Tom serait là. Son vieil ami Tom. Et il se prit de nouveau à rêver aux pelouses, à l'étang, à la rivière et à tous les plaisirs qu'enfants ils avaient partagés là.

Le thé avait été préparé sur la pelouse. De larges marches descendaient des portes-fenêtres du salon jusqu'à l'endroit où un opulent hêtre pourpre d'un côté et un cèdre du Liban centenaire de l'autre formaient le cadre d'une délicieuse scène champêtre. Deux tables de métal laqué blanc avaient été dressées là qu'entouraient divers sièges de jardin : simples fauteuils garnis de coussins ou transats permettant d'allonger les jambes et même de faire la sieste pour peu que l'envie vous en prenne.

C'était un divin début de soirée et le vert de l'herbe revêtait une tonalité profonde. Les rayons du soleil vous parvenaient filtrés par les frondaisons du hêtre et le cèdre déployait toute la splendeur de sa ramure sur un ciel d'un rose doré.

Les jambes surélevées, Tom Addison attendait son hôte étendu sur une chaise longue en osier. Ses pieds, quelque peu gonflés par la goutte, étaient chaussés de confortables pantoufles. Et, non sans un léger amusement, Mr Satterthwaite nota que lesdites pantoufles étaient dépareillées. Une rouge et une verte. Ce bon vieux Tom, s'émut-il à part lui, il est bien toujours le même. Il n'a pas changé. « Et quel idiot je fais, songea-t-il. Bien sûr que je sais ce que ce satané mot veut dire. Comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ? »

— J'en étais arrivé à me persuader que vous ne viendriez jamais, espèce de vieux sacripant, était en train de s'attendrir Tom Addison.

Visage rond dans lequel pétillaient des yeux gris profondément enfoncés dans leurs orbites, larges épaules toujours carrées en dépit de l'âge et qui lui conféraient une impression de puissance peu commune, il était resté fort bel homme. La moindre de ses rides semblait l'expression de sa bonne humeur et de l'émotion que lui causait cette visite. « Il ne changera jamais », se dit Mr Satterthwaite.

— Impossible de me lever pour vous accueillir, s'excusa Tom Addison. Pour me mettre sur mes pieds, il me faut le secours d'une canne et de deux malabars. Cela dit, vous connaissez notre petite troupe ou pas encore ? Vous vous rappelez Simon, bien évidemment.

— Bien sûr. Cela fait pas mal de temps que je ne vous ai vu, Simon, mais vous n'avez guère changé.

Le commandant Simon Gilliatt était un bel homme mince à la toison poil de carotte.

— Je suis navré que vous ne soyez pas venu nous voir quand nous étions au Kenya, dit-il. Vous auriez été ravi. Il y avait des tas de choses que nous aurions pu vous montrer. Mais, que voulez-vous, on ne peut jamais dire de quoi demain sera fait. J'avais toujours pensé qu'on m'enterrerait là-bas.

— Nous avons ici un très charmant cimetière, intervint Tom Addison. Personne n'a encore saccagé notre église à coups de restaurations et il n'y a eu que peu de constructions à proximité, ce qui fait qu'il y a encore beaucoup de concessions disponibles et qu'on ne s'arrache pas les places dans les tombes.

— Quelle conversation lugubre ! fit Béryl Gilliatt avec un sourire. Voilà nos garçons, ajouta-t-elle, mais vous les connaissez déjà, n'est-ce pas, Mr Satterthwaite ?

— Je ne crois pas que je les aurais reconnus, avoua Mr Satterthwaite.

En fait, la dernière fois qu'il les avait vus, c'était le jour où il les avait sortis alors qu'ils n'étaient à l'époque qu'en cours préparatoire. Encore qu'il n'y ait aucun lien de parenté entre eux – ils étaient nés de couples bien distincts –, on aurait aisément pu les prendre pour des frères : ils avaient à peu près la même taille, et tous deux étaient roux, Roland tenant vraisemblablement ça de son père et Timothy l'ayant sans nul doute hérité de son auburn de mère. Il semblait en outre y avoir une sorte de connivence entre eux. Et pourtant, jugea Mr Satterthwaite, ils étaient très différents. Cette différence était d'ailleurs plus manifeste maintenant qu'ils avaient entre 22 et 25 ans, estima-t-il. Il ne parvenait à trouver chez Roland aucune ressemblance avec son grand-père. Pas plus que – si l'on oubliait ses cheveux roux – il ne lui en voyait avec son père.

Mr Satterthwaite s'était parfois demandé si le jeune homme tiendrait un jour de Lily, sa défunte mère. Mais là encore il ne décelait rien. À tout prendre et avec son front haut, son teint clair et sa taille élancée, Timothy collait bizarrement davantage au portrait d'un fils de Lily tel qu'on aurait pu l'imaginer.

À son côté, une voix à la fois douce et profonde se fit entendre :

— Je suis Inès. Je ne m'attends pas à ce que vous me reconnaissiez. La seule fois que nous nous sommes rencontrés remonte à loin.

Une fille superbe, jugea aussitôt Mr Satterthwaite. La brune typique dans toute sa splendeur. Il remonta en esprit bien loin dans le passé, jusqu'à l'époque où il avait servi de témoin à Tom Addison quand ce dernier avait épousé Pilar. Même port de tête,

même sombre beauté aristocratique, elle n'aurait pu renier la part de sang espagnol reçue en héritage. Son père, le Dr Horton, se tenait dans son dos. Il paraissait beaucoup plus âgé que la dernière fois que Mr Satterthwaite l'avait vu. C'était un homme affable et sympathique. Excellent généraliste, dépourvu d'ambition mais d'une fiabilité à toute épreuve, il semblait, de l'avis de Mr Satterthwaite, corps et âme dévoué à sa fille. Et il la portait manifestement aux nues.

Mr Satterthwaite se sentit envahi par un flot de satisfaction béate. Tous ces gens, se disait-il, même s'il venait à peine de faire connaissance avec certains, lui faisaient l'effet d'amis qu'il aurait toujours fréquentés. Cette splendide fille brune, ces deux jeunes rouquins, et puis Béryl Gilliatt s'agitant au-dessus des couverts, arrangeant tasses et soucoupes, priant une soubrette d'apporter de la maison gâteaux et assiettes de sandwiches. Un thé comme on en rêverait. Des sièges jouxtaient les tables où vous pouviez vous installer confortablement pour vous restaurer à loisir. Les garçons prirent place, invitant Mr Satterthwaite à s'asseoir entre eux.

Il s'en félicita. Il s'était en effet déjà promis en son for intérieur que c'était avec les deux jeunes gens qu'il bavarderait de prime abord, afin de mesurer à quel point ils lui rappelleraient le Tom Addison des jours heureux. Et il murmura à part lui : « Lily ! Que ne donnerais-je pour qu'elle puisse se joindre à nous maintenant ! » Il était là, songea-t-il. Il était là, revenu au temps de sa prime adolescence. Là où il avait été pour la première fois accueilli à bras ouverts par le père et la mère de Tom ainsi que par une ou deux tantes, un grand-oncle et une nuée de cousins et de cousines. Le cercle familial s'était certes étréci au fil des ans mais c'était néanmoins resté une *famille*. Tom dans ses pantoufles dépareillées, une rouge et une verte, vieilli mais toujours débordant de joie de vivre et somme toute heureux. Heureux de toutes ces présences autour de lui. Et Doverton était restée, ou peu s'en fallait, ce qu'elle avait toujours été. La maison se serait certes trouvée bien d'un coup de peinture à l'occasion, mais le mal n'était pas grand. Le parc n'était peut-être plus tout à fait aussi bien entretenu qu'autrefois, mais les pelouses étaient dans un état parfait. Et,

au creux du vallon, la rivière traçait toujours entre les arbres ses méandres scintillants. Des arbres qui s'étaient d'ailleurs multipliés. Après tout, si Tom Addison était un homme fortuné qui possédait du bien et des terres à profusion, il avait cependant toujours fait preuve de goûts simples et, tout en estimant qu'on se doit de tenir son rang, n'était pas du genre à jeter l'argent par les fenêtres. S'il ne se rendait plus que rarement à l'étranger et ne voyageait plus guère, en revanche il aimait encore recevoir. Pas pour de grands raouts mondains, non. Rien que quelques amis. Des amis qui venaient passer là quelques jours, des amis de vieille date auxquels le rattachaient des liens tissés dans un lointain passé.

Il écarta son siège de la table et le tourna un peu de côté de manière à mieux profiter de la vue sur la rivière en contrebas. Le moulin, bien évidemment, n'avait pas bougé. Au-delà s'étendaient les champs. Et, au beau milieu de l'un d'eux, Mr Satterthwaite s'amusa de voir une sorte d'épouvantail, sombre silhouette de paille si peu farouche que les oiseaux en avaient fait leur perchoir. L'espace d'un instant, il en vint à se dire que l'épouvantail en question ressemblait à Mr Harley Quinn. Qui sait, songea même Mr Satterthwaite, s'il ne s'agit après tout pas bel et bien de mon ami Mr Quinn ? L'idée était absurde encore que si quelqu'un l'avait érigé en s'efforçant de le faire coller à l'image de Mr Quinn il n'aurait pu manquer de lui conférer cette svelte élégance si étrangère à la majorité des épouvantails que l'on croise communément par monts et par vaux.

— Vous regardez notre épouvantail ? sourit Timothy. Nous l'avons baptisé, vous savez. Nous l'appelons Mister Harley Barley.

— Vraiment ? s'étonna Mr Satterthwaite. Ma parole, voilà qui me semble du plus haut intérêt.

— Pourquoi trouvez-vous ça intéressant ? voulut savoir Roland.

— Eh bien parce qu'il ressemble pas mal à quelqu'un que je connais et dont le nom se trouve être précisément Harley. Son prénom, veux-je dire.

Les deux jeunes gens commencèrent à chanter :

*Harley Barley veille au grain,
Harley Barley est un malin.
Il garde les meules, il garde le foin
Et chasse les intrus au loin.*

— Un sandwich au concombre, Mr Satterthwaite ? lui offrit Béryl Gilliatt. Ou bien en préférez-vous un au pâté maison ?

Mr Satterthwaite accepta le pâté maison. Elle déposa devant lui une tasse puce, d'une tonalité exactement semblable à celles qu'il avait admirées dans le magasin. Quelle touche de gaieté donnait à la fête cet assortiment de tasses multicolores ! Il y en avait des jaunes, des rouges, des bleues, des vertes et ainsi de suite. Il se demanda si chacun avait choisi sa couleur préférée. Timothy, nota-t-il, avait une tasse rouge et Roland une jaune. À côté de celle de Timothy se trouvait un objet que Mr Satterthwaite ne parvint pas à identifier au premier coup d'œil. Puis il se rendit enfin compte qu'il s'agissait d'une pipe en écume de mer. Cela faisait des années qu'il n'en avait pas vu et que l'idée même de pipe en écume de mer ne l'avait pas effleuré. Remarquant la direction de son regard, Roland crut bon de commenter :

— Tim a rapporté ce machin d'Allemagne. À fumer comme ça la pipe du matin au soir, il va finir par se tuer en nous donnant un cancer.

— Et vous, Roland, vous ne fumez pas ?

— Non, ce n'est pas mon genre et ça ne me dit rien. Je ne fume pas de tabac, et je ne fume pas d'herbe non plus.

Inès vint à leur table et s'assit en face de lui. Les deux jeunes gens s'empressèrent de la fournir d'abondance en nourriture et en thé. Puis, riant et bavardant à qui mieux mieux, tous trois se lancèrent dans une conversation sans fin.

Mr Satterthwaite nageait dans une douce béatitude au beau milieu de cette jeunesse. Non que, mis à part les manifestations de la politesse la plus élémentaire, ils lui prêtassent beaucoup d'attention. Mais il aimait les entendre. Il se plaisait, aussi, à se forger une opinion sur leur compte. Il se disait – il en aurait mis sa main au feu – que les deux garçons étaient amoureux d'Inès. Ce qui n'avait après tout rien pour surprendre. Voisinage et liens

de parenté favorisaient toujours ce genre d'inclinations. Ils étaient venus vivre là auprès de leur grand-père. Une fille ravissante, la propre cousine germaine de Roland, habitait pour ainsi dire la porte à côté. Mr Satterthwaite tourna la tête. Cela lui permit de jeter un œil en direction de la maison, là où elle se laissait entrevoir entre les arbres, juste par-delà la grille d'entrée. C'était déjà cette maison-là qu'habitait le Dr Horton la dernière fois que Mr Satterthwaite était venu, il y avait de cela sept ou huit ans.

Il regarda Inès. Il se demanda lequel des deux garçons avait sa préférence – à la condition toutefois que son cœur ne soit pas déjà pris par ailleurs. Car, pour attrayants qu'ils soient, rien n'obligeait cette petite à tomber amoureuse de l'un ou l'autre de ces jeunes spécimens du sexe fort.

Ayant mangé à satiété – résultat vite atteint chez lui –, Mr Satterthwaite recula son siège et le fit pivoter de manière à jouir d'une vue d'ensemble sur la petite réunion familiale.

Mrs Gilliatt était toujours en train de s'affairer. Très maîtresse de maison qui se doit d'avoir l'œil à tout, peut-être faisait-elle davantage preuve de frénésie que de sens de l'organisation. Sans cesse à vous offrir des pâtisseries, à vous enlever votre tasse pour la remplir, à vous tendre ci et ça, elle n'arrêtait jamais. Dieu sait pourtant, se dit-il, que ç'aurait été beaucoup plus simple et plus agréable si elle avait laissé les convives se servir eux-mêmes. Et il déplora à part lui que l'hôtesse fasse autant d'embarras.

Il l'abandonna un instant des yeux pour reporter son regard sur l'endroit où Tom Addison, étendu, reposait sur sa chaise longue. Tom Addison lui aussi épiait Béryl Gilliatt du coin de l'œil. « Il ne l'aime pas, se dit Mr Satterthwaite. Non. Tom ne l'aime pas. Bah ! sans doute est-ce dans l'ordre des choses. » Après tout, Béryl avait pris la place de sa propre fille, de la première épouse de Simon Gilliatt, Lily. « Ma merveilleuse Lily », songea encore Mr Satterthwaite. Et il se demanda pourquoi diable il avait l'impression, bien que personne dans l'assemblée ne lui ressemblât, que cependant Lily, étrangement, était là. Qu'elle était présente à ce thé.

« J'ai l'impression qu'avec l'âge on en vient de plus en plus souvent à lâcher la bride à son imagination, se dit Mr Satterthwaite. Mais, après tout, pourquoi Lily ne serait-elle pas là pour veiller sur son fils ? »

Il posa un regard affectueux sur Timothy et se rendit soudain compte qu'il n'était pas en train de contempler le fils de Lily. Timothy était le fils de Béryl. C'était Roland qui était le fils de Lily.

« Je suis persuadé que Lily sait que je suis ici. J'ai l'impression très nette qu'elle souhaiterait me parler, se dit Mr Satterthwaite. Oh ! seigneur, seigneur, faites que je ne me mette pas à imaginer des inepties ! »

Dieu sait pourquoi, il se remit à regarder en direction de l'épouvantail. Lequel n'avait maintenant plus du tout l'air d'un épouvantail. On aurait juré qu'il s'agissait de Mr Quinn en personne. Un tour que jouait la lumière – la magie du coucher de soleil – l'avait irradié de couleurs, et il était désormais flanqué d'un chien noir, comme Hermès, fort occupé à faire déguerpir les oiseaux.

— La couleur... marmotta Mr Satterthwaite entre ses dents.

Et il balaya d'un coup d'œil la table, le service à thé et la famille en train de se restaurer.

« Pourquoi suis-je ici ? se demanda Mr Satterthwaite. Pourquoi suis-je ici et que suis-je censé y faire ? Il doit bien y avoir une raison... »

Maintenant il le savait, il le sentait : il couvait ici un malaise, une crise, quelque chose qui affectait... qui affectait tous ces gens ou seulement certains d'entre eux ? Béryl Gilliatt, Mrs Gilliatt. Elle, elle avait manifestement un sujet de nervosité. Elle semblait sur le point de craquer. Et Tom ? Non, chez Tom, rien ne paraissait aller de travers. Lui, à coup sûr, n'était pas concerné. C'était un heureux homme de posséder cette beauté, de posséder Doverton et d'avoir un petit-fils de sorte que quand il mourrait tout cela reviendrait à Roland. Tout cela serait la propriété de Roland. Est-ce que Tom espérait que Roland épouserait Inès ? Ou bien redoutait-il au contraire les éventuelles conséquences fâcheuses d'un mariage entre cousins germains ? Encore que depuis la nuit des temps, songea Mr

Satterthwaite, bien des frères avaient épousé leurs sœurs sans que leur descendance soit porteuse de la moindre tare.

— Rien ne doit arriver, marmonna tout bas Mr Satterthwaite. Rien ne doit arriver. Il faut que j'y veille.

Franchement, il lui venait des idées qui étaient celles d'un fou. Une scène paisible. Un service à thé. Les couleurs variées des tasses Arlequin. Il regarda la blancheur de la pipe d'écume se découpant sur le rouge de la tasse contre laquelle elle était posée. Béryl Gilliatt glissa un mot à Timothy. Lequel acquiesça de la tête, se leva et se dirigea vers la maison. Béryl débarrassa la table de quelques assiettes vides, remit en place une chaise ou deux, murmura quelque chose à Roland qui s'en fut aussitôt offrir une tranche de cake au Dr Horton.

Mr Satterthwaite ne la quittait pas des yeux. Une force obscure l'empêchait d'en détourner son regard. Rien ne lui échappa de l'ample mouvement de la manche qui balayait le rebord de la table. Il vit qu'une tasse rouge était projetée au sol. Elle se brisa sur le pied d'une chaise de fer. Il entendit la petite exclamation que Béryl Gilliatt poussa en ramassant les morceaux. Il la vit se diriger vers le plateau à thé et revenir poser sur la table une tasse et une soucoupe bleu pâle. La vit remettre en place la pipe d'écume en l'accotant à la tasse ainsi échangée. Puis nota qu'elle allait chercher la théière et qu'elle versait du thé dans la nouvelle tasse avant de s'éloigner.

La table était maintenant désertée. Inès à son tour s'était levée et l'avait quittée. Elle était allée bavarder avec son grand-père. « Je ne comprends pas, se dit Mr Satterthwaite. Un événement va se produire. Qu'est-ce qui va se passer ? »

Une table chargée de tasses de couleurs différentes, et... oui, Timothy, avec ses cheveux carotte qui rutilaient dans le soleil. Qui y rutilaient à la manière de ceux de Simon Gilliatt et avec cette même irrésistible mèche frisée sur le côté que Simon avait toujours eue. Timothy qui revenait, qui s'arrêtait un instant, le temps d'observer la table d'un œil soudain perplexe, puis qui gagnait la place devant laquelle la pipe d'écume était appuyée à la tasse bleu pâle.

Inès, qui revenait au même moment, éclata aussitôt de rire et s'exclama :

— Timothy, tu t'apprêtes à boire dans une tasse qui n'est pas la bonne. Tu as pris la bleue et il s'agit de la mienne. La tienne, c'est la rouge.

À quoi Timothy rétorqua :

— Ne sois pas sotte, Inès, je sais reconnaître ma propre tasse. Il y a du sucre dedans et tu as horreur de ça. C'est idiot. Il s'agit bien de ma tasse : ma pipe d'écume était posée tout contre.

Et soudain Mr Satterthwaite eut une illumination. Qui lui causa un choc. Est-ce qu'il n'était pas en train de devenir fou ? Est-ce qu'il n'était pas en train d'imaginer des horreurs ? Est-ce que tout cela était bien réel ?

Il se leva, se précipita vers la table et, comme Timothy portait la tasse bleue à ses lèvres, se mit à vociférer :

— Ne buvez pas ça ! Ne buvez pas ça, je vous dis !

Timothy le regarda d'un air surpris. Mr Satterthwaite tourna la tête. Le Dr Horton, passablement ahuri, s'était levé à son tour et s'approchait :

— Que se passe-t-il, Satterthwaite ?

— Cette tasse. Il y a quelque chose qui ne va pas avec cette tasse, balbutia Mr Satterthwaite. Ne laissez pas ce garçon la boire.

Horton le dévisagea :

— Mon cher ami...

— Je sais ce que je dis. La sienne, c'était la rouge, haleta Mr Satterthwaite. Or la rouge est cassée. Et elle a été remplacée par une bleue. Il ne distingue pas le rouge du bleu, n'est-ce pas ?

Le Dr Horton parut décontenancé :

— Vous voulez dire... vous voulez dire... comme Tom ?

— Comme Tom Addison, oui, qui est insensible aux couleurs. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr. Tout le monde le sait. C'est pour ça qu'il porte aujourd'hui des pantoufles dépareillées. Il n'a jamais su faire la différence entre le rouge et le vert.

— Il en va de même pour ce garçon.

— Mais... mais ça me paraît très improbable. On n'en a d'ailleurs jamais relevé le moindre symptôme chez... chez Roland.

— Ces symptômes pourraient néanmoins exister, n'est-il pas vrai ? insista Mr Satterthwaite. Est-ce que je ne me trompe pas en pensant que le... le daltonisme... C'est bien comme ça que ça s'appelle, n'est-ce pas ?

— C'est en effet le nom qui était communément utilisé autrefois, oui.

— ... que le daltonisme n'affecte pas les femmes, mais qu'il est transmis par elles ? Lily n'était pas daltonienne, mais son fils, lui, avait toutes les chances de l'être.

— Voyons, mon cher Satterthwaite, Timothy n'est *pas* son fils. Les deux garçons se ressemblent, je le sais bien : même âge, même couleur de cheveux et tout, seulement... — vous ne vous en souvenez peut-être plus — mais c'est Roland qui est le fils de Lily.

— Non, décréta Mr Satterthwaite. Certes, je vous accorde que j'aurais pu ne pas m'en souvenir. Mais maintenant je *sais*. Et je peux aussi faire la part de la ressemblance. Roland est le fils de Béryl. Tous deux n'étaient que des bébés, n'est-ce pas, quand Simon s'est remarié. C'est très facile pour une femme qui élève deux bébés, surtout si les deux sont destinés à avoir les cheveux roux. Timothy est le fils de Lily, et Roland celui de Béryl. Celui de Béryl et de Christopher Eden. Il n'y a aucune raison pour que celui-là soit daltonien. Je le sais, je vous dis. Je le sais !

Il vit les yeux du Dr Horton passer de l'un à l'autre. Timothy, qui ne saisissait pas ce qu'ils étaient en train de dire et qui tenait toujours la tasse bleue à la main, semblait décontenancé.

— Je l'ai vue l'acheter, dit Mr Satterthwaite. Écoutez-moi, mon bon. Il faut que vous m'écoutez. Vous me connaissez depuis pas mal d'années. Vous savez que je ne commets jamais d'erreur quand je me montre affirmatif.

— Tout à fait exact. Je n'ai pas souvenir que vous en ayez jamais commis.

— Écartez de lui cette tasse, insista Mr Satterthwaite. Partez avec, emportez-la jusqu'à votre dispensaire ou confiez-la à un laboratoire d'analyses et découvrez ce qu'elle contient. J'ai vu cette femme acheter très précisément cette tasse. Elle l'a achetée au magasin du village. Elle savait à ce moment-là qu'elle allait casser une tasse rouge, la remplacer par une bleue et que Timothy ne s'apercevrait jamais de la différence de couleurs.

— Je crois que vous êtes tombé sur la tête, Satterthwaite, commenta le Dr Horton. Mais je vais quand même faire ce que vous me demandez.

Il se rapprocha de la table et tendit la main en direction de la tasse bleue.

— Ça ne vous ennuie pas que j'y jette un coup d'œil ? fit-il avec un sourire.

— Bien sûr que non, répondit Timothy, quelque peu surpris cependant.

— J'ai comme l'impression, voyez-vous, qu'il y a là une paille – encore que l'on dise plutôt un cheveu – dans la porcelaine. C'est assez intéressant.

Béryl se précipita à travers la pelouse, hagarde, courant comme une folle :

— Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de bien grave, lui répondit le Dr Horton avec jovialité. J'ai tout au plus l'intention de faire profiter les garçons d'une petite expérience à laquelle je vais me livrer avec une tasse de thé.

Il la regardait avec intensité et il vit son expression de peur, de terreur. Mr Satterthwaite nota lui aussi son total changement de contenance.

— Cela vous dirait-il de m'accompagner, Satterthwaite ? enchaîna le médecin. Rien qu'une petite expérience. Histoire de tester la porcelaine et les différentes variétés de composants utilisés à l'heure actuelle. On vient de faire une très intéressante découverte à ce sujet.

Tout en devisant, il s'éloignait à grands pas, escorté par Mr Satterthwaite. Bavardant de leur côté, les deux garçons marchaient dans leur sillage.

— D'après toi, Roland, qu'est-ce que mijote le toubib ? s'enquit Timothy.

— Je n'en sais fichtre rien, répondit l'autre. Il m'a tout l'air d'avoir des idées particulièrement fumeuses. Bah ! on en aura sans doute des nouvelles plus tard. En attendant, allons chercher nos bécanes.

Béryl Gilliatt avait effectué un brusque demi-tour. Elle refaisait présentement le chemin inverse en direction de la maison. Tom Addison s'inquiéta :

— Il y a un problème, Béryl ?

— Quelque chose que j'ai oublié, lui répondit Béryl Gilliatt. C'est tout.

Tom Addison en appela à Simon Gilliatt :

— Il y a quelque chose qui ne va pas avec votre moitié ?

— Béryl ? Oh ! non, pas que je sache, j'imagine qu'elle aura oublié une brouille quelconque. Il n'y a rien que je puisse faire pour toi, Béryl ? cria-t-il à son tour.

— Non. Non, je vais revenir tout à l'heure.

Sans pour autant ralentir, elle tourna la tête de côté et regarda le vieil homme étendu sur sa chaise longue.

— Espèce de vieil abruti ! explosa-t-elle soudain avec véhémence. Vous vous êtes encore une fois trompé de pantoufles. Elles sont dépareillées. Est-ce que vous savez au moins que vous en avez mis une rouge et une verte ?

— C'est vrai, je me suis encore trompé ? fit Tom Addison sans s'émouvoir. Que voulez-vous : pour moi, elles ont l'air rigoureusement identiques. C'est bizarre, je vous l'accorde, mais c'est comme ça.

Elle le dépassa en pressant encore le pas.

De leur côté, Mr Satterthwaite et le Dr Horton ne tardèrent pas à atteindre la grille du parc et la grande route. Ils entendirent alors les pétarades d'une Mobylette qui se perdaient dans le lointain.

— Elle est partie, se désola le Dr Horton. Elle a filé. J'imagine que nous aurions dû l'intercepter. Vous croyez qu'elle va revenir ?

— Non, dit Mr Satterthwaite. Je ne pense pas qu'elle le fasse. Peut-être, ajouta-t-il, pensif, cela vaut-il d'ailleurs mieux ainsi.

— Vous voulez dire...

— C'est une vieille demeure, expliqua Mr Satterthwaite. Et une vieille famille. Une bonne famille. Dont tous les membres sauf un sont des gens bien. Mieux vaut leur épargner les ennuis, le scandale et toute la publicité malsaine qu'engendre ce genre

d'affaire. C'est une bonne chose, à mon avis, qu'elle ait ainsi pris le large.

— Tom Addison n'a jamais pu la souffrir, signala le Dr Horton. Jamais. Il s'est toujours montré poli et même gentil à son égard, mais il ne l'aimait pas.

— C'est une bonne chose, répéta Mr Satterthwaite. D'autant qu'il y a ce garçon auquel il nous faut songer.

— Ce garçon ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— L'autre garçon. Roland. La situation étant ce qu'elle est, il n'aura pas à savoir ce que sa mère avait essayé de faire.

— Mais pourquoi s'est-elle risquée à ça ? Pourquoi, au nom du ciel, s'est-elle livrée à pareille tentative ?

— Vous ne doutez plus, maintenant, de sa culpabilité ? fit Mr Satterthwaite, soucieux d'en avoir le cœur net.

— Non, plus un instant. Je l'ai lu sur son visage, Satterthwaite, quand elle m'a regardé en face. J'ai alors compris que ce que vous m'aviez dit était vrai. Mais, encore une fois, pourquoi ?

— L'appât du gain, j'imagine, répondit Mr Satterthwaite. Elle n'a jamais personnellement possédé, je crois bien, le moindre sou vaillant. Et son défunt mari, Christopher Eden, était un garçon formidable mais qui avait toujours tiré le diable par la queue. Tandis que le petit-fils de Tom Addison est l'héritier présomptif de beaucoup d'argent. De tout un tas d'argent. Les terrains aux alentours ont pris une valeur énorme. Or, je suis bien persuadé que Tom Addison laissera le gros de sa fortune à son petit-fils. Et ça, elle le voulait pour son propre enfant, et à travers lui, bien évidemment, pour elle. C'est une créature cupide.

Mr Satterthwaite tourna soudain la tête.

— Il y a par là quelque chose qui brûle ! renifla-t-il.

— Seigneur, vous avez raison. Oh ! c'est l'épouvantail, là-bas dans le champ. Un gamin y aura mis le feu, j'imagine. Mais inutile de s'inquiéter. Il n'y a pas de meules ni quoi que ce soit d'inflammable à proximité. Il se consumera de bas en haut, un point c'est tout.

— Oui, acquiesça Mr Satterthwaite. Eh bien je vous laisse vous en aller. Vous n'avez pas besoin de moi pour vous aider à effectuer vos tests.

— Non, d'autant que je n'ai aucun doute sur ce que je vais trouver. Je ne parle pas de la substance exacte, bien sûr, mais du fait que j'en suis venu à partager votre diagnostic : le contenu de cette tasse bleue est synonyme de mort.

Mr Satterthwaite avait poussé la barrière des champs. Il dirigeait maintenant ses pas vers l'épouvantail incandescent. En arrière-plan, il y avait le coucher de soleil. Un prodigieux coucher de soleil ce soir-là. Ses couleurs illuminaient l'atmosphère, illuminaient aussi l'épouvantail en train de se consumer.

— Ainsi, c'est comme ça que vous avez choisi de partir, soliloqua Mr Satterthwaite.

Il parut soudain quelque peu éberlué, car, à proximité immédiate des flammes, il venait de distinguer la haute et mince silhouette d'une femme. D'une femme entièrement vêtue de blanc nacré. Et qui marchait dans sa direction. S'immobilisant, il écarquilla les yeux.

— Lily, murmura-t-il. Lily.

Il la voyait très nettement, maintenant. C'était Lily, qui venait à sa rencontre. Elle était encore trop loin pour qu'il soit à même de distinguer ses traits, mais il savait que c'était elle. L'espace d'un instant, il se demanda si d'autres que lui pouvaient la voir ou si l'apparition lui était réservée.

— Tout va bien, Lily, dit-il très bas, quasi dans un souffle. Ton fils est sauvé.

Elle s'arrêta alors et porta la main à ses lèvres. Il ne la vit pas sourire, mais il sut qu'elle souriait. Elle posa un baiser sur le bout de ses doigts, agita la main et pivota sur ses talons. Puis elle retourna vers l'endroit où l'épouvantail achevait de se réduire à un amas de cendres.

« La voilà repartie, se dit Mr Satterthwaite. Elle repart avec lui. Ils s'éloignent ensemble. Ils appartiennent au même monde, cela va de soi. Ils ne viennent à nous – cette sorte de gens –, ils ne viennent à nous que quand il s'agit d'une histoire d'amour, ou de mort, ou des deux. »

Il ne reverrait jamais plus Lily, pronostiqua-t-il, mais il se demanda combien de temps il lui faudrait languir avant de rencontrer encore une fois Mr Quinn. Tournant alors les talons, il remonta la pelouse en sens inverse pour regagner la table où était encore dressé le service Arlequin et pour rejoindre, au-delà, son vieil ami Tom Addison. Béryl ne remettrait jamais les pieds ici. Il en était sûr. Doverton Kingsbourne était désormais sauvé.

Le petit chien noir lui aussi remonta la pelouse. Mais il le fit pour sa part en une succession de petits bonds planés. Et il vint se planter devant Mr Satterthwaite, haletant un peu et remuant la queue. Un tortillon de papier était passé dans son collier. Mr Satterthwaite l'en retira, le déplia, le défroissa et lut le message qui y était écrit en lettres multicolores :

Félicitations, et à notre prochaine rencontre,

H.Q.

— Merci, Hermès, dit Mr Satterthwaite.

Et il regarda le chien noir filer en bondissant à travers la prairie pour rejoindre les deux silhouettes qu'il devinait là-bas mais ne pouvait désormais plus voir.

Le Mystère des régates

(The Regatta Mystery)

Mr Isaac Pointz cessa de téter son cigare et poussa un soupir d'aise :

— Charmant comme tout, ce petit coin !

Ayant ainsi marqué Dartmouth Harbour du sceau de son approbation, il replanta son cigare entre ses dents et regarda autour de lui avec l'air du monsieur satisfait – satisfait de lui-même, de sa mine, de son environnement et de la vie en général.

À seule fin d'illustrer les deux premières de ces rubriques, disons tout de suite qu'à 58 ans Mr Isaac Pointz jouissait d'une santé florissante si l'on excepte une légère insuffisance hépatique. Loin de l'obésité, il n'en était pas moins fort replet et l'uniforme de yachtman qu'il arborait présentement peut se révéler le plus cruel des costumes pour un quasi-sexagénaire quelque peu porté à l'embonpoint. Impeccable, Mr Pointz l'était cependant depuis ses galons de pacha jusqu'à ses boutons de guêtres, et son visage basané s'épanouissait sous la visière de sa casquette d'amiral. Quant à son environnement – il eût été plus correct de dire son entourage –, celui-ci comptait sept personnes : son associé, Léo Stein ; le couple sir George et lady Marroway ; un Américain avec lequel il entretenait des relations d'affaires, Samuel Leathern, toujours flanqué de sa fille Eve ; venaient enfin Mrs Rustington et Evan Llewellyn.

Cette manière de cour séjournait à bord du yacht de Mr Pointz, le *Merrimaid*. Et, après avoir assisté aux régates de la matinée, toute la compagnie avait débarqué pour profiter des joies simples de la fête foraine : jeux de massacre, femme à barbe, araignée humaine, autos tamponneuses et manèges de chevaux de bois. Nul doute que ces délices furent plus goûtées

par Eve Leathern que par tout autre. Et quand Mr Pointz suggéra qu'il était grand temps de se transporter au *Royal George* pour dîner, la seule voix dissidente fut la sienne :

— Oh ! Mr Pointz... je voudrais tellement me faire dire la bonne aventure par l'Authentique Reine des Gitans dans sa Roulotte !

Mr Pointz nourrissait les plus sérieux doutes quant à l'authenticité de l'Authentique Reine des Gitans en question, mais il donna son assentiment indulgent.

— Eve raffole des fêtes foraines, s'excusa son père qui affichait un air perpétuellement coupable. Mais n'en tenez nul compte si vous souhaitez que nous nous mettions en route.

— Nous avons tout le temps, dit benoîtement Mr Pointz. Laissons cette jeune personne s'amuser. Pendant ce temps-là, Léo, je te défie aux fléchettes !

— Et un lot, un, pour qui marque vingt-cinq points ! nasilla le forain préposé aux fléchettes.

— Je te parie cinq livres que je fais un meilleur score que toi ! insista Pointz.

— Et moi, je te parie le contraire ! vociféra Stein, ravi.

Trente secondes plus tard, les deux compères se livraient une bataille acharnée.

— Eve n'est pas la seule enfant de la bande, murmura lady Marroway à l'oreille de Evan Llewellyn.

Llewellyn acquiesça d'un sourire quelque peu absent.

Il avait été distrait toute la journée. À une ou deux reprises, ses réponses avaient même été fort éloignées de la question.

Pamela Marroway s'écarta de lui pour confier à son mari :

— Ce jeune homme a quelque chose qui le turlupine.

— Ne serait-ce pas plutôt... quelqu'un ? chuchota sir George avec un rapide coup d'œil en direction de Janet Rustington.

Lady Marroway fronça un tantinet le sourcil. Grande et bien faite, elle attachait un soin extrême à toute sa personne. Son vernis à ongles s'accordait subtilement au rouge sombre de ses boucles d'oreilles. Seuls ses yeux bruns surprenaient, qui semblaient perpétuellement en alerte. Quant à sir George, s'il affectait l'aimable bonhomie qui sied à tout gentilhomme anglais

qui se respecte, ses yeux d'azur avaient le même air aux aguets que ceux de sa femme.

Isaac Pointz et Léo Stein étaient diamantaires. Sir George et lady Marroway appartenaient à un tout autre monde. Le monde d'Antibes et de Juan-les-Pins, du golf à Saint-Jean-de-Luz au printemps et des bains de mer à Madère en novembre.

À n'y point regarder de trop près, ils vivaient comme la cigale qui ne récolte ni n'engrange. Mais peut-être n'était-ce là que trompeuse apparence. Il est maintes façons de récolter et tout autant d'engranger.

— Voici cette insupportable gamine qui revient, dit Evan Llewellyn à Mrs Rustington.

Très brun, le jeune homme possédait cette mine d'ogre affamé que bien des femmes jugent irrésistible.

Il eût été hasardeux de décréter que Mrs Rustington partageait cet avis : elle n'était pas du genre à porter son cœur en bandoulière. Mariée fort jeune, il ne s'était pas fallu un an pour que l'union ne se termine en catastrophe. Depuis lors, il était difficile de savoir ce que Janet Rustington pensait de qui ou de quoi que ce fût. Toujours d'humeur égale, elle se montrait en toute occasion d'une courtoisie extrême mais subtilement distante.

Eve Leathern les rejoignit en sautillant, ses longs cheveux raides dansant dans le vent. C'était une enfant de 15 ans, étrange, gauche et qu'on eût dite montée en graine, mais dont la pétulance un peu forcée pouvait passer pour un exutoire à sa vitalité.

— Je vais me marier quand j'aurai 17 ans ! s'exclama-t-elle haletante. Avec un homme très riche, et nous aurons six enfants, et le mardi et le jeudi sont mes jours de chance, et je devrais toujours porter du vert ou du bleu, et l'émeraude est ma pierre porte-bonheur, et...

— Voyons, mon petit, il faut nous mettre en route, lui dit son père.

Grand et fadasse, Mr Leathern avait l'air dyspepsique et une tête d'enterrement.

Mr Pointz et Mr Stein venaient de quitter le stand des fléchettes. Mr Pointz gloussait de joie tandis que Mr Stein semblait enclin à la morosité.

— Tout ça, ce n'est qu'une question de chance, marmonnait-il.

Mr Pointz tapota joyeusement sa poche.

— Je t'ai bel et bien gagné cinq livres, vieux grigou ! L'adresse, il n'y a que ça de vrai ! Mon père était un joueur de fléchettes hors ligne. Allons, mes amis, en route. Vous êtes-vous fait dire la bonne aventure, Eve ? Est-ce qu'on vous a conseillé de vous méfier d'un homme brun ?

— D'une femme brune, corrigea Eve. Elle a une coquetterie dans l'œil et elle me causera le plus grand tort pour peu que je lui en fournisse l'occasion. Et je vais me marier quand j'aurai 17 ans...

Sur quoi elle se mit à gambader joyeusement en tête du cortège qui faisait route vers le *Royal George*.

Grâce à la prévoyance de Mr Pointz, le repas avait été commandé à l'avance et un maître d'hôtel les conduisit avec force courbettes jusqu'à un salon particulier du premier étage où une table était dressée à leur intention. Les fenêtres donnant sur le port, grandes ouvertes, laissaient pénétrer le grondement sourd de la fête et la mugissante cacophonie de trois manèges qui chacun braillait une rengaine différente.

— Mieux vaut fermer si nous voulons nous entendre, décréta Mr Pointz joignant le geste à la parole.

Ils prirent place autour de la table et Mr Pointz sourit paternellement à ses hôtes. Il estimait qu'il les traitait bien et il aimait à bien traiter les gens. Ses yeux passèrent de l'un à l'autre. Lady Marroway... de la classe... pas le gratin, bien sûr, il en était conscient... il savait pertinemment que ce qu'il avait toute sa vie appelé *le fin du fin* ne se compromettrait jamais avec les Marroway... mais il savait aussi que *le fin du fin* ignorait superbement sa propre existence. Quoi qu'il en fût, lady Marroway était élégante en diable, et cela lui était bien égal qu'elle trichât au bridge. Il aimait beaucoup moins sir George et son œil avide. Il l'estimait cynique, intéressé, prêt à tout. Mais ce

nobliau ne tirerait rien d'Isaac Pointz. Ce dernier veillait au grain.

Leathern n'était pas le mauvais bougre... verbeux, bien sûr, comme la plupart des Américains, et n'aimant rien tant que raconter des histoires interminables. Il avait en outre cette manie déconcertante d'exiger toujours des renseignements précis. Quelle était la population de Dartmouth ? En quelle année l'École navale avait-elle été construite ? Et ainsi de suite. Il attendait en fait de son hôte qu'il se montrât une manière de *Guide bleu* ambulant. Eve était un gentil petit bout de femme plein de pétulance – et il aimait à la taquiner. Elle était affligée d'une voix de crécelle mais avait oublié d'être stupide. C'était une gamine au demeurant fort puérile, mais qui vous surprenait parfois par des éclairs de maturité.

Le jeune Llewellyn... en voilà un qui était bien silencieux. On eût dit qu'il avait des problèmes. Fauché, probablement. Ces romanciers le sont presque toujours. Il avait l'air de s'intéresser de fort près à Janet Rustington. Une femme bien, celle-là... aussi séduisante qu'intelligente, et qui ne vous écrasait pas de sa supériorité. Plutôt intellectuel, ce qu'elle écrivait ! mais qui, à l'entendre, s'en fût douté ? Et ce bon vieux Léo ! En voilà un qui ne rajeunissait pas... Et, bien heureusement ignorant de ce que son associé pensait de lui à ce moment précis la même chose, Mr Pointz se prépara à savourer son dîner.

— Mr Pointz... attaqua Eve quand le poisson fut servi et que les garçons eurent quitté la salle.

— Oui, jeune personne ?

— Votre gros diamant, est-ce que vous l'avez sur vous ? Celui que vous nous avez montré hier soir et dont vous prétendez que vous le trimbaliez partout ?

Mr Pointz se rengorgea :

— Ma mascotte ? Bien sûr que je l'ai sur moi !

— Je trouve ça drôlement dangereux. Dans une foule comme il en grouille ici, quelqu'un pourrait vous le chaparder.

— Pas de danger, dit Mr Pointz. J'ai l'œil.

— Mais ce serait *possible*. En Angleterre, vous avez bien des gangsters tout comme chez nous, non ?

— Ils n'emporteront pas l'Étoile du Matin, dit Mr Pointz. D'abord, ce diamant, je le porte dans une poche spéciale, une poche intérieure. Et puis de toute façon... on ne la lui fait pas, au vieux Pointz ! Personne ne lui volera l'Étoile du Matin.

Eve éclata de rire :

— Ha, ha ! Moi, je vous parie que je pourrais y arriver.

— Et moi, je vous fiche mon billet que vous n'y arriverez pas ! rétorqua Mr Pointz avec dans l'œil une lueur amusée.

— Je maintiens quand même mon pari. J'y ai réfléchi cette nuit, après que vous avez fait passer votre caillou autour de la table. Et j'ai découvert le truc imparable pour vous le faucher.

— Et quel est ce fameux truc ?

— Pas question que je vous le dise... Pas maintenant. Vous pariez quoi ?

Des souvenirs de jeunesse remontèrent à la mémoire de Mr Pointz.

— Une demi-douzaine de paires de gants, proposa-t-il.

— Des gants ? s'écria Eve, dépitée. Vous connaissez des filles qui portent encore des gants ?

— Et des bas... est-ce que vous portez des bas ?

— Des bas ? Ma meilleure paire a filé ce matin ! Une échelle longue comme ça !

— En ce cas, c'est une affaire entendue. Une demi-douzaine de paires de bas de la soie la plus fine...

— Chic ! s'exclama Eve en battant des mains. Et vous, qu'est-ce que vous voulez ?

— Euh... j'ai besoin d'une nouvelle blague à tabac.

— Topons là. Mais ne croyez pas que vous allez la gagner, votre blague à tabac. Et maintenant, je vais vous indiquer la marche à suivre. Votre diamant, vous allez le faire passer de main en main, comme vous l'avez fait hier soir...

Elle s'interrompit comme les garçons venaient changer les assiettes. Tandis qu'ils s'attaquaient au poulet, Mr Pointz décréta :

— Mettez-vous bien ceci dans la tête, jeune personne : si vous simulez un vol en bonne et due forme, moi, de mon côté, je me réserve le droit de faire appel à la police pour vous fouiller.

— Je n'y vois pas le moindre inconvénient. Mais vous n'avez pas besoin de pousser le souci d'authenticité jusqu'à appeler la police. Lady Marroway ou Mrs Rustington sont assez grandes pour effectuer toutes les fouilles que vous voudrez.

— Eh bien d'accord, dit Mr Pointz. Au fait, que serez-vous plus tard ? Rat d'hôtel ? Voleuse de bijoux internationale ?

— Je pourrais en faire ma carrière... pour peu que cela rapporte.

— Si vous filiez avec l'Étoile du Matin, ça vous rapporterait gros. Même retaillée, cette pierre vaudrait au bas mot 30.000 livres.

— Mince ! fit Eve, impressionnée. Qu'est-ce que ça donne en dollars ?

Lady Marroway jugea bon de pousser une exclamation horrifiée :

— Et vous vous promenez avec une pierre de cette valeur sur vous ? fit-elle d'un ton de reproche. Trente mille livres...

Ses cils alourdis de mascara battirent.

— Cela représente en effet une somme considérable... murmura Mrs Rustington. Mais il ne faut pas négliger la fascination de la pierre elle-même... Elle est superbe.

— Bah ! qu'est-ce d'autre qu'un morceau de carbone ? grommela Evan Llewellyn.

— J'avais toujours cru comprendre que le problème, pour les voleurs de bijoux, c'était le receleur, dit sir George. C'est lui qui se taille la part du lion, si je ne m'abuse ?

— Allons-y ! trépigna Eve. Commençons ! Sortez le diamant et répétez mot pour mot ce que vous nous avez dit hier soir.

— Je vous présente mes plus plates excuses pour la puérilité de ma progéniture, dit Mr Leathern de sa voix la plus sépulcrale.

— Oh ! cesse de jouer le rabat-joie, papa ! Allons, Mr Pointz...

Celui-ci fouilla en souriant dans une poche intérieure. Il en sortit quelque chose – quelque chose qui maintenant étincelait de mille feux sur la paume de sa main.

Un diamant...

D'un air assez guindé, Mr Pointz répéta autant que faire se pouvait le petit discours qu'il avait prononcé la veille à bord du *Merrimaid*.

— Peut-être aimeriez-vous, mesdames et messieurs, jeter un coup d'œil à cette pierre ? Elle est d'une beauté peu commune. Je l'ai baptisée l'Étoile du Matin et elle me tient lieu de mascotte... Je l'emporte partout avec moi. Vous plairait-il de l'examiner de près ?

Il la tendit à lady Marroway qui la prit en faisant des mines, se récria sur sa beauté et la passa à Mr Leathern qui grommela un : « pas mal... pas mal du tout » assez artificiel et s'apprêta à la remettre à Llewellyn.

L'arrivée des garçons provoqua une interruption dans le déroulement des opérations. Quand ils furent repartis, la transmission eut lieu. Evan dit « très belle pierre » et la remit à Léo qui, blasé, ne se donna pas la peine de faire le moindre commentaire et la tendit très vite à Eve.

— Comme elle est ravissante ! s'exclama Eve d'une voix affectée. Oh !

Elle poussa un cri tandis que la pierre lui glissait entre les doigts :

— Oh ! elle m'a échappé !

Elle repoussa sa chaise et se baissa pour chercher sous la table. Sir George, à sa droite, en fit autant. Dans la confusion, un verre tomba et se brisa en mille morceaux sur le sol. Stein, Llewellyn et Mrs Rustington se mirent également à participer aux recherches. Bientôt, lady Marroway les rejoignit à son tour.

Seul Mr Pointz se tenait à l'écart des opérations. Resté assis, il sirotait son vin en arborant un sourire sardonique.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Eve, toujours sur le même ton affecté. C'est épouvantable ! Où a-t-elle bien pu rouler ? Je n'arrive pas à la retrouver !

Un à un, les chercheurs se relevèrent.

— Elle a bel et bien disparu, Pointz, dit sir George en souriant.

— Fort joli travail, approuva Mr Pointz en hochant la tête d'un air ravi. Vous ferez une très bonne actrice, Eve. La question est maintenant de savoir si vous avez caché mon diamant quelque part ou si vous l'avez gardé sur vous.

— Fouillez-moi ! fit Eve d'un ton mélodramatique.

Un paravent était, par un heureux hasard, dressé dans un angle de la pièce. Mr Pointz le désigna du menton à lady Marroway et Mrs Rustington.

— Si ces dames veulent être assez bonnes...

— Mais certainement, sourit lady Marroway.

Les deux femmes se levèrent.

— N'ayez crainte, Mr Pointz, affirma lady Marroway, nous allons examiner cette enfant sous toutes les coutures.

Toutes trois se dirigèrent vers le paravent.

Il faisait maintenant une chaleur d'étuve dans le salon particulier. Evan Llewellyn alla ouvrir les fenêtres en grand. Un crieur de journaux passait dans la rue. Evan le héla, laissa tomber une pièce de monnaie et l'homme lui lança un journal que Llewellyn déplia aussitôt.

— La situation en Hongrie ne s'améliore guère, commenta-t-il.

— C'est la feuille de chou locale ? l'interrompit sir George. Il y a un cheval qui m'intéresse et qui a dû courir à Haldon aujourd'hui : *Natty Boy*.

— Léo, donne donc un tour de clef à la porte ! lança Mr Pointz. Il faut empêcher ces maudits garçons d'entrer tant que la petite comédie dont nous régale la jeune Eve n'est pas terminée.

— *Natty Boy* ? Il a gagné à trois contre un.

— Fichue cote, grommela sir George, contrarié.

— En dehors de ça, il n'y a guère que des informations sur les régates, dit encore Evan avant de refermer le journal.

Les trois jeunes femmes ne tardèrent pas à sortir de derrière le paravent.

— Pas trace de diamant, dit Janet Rustington.

— Croyez-m'en, elle ne l'a pas sur elle, dit lady Marroway.

Mr Pointz était prêt à l'en croire, en effet : il y avait une âpreté dans la voix de Pamela Marroway qui ne laissait aucun doute quant à la minutie de la fouille.

— Dis-moi, Eve, tu ne l'as pas avalé, au moins ? s'inquiéta Mr Leathern. Ça pourrait te rendre malade, mon petit.

— Je l'aurais vue faire, le rassura Léo. Je la regardais. Elle n'a rien porté à sa bouche.

— Je n'aurais jamais pu avaler un truc aussi gros et tout en angles coupants, dit Eve.

Elle mit ses poings sur ses hanches et se tourna vers Mr Pointz :

— Alors ? Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Restez dans votre coin et n'en bougez surtout pas, décréta ce dernier.

Tous ensemble, les hommes débarrassèrent la table et la retournèrent. Mr Pointz en examina chaque pouce. Puis il reporta son attention sur la chaise d'Eve et sur celles des deux personnes qui avaient encadré la jeune fille.

Cinq minutes plus tard, Mr Pointz se redressa avec un léger grognement et épousseta, morose, les genoux de son pantalon. Sa jovialité foncière allait quelque peu à la dérive.

— Eve, dit-il, je vous tire mon chapeau. Vous êtes la championne des voleuses de bijoux. Ce que vous avez pu faire de cette pierre me laisse pantois. Pour autant que j'en puisse juger, cette pierre doit être dans la pièce puisqu'elle n'est pas sur vous. Je vous déclare vainqueur.

— J'ai mérité mes bas ?

— Ils sont à vous, jeune fille.

— Eve, mon petit, où avez-vous bien pu cacher ce diamant ? s'enquit Mrs Rustington dont la curiosité était éveillée.

— Je vais vous le montrer. Vous serez tous vexés comme des poux !

Eve se dirigea vers la desserte où ces messieurs avaient entassé pêle-mêle tout ce qui se trouvait sur la table et s'empara de son petit sac du soir.

— En plein sous votre nez ! triompha-t-elle. En plein...

Sa voix vacilla soudain :

— Oh, mon Dieu ! souffla-t-elle. Oh, mon Dieu !

— Qu'y a-t-il, mon chou ? gémit son père.

— Il a disparu ! dit-elle, hagarde. Il a disparu...

— Voyons, que se passe-t-il ? intervint Mr Pointz, fébrile.

Eve se tourna impétueusement vers lui.

— Vous voulez savoir en quoi consistait mon truc ? Eh bien voilà... Le fermoir de mon petit sac du soir, de ce sac que j'ai là à la main, s'ornait d'une grosse pierre en strass que j'ai perdue

hier soir. Or, quand vous nous avez montré votre diamant, j'ai remarqué qu'il avait à peu près la même taille. C'est ce qui m'a menée à l'idée qu'une bonne façon de le subtiliser serait de l'enchâsser en douce dans le berceau du fermoir en le fixant avec de la pâte à modeler. J'étais persuadée que personne n'irait jamais le remarquer là. Et c'est bel et bien ainsi que j'ai procédé ce soir. J'ai d'abord laissé tomber le diamant, puis je me suis baissée pour le ramasser. J'avais mon sac à la main et, comme prévu, j'ai enchâssé la pierre dans le berceau du fermoir grâce au morceau de pâte à modeler que j'avais sur moi. Ensuite j'ai reposé mon sac sur la table et j'ai fait semblant de continuer à chercher. Je me disais que le fait d'avoir le diamant sous le nez vous le ferait prendre pour un vulgaire morceau de cristal taillé. Et le plan était bon : tout le monde n'y a vu que du feu.

— Je me le demande... murmura Mr Stein.

— Qu'avez-vous dit ?

Mr Pointz prit le sac, regarda le fermoir et le berceau vide où adhérerait encore un morceau de pâte à modeler, et dit lentement :

— Il a pu s'en détacher. Nous ferions bien de reprendre les recherches.

Elles reprirent en effet, mais cette fois dans un silence pesant. L'atmosphère s'était tendue.

Finalement, chacun son tour, ils abandonnèrent et restèrent à s'entre-regarder.

— Il n'est pas dans la pièce, dit Stein.

— Or, personne ne l'a quittée, cette pièce, fit remarquer sir George d'un ton lourd de sous-entendus.

Il y eut un moment de silence, qu'Eve mit à profit pour éclater en sanglots.

Son père lui tapota l'épaule.

— Allons, allons, lui dit-il d'un air effroyablement embarrassé.

Sir George se tourna vers Léo Stein.

— Vous avez murmuré quelque chose, il n'y a guère. Et quand je vous ai demandé de le répéter, vous ne m'avez pas répondu. Mais, en fait, je vous avais parfaitement entendu. Miss Eve venait de dire que personne n'avait vu l'endroit où elle avait caché le diamant. Les mots que vous avez murmurés étaient :

« Je me le demande. » Vous estimez donc vraisemblable, et je me glorifie de partager cette opinion, que quelqu'un ait effectivement surpris la manœuvre de notre petite Eve – et que cette personne se trouve en ce moment dans cette pièce. À mon avis, le sens de la justice tout autant que celui de l'honneur font obligation à chacun d'entre nous de se soumettre à une fouille en règle. Le diamant ne peut avoir quitté cette pièce.

Quand sir George jouait le rôle du gentilhomme redresseur de tort, personne ne pouvait lui damer le pion. Sa voix vibrait d'indignation sincère.

— Tout cela est bien désagréable ! gémit Mr Pointz.

— C'est de ma faute ! sanglota Eve de plus belle. Je n'aurais jamais dû...

— Ressaisissez-vous, mon petit, dit gentiment Mr Stein. Personne ne vous reproche rien.

Mr Leathern n'allait pas laisser passer une aussi belle occasion de se montrer pédant :

— J'estime, dit-il d'un ton pénétré, que la suggestion de sir George emportera l'adhésion pleine et entière de chacun d'entre nous. Elle emportera la mienne en tout cas.

— Moi aussi, je suis d'accord, acquiesça plus simplement Evan Llewellyn.

Mrs Rustington regarda lady Marroway, qui fit un bref signe d'assentiment. Les deux femmes allèrent se placer derrière le paravent où les rejoignit une Eve hoquetante.

Cinq minutes plus tard, huit personnes se regardaient avec incrédulité.

L'Étoile du Matin s'était bel et bien volatilisée.

Mr Parker Pyne dévisagea pensivement le jeune homme à la mine agitée qui lui faisait face.

— Vous êtes gallois, si je ne m'abuse, Mr Llewellyn ?

— Qu'est-ce que mes origines ont à voir ici ?

— Rigoureusement rien, je vous l'accorde. Ne voyez là qu'une manifestation de mon goût de la statistique. Je me livre en particulier à l'étude des rapports existant entre les réactions émotionnelles et certains caractères ethniques. Un point c'est tout. Mais revenons au problème qui nous préoccupe.

— Je ne sais pas vraiment pourquoi je suis venu vous voir, grommela Evan Llewellyn.

Son visage bronzé était hagard. Il ne regardait pas Mr Parker Pyne et l'examen de sa personne auquel se livrait ce dernier semblait le mettre à la torture.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis venu vous voir, répéta-t-il. Mais à qui diable m'adresser ? Et que diable faire ? C'est l'incapacité d'agir qui me rend malade... J'ai lu votre publicité et je me suis rappelé qu'un de mes amis, venu vous consulter, m'avait affirmé que vous obteniez des résultats. Et voilà... je suis venu, ce qui est idiot de ma part. Le genre de pétrin où je baigne, personne ne pourra m'en tirer.

— Si, moi, dit Mr Parker Pyne. Je suis précisément la personne qu'il vous fallait consulter. N'avez-vous pas devant vous le spécialiste des cœurs malheureux ? Cette pénible affaire vous a, semble-t-il, causé un tort considérable... Êtes-vous bien sûr que les faits se sont déroulés ainsi que vous les avez décrits ?

— Je ne crois pas avoir omis quoi que ce soit. Pointz a sorti son maudit diamant et l'a fait circuler. Cette insupportable gamine américaine l'a collé au fermoir de son ridicule sac du soir, et quand nous avons examiné ce fichu sac, le diamant avait disparu. Personne ne l'avait sur lui – le vieux Pointz lui-même a été fouillé – et je peux jurer qu'il n'était nulle part dans la pièce ! Or, *cette pièce, personne ne l'avait quittée...*

— Même pas un des garçons, par exemple ?

Llewellyn secoua la tête :

— Ils sont sortis avant que cette idiote ne se mette à tripoter le diamant. Et quand les choses ont commencé à se gâter, Stein a fermé la porte à clef pour les empêcher d'entrer. Non, c'est l'un d'entre nous qui a fait le coup.

— Ça m'en a tout l'air, murmura Mr Parker Pyne, pensif.

— Ce fichu journal ! gémit Evan Llewellyn. J'ai senti les soupçons naître dans leur esprit... Je les ai vus – de mes yeux vus – se persuader que c'était le seul moyen...

— Répétez-moi exactement ce qui s'est passé.

— C'est très simple. J'ai ouvert la fenêtre, sifflé le crieur, laissé tomber une pièce de monnaie, et il m'a lancé le journal. Et

voilà ! C'est le seul moyen par lequel le diamant ait pu quitter la pièce... jeté par moi à un complice qui attendait dans la rue.

— Ce n'est pas le seul moyen, corrigea Mr Parker Pyne.

— Vous en connaissez un autre ?

— Puisque vous ne l'avez pas jeté par la fenêtre, il doit forcément en exister un autre.

— Oh ! je vous vois venir. J'espérais quand même que vous pensiez à quelque chose de plus concret ! Quoi qu'il en soit, tout ce que je peux vous jurer, c'est que je ne l'ai pas jeté par la fenêtre. Oh ! je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez, ni vous ni personne, mais...

— Mais je vous crois, dit Mr Parker Pyne.

— Pourquoi ça ?

— D'après mes statistiques, vous seriez un malfaiteur atypique, hypothèse sur laquelle je ne veux même pas m'attarder. Que voulez-vous, vous n'avez pas le faciès. Pas celui du malfaiteur qui s'attaque aux bijoux, veux-je dire. Car il est bien des méfaits, et bien des crimes même, que vous pourriez commettre... mais nous n'aborderons pas ce sujet qui nous entraînerait trop loin. Non, cher monsieur, je ne vois pas en vous le voleur de l'Étoile du Matin.

— Vous êtes bien le seul, dit amèrement Llewellyn.

— Je m'en doute, admit Mr Parker Pyne.

— Sur le moment, tous m'ont regardé d'un drôle d'air. Marroway a ramassé le journal et s'est tourné vers la fenêtre. Il n'a pas fait le moindre commentaire. Mais Pointz a tout de suite mordu à l'hameçon ! Je voyais ce qu'ils pensaient tous. Mais pas un ne m'a formellement accusé. Et c'est bien là que le bât blesse.

Mr Parker Pyne hocha la tête de manière compatissante :

— C'est encore pire, n'est-ce pas ?

— Oui. Le poids de la suspicion. Le grand air de la calomnie. Un type est venu me poser des questions, un de ces flics modernes qui donnent dans le genre bienveillant. Il qualifiait son intervention d'enquête de routine. Il s'est montré plein de tact, mais fort intéressé par le fait qu'après avoir été longtemps fauché je me retrouve subitement plein aux as.

— Ce qui est le cas ?

— Hélas ! oui, serais-je tenté de dire... J'ai eu de la veine avec un cheval ou deux. Seulement voilà, mes paris, je les avais pris sur le terrain, et je n'ai aucun moyen de prouver que c'est bien de là que je tire tout cet argent. Personne ne peut non plus prouver le contraire, bien sûr... mais c'est le genre de bobard que n'importe qui pourrait inventer pour justifier des rentrées d'argent inavouables.

— Certes. Il en faudrait cependant bien davantage pour que l'on vous poursuive.

— Oh ! je n'ai pas peur d'être poursuivi pour vol. Dans un sens, ce serait plus facile... je saurais où j'en suis. Ce qui me rend la vie impossible, c'est que tous ces gens me prennent pour un voleur.

— Tous ces gens... ou une personne en particulier ?

— Que voulez-vous dire ?

— Mettons que je hasarde une hypothèse, sans plus.

Mr Parker Pyne balaya l'air de sa longue main soignée :

— Il s'agit bien d'une personne en particulier, n'est-ce pas ?
Dirons-nous... Mrs Rustington ?

Llewellyn rougit sous son hâle.

— Pourquoi elle ?

— Cher monsieur, à partir du moment où l'opinion de quelqu'un vous importe à un aussi haut point, il ne peut s'agir que d'une représentante du beau sexe. Or, quel était l'élément féminin ? Une petite Américaine morveuse ? Restons sérieux ! Lady Marroway ? Je suis quelque peu documenté sur lady Marroway. Et vous ne perdriez pas – loin de là ! – l'estime de cette personne pour avoir réussi un coup pareil. Nous en arrivons donc, par simple élimination, à Mrs Rustington.

— Elle... elle a connu une expérience désastreuse, dit Llewellyn avec effort. Son mari était un bon à rien, un décavé. Cela la rend peu encline à accorder sa confiance. Si elle... si elle croit que je...

Il lui fut impossible d'aller plus avant.

— J'avais donc raison, conclut Mr Parker Pyne. L'affaire est d'importance. Il est indispensable de vous laver au plus vite de tout soupçon.

Evan eut un petit rire forcé :

— Facile à dire.

— Et très facile à faire, rétorqua Mr Parker Pyne. Le problème est tellement circonscrit ! Tant de possibilités sont écartées ! La solution ne peut être que fort simple. J'ai d'ailleurs déjà quelques lueurs...

Llewellyn, ahuri, le dévisagea d'un œil incrédule.

Mr Parker Pyne prit un stylo et un bloc.

— Peut-être consentiriez-vous à me donner une brève description des membres de votre groupe ?

— Ne l'ai-je point déjà fait ?

— Leur signalement : couleur de cheveux, etc.

— Mais quel rapport avec l'affaire ?

— Un rapport évident, jeune homme. É-vi-dent. Et puis songez à mes fiches ! à mes statistiques !

D'assez mauvais gré, Evan décrivit par le menu les invités de Mr Pointz.

— Parfait, conclut Mr Parker Pyne après avoir pris quelques notes. Au fait, ne m'avez-vous pas dit qu'un verre avait été brisé ?

De nouveau ahuri, Evan haussa les épaules :

— Oui, et alors ? C'est un accident banal. Un verre est tombé par terre et s'est brisé en miettes qui ont été piétinées.

— Mauvais, les éclats de verre, commenta Mr Parker Pyne... C'était le verre de qui ?

— Celui de la gosse, je crois. Oui, c'est cela, celui d'Eve.

— Tiens ! tiens ! Et qui était assis à côté d'elle ?

— Sir George Marroway.

— Vous n'avez pas remarqué lequel des deux l'avait fait tomber ?

— Hélas, non ! C'est important ?

— Non, pas vraiment. C'était même une question superfétatoire, avoua Mr Parker Pyne en se levant. Voulez-vous repasser d'ici à trois jours, Mr Llewellyn ? J'ai tout lieu de croire que l'affaire sera alors éclaircie à votre satisfaction.

— Vous plaisantez ?

— Jamais quand il s'agit des affaires de mes clients. Cela ne me vaudrait que leur juste méfiance. Vendredi 11 h 30 ? Ce sera parfait. Bonsoir, cher monsieur.

Evan pénétra dans le bureau de Mr Parker Pyne le vendredi matin en proie à une agitation considérable : l'espoir, en lui, le disputait au scepticisme.

Mr Parker Pyne l'accueillit avec un sourire épanoui :

— Bonjour, Mr Llewellyn ! Asseyez-vous ! Cigarette ?

Evan écarta le coffret qui lui était tendu.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— Mieux que *bien*, affirma Mr Parker Pyne non sans quelque humour. La police a arrêté le gang au grand complet la nuit dernière.

— Le gang ? Quel gang ?

— Le gang Amalfi, voyons ! J'avais tout de suite pensé à eux quand vous m'avez raconté votre histoire. J'avais reconnu leur style. Et lorsque vous m'eûtes décrit les invités, mon siège était fait.

— Qu'est-ce donc que ce gang Amalfi ?

— Il est composé du père, du fils et de la bru – si tant est que Pietro et Maria soient vraiment mariés, ce qui est sujet à controverse.

— Je ne comprends toujours pas.

— C'est pourtant simple. Leur nom est italien et ils sont sans nul doute d'origine italienne, mais Amalfi père est né aux États-Unis. Sa méthode ne varie guère. Il calque son personnage sur celui d'un homme d'affaires connu, se présente à quelque magnat de la joaillerie européenne et tend ses filets. Dans le cas qui nous occupe, il traquait l'Étoile du Matin. La mascotte de Pointz tout comme ses manies sont bien connues dans le métier. Maria Amalfi a joué le rôle de la fillette – c'est une créature hors du commun : à 27 ans bien sonnés, elle parvient à convaincre ses victimes qu'elle n'en a pas dépassé 16 !

— Pas... pas Eve ! hoqueta Llewellyn.

— Mais si, bien sûr ! Quant à Pietro, le troisième larron, il s'était fait embaucher comme extra au *Royal George* – avec la fête foraine et les régates, ils manquaient de serveurs. Le décor est donc planté, les comparses sont en place. Eve lance un pari à Isaac Pointz qui relève le défi. Il fait circuler le diamant comme il l'a fait la veille au soir. Les serveurs entrent dans le salon

particulier et Leathern affecte de garder la pierre dissimulée jusqu'à ce qu'ils aient quitté la pièce. En réalité, quand ils sortent, le diamant sort avec eux, fort proprement fixé, grâce à un morceau de chewing-gum, sous le plat de poisson que Pietro remporte. D'une simplicité enfantine, vous avais-je dit !

— Mais... mais le diamant... c'est après la retraite des serveurs que je l'ai vu !

— Vous avez vu du toc, un morceau de strass tout juste bon à abuser quelqu'un qui y jetterait un coup d'œil rapide. Eve le laisse tomber, s'arrange pour qu'un verre s'écrase sur le sol et piétine allègrement le tout. Les débris de strass se mêlent aux éclats de verre. Miraculeuse disparition du diamant ! Eve et Leathern peuvent se soumettre à toutes les fouilles qu'on voudra.

— Eh bien, ça, par exemple... fit Evan en secouant la tête. Et vous dites que vous avez reconnu le gang d'après ma description ? Ils avaient déjà utilisé ce truc ?

— Pas exactement. Mais c'était bien dans leur manière. Il va de soi que mon attention avait tout de suite été accaparée par la jeune Eve.

— Pourquoi ? Moi, je ne l'ai pas soupçonnée une seconde. Personne d'autre ne l'a fait non plus. Elle semblait tellement... tellement *puérile*.

— C'est bien là le génie particulier de Maria Amalfi. Elle fait plus enfant que nature. Des enfants d'une telle puérilité, cela n'existe pas, cher monsieur. Et la pâte à modeler ! Ce pari était censé avoir été lancé de façon spontanée – cependant la petite dame avait bien pris soin d'avoir de la pâte à modeler sur elle. Qu'était-ce sinon de la préméditation ? Mes soupçons se sont immédiatement portés sur elle.

Llewellyn se leva.

— Monsieur, je demeurerai votre éternel obligé.

— La statistique, murmura Mr Parker Pyne. La statistique, un fichier bien tenu et l'étude systématique des divers types de malfaiteurs... voilà un violon d'Ingres qui ne me donne que des satisfactions.

— Vous me ferez savoir combien je... euh...

— Mes honoraires sont fort modérés, dit Mr Parker Pyne. Ils n'entameront guère vos... vos gains aux courses. Malgré tout, jeune homme, si j'étais vous, j'abandonnerais à l'avenir les chevaux. C'est un animal bien peu fiable, le cheval.

— Vous avez raison, dit Evan.

Il serra la main de Mr Parker Pyne, sortit du bureau à grands pas, héla un taxi et donna au chauffeur l'adresse de Janet Rustington.

Il se sentait de force à vaincre les plus solides résistances.

La Providence des amants

(The Love Detectives)

Le petit Mr Satterthwaite regarda pensivement son hôte. L'amitié entre les deux hommes avait de quoi surprendre. Gentilhomme campagnard aux goûts simples, le colonel Melrose avait le sport pour unique passion. Les quelques semaines qu'il lui fallait bon an mal an passer à Londres lui étaient un supplice. Mr Satterthwaite, au contraire, était un rat des villes. Oracle dans le domaine de la cuisine française et de la haute couture, il se faisait le colporteur bénévole des tout derniers potins et des plus croustillants scandales. Sa passion, unique et dévorante, était l'observation du comportement humain, et il était expert dans un domaine que nul n'eût songé à lui contester : celui de Spectateur de la Vie.

Il semblait donc que Melrose et lui eussent bien peu en commun, car le colonel se souciait de son prochain comme d'une guigne et se hérissait dès qu'il était question de sentiments – sous quelque forme que ce fût. En fait, s'ils étaient amis, cela tenait à ce que leurs pères l'avaient été avant eux. Et à ce qu'ils connaissaient les mêmes gens et professaient le même mépris patricien à l'égard de cette sous-plèbe : les parvenus.

Il était 19 h 30. Les deux hommes étaient installés dans le confortable fumoir du colonel, et Melrose décrivait un mémorable laisser-courre remontant à l'hiver précédent avec l'enthousiasme du veneur chevronné. Mr Satterthwaite, dont la science équine n'excédait pas les sacro-saintes visites dominicales d'écuries dont la fâcheuse coutume perdure encore dans certains châteaux de provinces arriérées, l'écoutait avec la politesse exquise dont il ne se départait jamais.

La sonnerie du téléphone interrompit Melrose, qui alla décrocher.

— Allô ! oui... colonel Melrose à l'appareil. Qu'est-ce que vous racontez ?... Quoi ?

Son comportement avait changé du tout au tout. Raide, compassé, c'était le magistrat qui parlait maintenant, et non plus le chasseur.

Il écouta un moment, puis déclara, laconique :

— Bien, Curtis. J'arrive tout de suite.

Il raccrocha et se tourna vers son hôte :

— On vient de trouver sir James Dwyghton dans sa bibliothèque... assassiné.

— Assassiné ?

Mr Satterthwaite avait bondi, surexcité.

— Je dois me rendre à Alderway sur l'heure, ajouta le colonel. Cela vous dirait de m'accompagner ?

— Si je ne risque pas de vous encombrer...

— Pas le moins du monde. J'avais l'inspecteur Curtis au bout du fil. Brave garçon, mais rien dans la tête. Je serais heureux de vous avoir avec moi. J'ai idée que ça va être une sale histoire.

— A-t-on mis la main sur l'assassin ?

— Non, répondit brièvement Melrose.

L'oreille aiguisée de Mr Satterthwaite détecta une nuance de réserve derrière la brève dénégation. Il se mit à repasser dans son esprit tout ce qu'il savait sur les Dwyghton.

Un vieux bonze suffisant, ce feu sir James. Un de ces hommes aux manières bourruées qui n'ont pas leur pareil pour se faire des ennemis. La soixantaine bien sonnée, le cheveu grisonnant et le teint rubicond. Réputé ladre à l'extrême.

De là, il passa à lady Dwyghton, dont l'image flotta devant ses yeux : jeune, mince, rousse. Il se remémora des rumeurs, des insinuations, des ragots bizarres. Ainsi, c'était ça – c'était la raison pour laquelle Melrose avait l'air si maussade... Puis il se ressaisit – il ne lui fallait pas laisser son imagination prendre ainsi le mors aux dents.

Cinq minutes plus tard, Mr Satterthwaite s'installait dans le roadster de son hôte. Le moteur vrombit et ils s'enfoncèrent dans la nuit.

Le colonel était un homme taciturne. Ils avaient parcouru près de deux kilomètres avant qu'il ne se mette à parler.

— Vous les connaissez, je suppose ? lança-t-il abruptement.

— Les Dwighton ? Je sais tout sur leur compte, bien évidemment. (Sur le compte de qui Mr Satterthwaite aurait-il bien pu ne pas tout savoir ?) Lui, j'ai dû le rencontrer une fois ou deux, elle, bien davantage.

— Jolie femme, dit Melrose.

— Très belle, corrigea Mr Satterthwaite.

— Vous trouvez ?

— Du plus pur type Renaissance, décréta Mr Satterthwaite que gagnait l'exaltation. Elle a joué dans un spectacle d'amateurs lors de je ne sais plus quelle fête de charité, au printemps dernier. J'ai été sub-ju-gué. Rien de moderne en elle – c'est une pure survivance du passé. On pourrait l'imaginer dans le palais des Doges, ou en Lucrèce Borgia...

Le colonel perdit un instant le contrôle de sa voiture qui fit une légère embardée. Et Mr Satterthwaite se demanda quelle fatalité lui avait fait prononcer le nom de Lucrèce Borgia. Étant donné les circonstances...

— Dwighton n'a pas été empoisonné, n'est-ce pas ? demanda-t-il de but en blanc.

Melrose lui jeta, de côté, un coup d'œil inquisiteur :

— Pourquoi diable cette question ?

— Oh ! je... je n'en sais trop rien.

Mr Satterthwaite semblait troublé :

— C... c'était une idée en l'air.

— Eh bien, non, il n'a pas été empoisonné, dit sombrement Melrose. Si vous voulez tout savoir, on lui a fracassé le crâne.

— Avec un instrument contondant, marmotta Mr Satterthwaite d'un air sagace.

— Ne parlez pas comme un de ces fichus personnages de romans policiers, Satterthwaite. On lui a défoncé le crâne avec une statuette de bronze.

— Oh ! s'exclama Mr Satterthwaite avant de retomber dans le silence.

— Vous savez quelque chose sur un type qui s'appelle Paul Delangua ? s'enquit Melrose au bout d'une minute ou deux.

— Oui. Il est jeune. Et beau garçon.

— Toutes les femmes sont probablement de cet avis, grommela le colonel.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Non.

— J'aurais pourtant parié le contraire. Il monte très bien, non ?

— Il monte en avant, à la française, et il fait tout un tas de singeries, comme la plupart des étrangers.

Mr Satterthwaite réprima un sourire. Ce brave Melrose avait en toutes choses un jugement si typiquement britannique ! Agréablement conscient de sa largeur d'esprit toute cosmopolite, Mr Satterthwaite était à même de déplorer cette regrettable attitude insulaire.

— Réside-t-il dans la région ? demanda-t-il.

— Il a longtemps été l'hôte des Dwigton, à Alderway. Le bruit court que sir James l'a flanqué dehors il y a une semaine.

— Pourquoi ?

— Il a dû le trouver en train de faire la cour à sa femme. Nom de Dieu ! qu'est-ce qui m'a fichu ce...

Il y eut une violente embardée, suivie d'un choc et d'un bruit de tôles froissées.

— Le plus dangereux carrefour d'Angleterre, marmonna Melrose. Mais quand même, ce type aurait dû klaxonner. Et puis c'est nous qui avons la priorité. Bah ! Nous lui avons causé plus de dégâts que nous n'en avons subi.

Il bondit hors de la décapotable. Une silhouette descendit de l'autre voiture. Des bribes de conversation parvinrent à Satterthwaite.

— C'est entièrement ma faute, disait l'inconnu. Mais je ne connais pas bien la région, et il n'y avait pas le moindre panneau indiquant que je débouchais sur une voie prioritaire.

Le colonel, apaisé, se mit à l'unisson. Les deux hommes se penchèrent sur la voiture de l'étranger, qu'un chauffeur examinait déjà. La conversation se fit hautement technique.

— C'est l'affaire d'une demi-heure, dit l'étranger. Mais ne vous mettez surtout pas en retard pour moi. Je suis heureux que votre voiture ne soit pas plus endommagée.

— De mon côté, je suis navré de devoir vous fausser compagnie, mais à dire le vrai... commençait le colonel.

Il n'eut pas loisir de continuer plus avant. Car Mr Satterthwaite, bouillant d'excitation, venait de jaillir de la voiture, tel un oiseau tombant du nid, et étreignait déjà les mains de l'étranger.

— C'est bien lui ! J'avais reconnu sa voix ! s'époumona-t-il. Quel hasard extraordinaire ! Qui pourrait rêver hasard plus extraordinaire !

— Hein ? grommela le colonel Melrose.

— Mr Harley Quinn. Melrose, je suis sûr que vous m'avez mille fois entendu parler de Mr Quinn !

Le colonel Melrose ne semblait pas s'en souvenir, mais il assista sans broncher aux effusions de Mr Satterthwaite qui gazouillait gaiement :

— Je ne vous ai pas vu depuis... attendez que je réfléchisse...

— Depuis la soirée au *Fou aux Clochettes*, répondit l'autre, imperturbable.

— Le Fou aux Clochettes, hein ? s'énerva le colonel.

— Une auberge, expliqua Mr Satterthwaite. Drôle de nom pour une auberge !

— Vieux nom, plutôt, et passé de mode, hélas ! dit Mr Quinn. Il fut un temps, rappelez-vous, où les fous et les clochettes étaient bien plus répandus en Angleterre qu'ils ne le sont aujourd'hui.

— C'est probable, oui, nul doute que vous ayez raison, hasarda Melrose.

Il cligna des paupières. Par un curieux jeu de lumières – les phares de l'une des voitures et les feux arrière de l'autre –, Mr Quinn lui sembla, l'espace d'un instant, travesti en fou aux clochettes. Mais ce n'était là qu'une illusion d'optique.

— Nous ne pouvons vous abandonner en panne au bord de la route, poursuivit Mr Satterthwaite. Montez avec nous. Il y a bien assez de place pour trois, n'est-ce pas, Melrose ?

— En nous serrant un peu, oui.

La voix du colonel n'en était pas moins hésitante :

— Le seul problème, ajouta-t-il, c'est l'affaire que nous avons à régler, Satterthwaite.

Mr Satterthwaite sursauta. Tout se bousculait dans sa tête. Il se mit à trembler littéralement d'excitation.

— Non ! cria-t-il. Non, j'aurais dû m'en douter ! Il n'est pas de hasard quand il s'agit de vous, Mr Quinn ! Ce n'est pas par accident que nous nous sommes rencontrés ce soir à ce croisement !

Le colonel regarda son ami d'un air ébahi. Mr Satterthwaite le prit par le bras :

— Vous vous rappelez ce que je vous ai raconté... au sujet de votre ami Dereck Capel ? Le motif de son suicide, que personne ne parvenait à deviner ? C'est Mr Quinn qui a élucidé cette énigme... et bien d'autres après celle-là. Il vous montre des choses que vous avez bel et bien eues sous les yeux, mais que vous n'avez pas su voir. Il est mer-veil-leux !

— Mon cher Mr Satterthwaite, vous me faites rougir, dit Mr Quinn en souriant. Pour autant que je me souviene, ces découvertes ont été faites par vous, et non par moi.

— Elles ont été faites parce que vous étiez là, dit Mr Satterthwaite avec la plus intense conviction.

— Bien, dit le colonel Melrose en toussotant, mal à l'aise. Ne perdons pas plus de temps. Allons-y.

Il s'installa au volant, point trop content de la présence de cet étranger que lui imposait l'enthousiasme de Mr Satterthwaite. Mais il ne voyait guère d'objection valable à lui opposer, et il était pressé d'arriver à Alderway.

Mr Satterthwaite fit asseoir Mr Quinn au milieu et s'installa à son tour. La voiture était spacieuse et les trois hommes point trop serrés.

— Ainsi, la criminalité vous intéresse, Mr Quinn ? s'enquit le colonel dans un élan d'affabilité.

— Non, pas exactement la criminalité.

— Quoi donc, alors ?

— Demandons à Mr Satterthwaite, sourit Mr Quinn. C'est le plus fin des observateurs.

— Je peux me tromper, dit lentement Mr Satterthwaite, mais je crois... oui, je crois bien que Mr Quinn est la providence des... des amants.

Il rougit en disant le dernier mot, qui est de ceux dont un Anglais ne saurait user sans embarras. Il l'avait d'ailleurs prononcé sur un ton d'excuse, l'entourant de guillemets imaginaires.

— Sacrebleu ! s'exclama le colonel stupéfait avant de retomber dans le silence.

Il se disait que Mr Satterthwaite avait tout compte fait de bien curieux amis. Et il regarda de côté l'ami en question. Le gaillard semblait on ne peut plus normal. C'était le type même du jeune homme bien sous tous rapports. Plutôt brun, d'accord... mais pas au point de faire métèque.

— Et maintenant, pontifia Mr Satterthwaite, il me faut vous situer l'affaire.

Il disserta une dizaine de minutes. Assis là dans l'obscurité, fonçant à travers la nuit, il éprouvait une enivrante sensation de puissance. Qu'importait qu'il ne fût qu'un spectateur de la vie ! Les mots lui obéissaient, il était leur maître, il pouvait en tisser une toile : un extraordinaire tableau Renaissance avec au premier plan la radieuse beauté de lady Dwyghton, ses bras blancs et ses cheveux roux, et, dans l'ombre, la silhouette ténébreuse de ce Paul Delangua que les femmes trouvaient beau.

Le tout sur arrière-fond d'Alderway, Alderway qui se dressait là depuis le règne de Henry VII, et même, selon certains, depuis bien avant. Alderway qui était anglais jusqu'à l'âme, avec ses ifs taillés, sa vieille grange au pignon en encorbellement et son vivier où les moines élevaient leurs carpes pour le vendredi.

En quelques coups de burin d'une précision chirurgicale, il grava une eau-forte de sir James Dwyghton, digne descendant des lointains De Witton, qui avaient pillé, rançonné et serré dans leurs coffres suffisamment d'or pour que les maîtres d'Alderway ne se retrouvent jamais dans le besoin.

Enfin Mr Satterthwaite s'arrêta. Sûr d'avoir emporté l'adhésion de son auditoire, il attendait maintenant les éloges qui lui étaient dus... et qui ne tardèrent pas.

— Vous êtes un artiste, Mr Satterthwaite.

— Je... je fais de mon mieux, murmura le petit homme avec une soudaine humilité.

Cela faisait quelques minutes qu'ils avaient dépassé le pavillon des gardiens. La voiture stoppait maintenant devant la porte d'entrée et un agent de police dévala les marches du perron pour les accueillir :

— Bonsoir, monsieur. L'inspecteur Curtis est dans la bibliothèque.

— Parfait.

Le colonel Melrose escalada les marches, suivi par ses deux compagnons. Comme les trois hommes traversaient le grand hall, un vieux majordome risqua craintivement un œil par l'entrebâillement d'une porte. Melrose lui adressa un petit salut :

— Bonsoir, Miles. Bien triste affaire.

— Oh ! pour ça oui, monsieur, chevrota le vieillard. Que quelqu'un ait osé tuer Monsieur... Je peux à peine y croire.

— Oui, oui, l'interrompit Melrose. Nous aurons une conversation dans un instant, Miles.

Il se dirigea à grandes enjambées vers la bibliothèque. Là, un inspecteur à l'allure militaire l'accueillit avec respect :

— Sale affaire, monsieur. Je n'ai touché à rien. Pas d'empreintes sur l'arme du crime. Celui qui a fait le coup connaissait son boulot.

Mr Satterthwaite regarda la silhouette affalée sur le bureau et détourna précipitamment les yeux. La victime avait été frappée par-derrière. Un coup d'une violence inouïe lui avait fracassé le crâne.

L'arme du crime gisait sur le sol – une statuette de bronze d'une soixantaine de centimètres et dont le socle était maculé de sang. Mr Satterthwaite se pencha avec curiosité.

— Une Vénus, murmura-t-il. Ainsi, il a été tué par Vénus...

Il trouva là matière à méditation poétique.

— Les fenêtres étaient fermées, ajouta l'inspecteur d'un ton lourd de sous-entendus.

— Le crime a donc été commis de l'intérieur, dit le colonel à regret. Bien... bien, nous verrons.

La victime portait une tenue de golf ; un sac et des clubs étaient abandonnés sur un canapé de cuir.

— Il venait de rentrer des links, commenta l'inspecteur qui avait suivi le regard de son supérieur. Cela se situait à 17 h 15. Il

s'est fait servir le thé par le majordome. Ensuite il a demandé que son valet de chambre lui apporte ses chaussons. Pour autant que nous sachions, le valet de chambre est la dernière personne à l'avoir vu vivant.

Melrose hocha la tête et tourna de nouveau son attention vers le bureau. Bon nombre de bibelots avaient été renversés et brisés. On remarquait surtout une pendule en cloisonné couchée sur le côté, au beau milieu de la table.

L'inspecteur se racla la gorge.

— C'est ce qu'il est convenu d'appeler un coup de chance, monsieur, dit-il. Comme vous pouvez le constater, le mécanisme s'est arrêté à 18 h 30. Ce qui nous donne l'heure du crime. Rudement pratique.

Le colonel examinait pensivement la pendule.

— Comme vous dites, commenta-t-il. Très pratique... Trop pratique. Beaucoup trop. Je n'aime pas ça.

Il regarda ses deux compagnons. Et il y avait comme une prière dans le regard qu'il posait sur Mr Quinn.

— Bon dieu ! ajouta-t-il. C'est trop réussi. Les choses ne se passent pas comme ça.

— Vous voulez dire, murmura Mr Quinn, que les pendules ne se renversent pas comme ça ?

Melrose le considéra un moment, puis reporta son attention sur la pendule, qui avait l'aspect pathétique des objets brusquement dépouillés de leur dignité. Très soigneusement, le colonel Melrose la replaça sur ses pieds. Il imprima à la table une violente secousse. La pendule tressauta mais conserva son équilibre. Melrose recommença l'opération et, très lentement, comme à regret, la pendule se coucha sur le dos.

— À quelle heure le crime a-t-il été découvert ? interrogea Melrose d'un ton dur.

— À 19 heures, monsieur.

— Qui l'a découvert ?

— Le majordome.

— Amenez-le-moi. Je vais le voir tout de suite. Au fait, où est lady Dwyghton ?

— Elle repose, monsieur. Sa femme de chambre dit qu'elle est prostrée et ne peut recevoir personne.

Melrose hocha la tête et l'inspecteur Curtis se mit en quête du majordome. Mr Quinn contemplait pensivement la cheminée. Mr Satterthwaite l'imita et un objet qui brillait dans la cendre attira son regard. Il se baissa et ramassa un petit éclat de verre bombé.

— Vous souhaitez me voir, monsieur ?

C'était la voix du majordome, toujours aussi chevrotante. Mr Satterthwaite glissa l'éclat de verre dans la poche de son gilet et se retourna.

Le vieillard se tenait sur le seuil.

— Asseyez-vous, lui dit gentiment le colonel. Vous tremblez comme une feuille. J'imagine que cela a dû vous causer un choc.

— En effet, monsieur.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps. Votre maître est rentré juste après 17 heures, si je ne m'abuse ?

— Oui, monsieur. Il a demandé qu'on lui serve son thé ici. Plus tard, quand je suis venu desservir, il m'a prié de lui envoyer Jennings – c'est son valet, monsieur.

— Quelle heure était-il ?

— Environ 18 h 10, monsieur.

— Et ensuite ?

— J'ai passé la consigne à Jennings, monsieur. Et ce n'est que quand je suis revenu ici à 19 heures pour fermer les fenêtres et tirer les rideaux que j'ai vu...

— Vous n'avez pas touché le corps ou dérangé quoi que ce soit, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, monsieur ! J'ai couru aussi vite que j'ai pu jusqu'au téléphone pour prévenir la police.

— Et ensuite ?

— J'ai dit à Janet – la camériste de Sa Seigneurie, monsieur – d'annoncer la nouvelle à Sa Seigneurie.

— Vous n'avez pas vu votre maîtresse, cet après-midi ?

Le colonel Melrose avait posé sa question de l'air le plus naturel du monde, mais l'oreille ultrasensible de Mr Satterthwaite capta l'inquiétude derrière les mots.

— Pour ainsi dire pas, monsieur. Sa Seigneurie n'a pas quitté ses appartements depuis la tragédie.

— L'aviez-vous vue avant ?

La question avait été décochée comme une flèche et tout le monde remarqua l'hésitation du majordome.

— Je... je n'ai fait que l'apercevoir, monsieur, alors qu'elle descendait l'escalier.

— Est-elle entrée ici ?

Mr Satterthwaite retenait son souffle.

— Je... je crois que oui, monsieur.

— Quelle heure était-il ?

On aurait entendu une mouche voler. Le vieillard savait-il, se demandait Mr Satterthwaite, ce qui dépendait de sa réponse ?

— Il était juste 18 h 30, monsieur.

Le colonel Melrose poussa un profond soupir.

— Ce sera tout, merci. Envoyez-moi Jennings, le valet de chambre, voulez-vous ?

Jennings ne tarda pas à se présenter. C'était un homme à la démarche féline, au visage en lame de couteau et qui avait en lui on ne savait quoi de sournois.

Un homme, se dit Mr Satterthwaite, qui eût aisément tué son maître pour peu qu'il soit sûr de n'être point inquiété.

Il écouta attentivement les réponses du valet aux questions du colonel Melrose. Mais ses déclarations ne semblaient pas comporter de failles. Il avait descendu ses chaussons à son maître et était reparti avec ses chaussures de golf.

— Qu'avez-vous fait ensuite, Jennings ?

— J'ai regagné l'office, monsieur.

— À quelle heure avez-vous quitté votre maître ?

— Dix-huit heures quinze passées d'une minute ou deux, monsieur.

— Où étiez-vous à 18 h 30, Jennings ?

— À l'office, monsieur.

Le colonel le congédia d'un signe de tête. Il lança à Curtis un coup d'œil inquisiteur.

— C'est exact, monsieur. J'ai vérifié. Il n'a pas quitté l'office entre 18 h 20 et 19 heures.

— Cela le met donc hors de cause, dit le colonel avec un rien de regret dans la voix. En outre, il n'avait pas de mobile.

On frappait à la porte. Ils s'entre-regardèrent.

— Entrez ! lança le colonel.

Une femme de chambre à l'air épouvanté se montra :

— Pardonnez-moi... Sa Seigneurie a appris l'arrivée du colonel Melrose et souhaiterait le voir.

— Bien sûr, dit Melrose. Je viens tout de suite. Voulez-vous me montrer le chemin ?

Mais une main venait d'écarter la femme de chambre. Et c'était une silhouette bien différente qui se dressait maintenant dans l'encadrement de la porte. Laura Dwyghton semblait une visiteuse d'une autre planète. Elle était moulée dans une longue robe d'inspiration médiévale en brocart bleu antique. Ses cheveux roux, séparés par une raie médiane, étaient ramenés sur ses oreilles. Consciente de posséder un style bien à elle, lady Dwyghton ne les avait jamais fait couper et les portait en un lourd chignon sur la nuque. Elle avait les bras nus. D'une main dramatiquement tendue, elle se tenait au chambranle. L'autre se crispait sur un livre. « On jurerait, se dit Mr Satterthwaite, une madone peinte par un primitif italien. » Elle n'avait toujours pas quitté le seuil, et vacillait si dangereusement que le colonel se précipita.

— Je suis venue vous dire... vous dire que...

Sa voix était chaude et profonde. Transporté par la qualité dramatique de la scène, Mr Satterthwaite en avait oublié la tragique réalité.

— Je vous en prie, lady Dwyghton...

Un bras passé autour de sa taille, Melrose lui fit traverser le hall pour la conduire dans un boudoir aux murs tendus de soie fanée. Quinn et Satterthwaite leur avaient emboîté le pas. Elle se laissa tomber sur un canapé, la tête renversée sur les coussins, les paupières closes. Les trois hommes la dévisageaient en silence. Soudain elle ouvrit les yeux et se redressa. Puis elle se mit à parler avec un calme effrayant.

— *C'est moi qui l'ai tué*, dit-elle. Voilà ce que j'étais venue vous dire. *C'est moi qui l'ai tué*.

Il y eut un moment de silence poignant. Le cœur de Mr Satterthwaite lui manqua.

— Lady Dwyghton, dit Melrose, vous avez subi un choc effroyable... vous n'êtes pas dans votre état normal. Je ne pense pas que vous vous rendiez compte de ce que vous dites.

Se rétracterait-elle ? Se rétracterait-elle tandis qu'il en était encore temps ?

— Je sais parfaitement ce que je dis. C'est moi qui ai tiré sur lui.

Deux des hommes présents ne purent dissimuler leur stupeur, le troisième demeura impassible. Laura Dwyghton se pencha en avant :

— Ne comprenez-vous donc pas ? Je suis descendue et je l'ai abattu d'un coup de feu. J'avoue. Je reconnais les faits.

Le livre qu'elle tenait à la main tomba avec bruit. Un coupe-papier s'échappa d'entre les pages, une sorte de dague au manche incrusté de pierreries. Mr Satterthwaite le ramassa d'un geste machinal et le posa sur la table. « Voici un jouet bien dangereux, se dit-il, et avec lequel il serait aisé de tuer un homme. »

— Alors ?

La voix de Laura Dwyghton trahissait l'impatience.

— Qu'allez-vous faire ? M'arrêter ? Me traîner en prison ?

Le colonel Melrose eut du mal à trouver sa voix.

— Ce que vous venez de nous confier est très grave, lady Dwyghton. Je me vois contraint de vous prier de regagner votre chambre en attendant que... euh... que j'aie pris mes dispositions.

Elle hocha la tête et se leva. Elle avait recouvré son empire sur elle-même, et n'était plus que froideur et dignité.

Comme elle se dirigeait vers la porte, Mr Quinn intervint :

— Qu'avez-vous fait du revolver, lady Dwyghton ?

Son visage trahit un instant d'égarement :

— Je... je l'ai laissé tomber. Non, je crois que je l'ai jeté par la fenêtre... oh ! je ne m'en souviens plus. Mais qu'importe ? Je ne savais plus ce que je faisais. Cela n'importe guère, n'est-ce pas ?

— Non, dit Mr Quinn. Je crois que cela n'importe guère, en effet.

Elle le regarda, perplexe, et avec, au fond de la prunelle, l'ombre de quelque chose qui aurait bien pu être de la peur. Puis elle redressa la tête et sortit impérieusement de la pièce. Mr Satterthwaite s'élança dans son sillage. Elle risquait, craignait-il, de s'évanouir d'une seconde à l'autre. Mais elle avait déjà gravi la

moitié des marches et ne trahissait plus le moindre signe de faiblesse. La femme de chambre à l'air épouvanté se tenait au pied de l'escalier, et Mr Satterthwaite s'adressa à elle avec autorité :

— Occupez-vous de votre maîtresse.

— Bien, monsieur.

La jeune fille, qui se préparait à suivre la silhouette moulée de bleu, suspendit son geste :

— Oh ! monsieur, ils ne le soupçonnent pas, n'est-ce pas ?

— Ils ne soupçonnent pas qui ?

— Jennings, monsieur. Oh ! monsieur, il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Jennings ? Non, bien sûr que non. Courez vous occuper de votre maîtresse.

— Tout de suite, monsieur.

La jeune fille monta l'escalier quatre à quatre tandis que Mr Satterthwaite regagnait le petit salon.

— Du diable si je m'y retrouve ! était en train de tempêter le colonel Melrose. C'est à n'y rien comprendre. C'est... c'est comme ces fichues âneries que les héroïnes commettent dans la plupart des romans.

— C'est irréal, acquiesça Mr Satterthwaite. C'est comme une pièce sublime qui se donnerait sur un théâtre.

Mr Quinn hocha la tête.

— Oui, vous êtes un inconditionnel de l'art dramatique, n'est-il pas vrai ? Vous êtes de ceux qui savent apprécier une jolie interprétation d'acteur quand il leur est donné d'y assister.

Mr Satterthwaite le regarda fixement.

Dans le silence qui suivit, un bruit lointain leur vint aux oreilles.

— On dirait un coup de feu, dit le colonel Melrose. Un des gardes-chasses, j'imagine. C'est probablement ce qu'elle a entendu à 18 h 30. Elle est sans doute descendue voir de quoi il s'agissait. Elle ne s'est pas approchée du corps pour l'examiner. Elle a tout de suite sauté à la conclusion et...

— Mr Delangua, monsieur, fit une voix tremblotante.

Le vieux majordome, l'air contraint, se tenait sur le seuil.

— Hein ? Quoi ? dit Melrose.

— Mr Delangua est ici, monsieur, et il souhaiterait un entretien.

Le colonel se rencogna dans son fauteuil.

— Faites-le entrer, grommela-t-il.

Paul Delangua parut. Comme le colonel Melrose l'avait fait remarquer, il y avait quelque chose de « non anglais » en lui : la gracieuse aisance de ses mouvements, la sombre beauté de son visage, ses yeux un peu trop rapprochés. Il flottait autour de lui comme un parfum Renaissance. Laura Dwigton et lui évoquaient le même univers.

— Je vous souhaite le bonsoir, messieurs, les salua Paul Delangua en se prosternant dans une courbette théâtrale.

— Je ne sais pas ce qui vous amène, Mr Delangua, fit le colonel Melrose d'un ton tranchant, mais si cela n'a rien à voir avec l'affaire qui nous préoccupe...

Delangua l'interrompit d'un éclat de rire.

— Bien au contraire ! dit-il. Cela a tout à voir avec ladite affaire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends par là, déclara froidement Delangua, que je suis venu me déclarer coupable du meurtre de sir James Dwigton.

— Mesurez-vous la gravité de vos dires ? s'enquit Melrose.

— Parfaitement.

Les yeux du jeune homme étaient rivés sur la table.

— Je ne comprends pas...

— Pourquoi je me dénonce ? Appelez ça remords, appelez ça tout ce que vous voudrez. Je l'ai fort proprement poignardé, vous pouvez me croire sur parole.

Il désigna la table du menton :

— Je vois que l'arme du crime est en votre possession. Un joujou tout ce qu'il y a de commode. Lady Dwigton a commis l'imprudence de le laisser traîner dans un livre et je le lui ai dérobé.

— Un instant, dit le colonel Melrose. Dois-je comprendre que vous avouez avoir poignardé sir James avec ceci ?

Il avait soulevé la dague.

— Exact. Je me suis faufilé par la fenêtre. Il me tournait le dos. Cela n'a soulevé aucune difficulté. Je suis ressorti par le même chemin.

— Par la fenêtre ?

— Par la fenêtre, bien entendu.

— Et quelle heure était-il ?

Delangua hésita :

— Voyons... J'ai d'abord parlé au garde-chasse. Cela, c'était à 18 h 15. J'ai entendu sonner l'heure au clocher de l'église. J'ai donc commis le crime à... disons aux environs de la demie.

Un sourire sévère se dessina sur les lèvres du colonel.

— Parfaitement exact, jeune homme, dit-il ; 18 h 30 est en effet l'heure du crime. Peut-être l'avez-vous déjà entendu préciser ? Quoi qu'il en soit, il s'agit vraiment là d'un crime qui sort de l'ordinaire.

— Pourquoi ?

— Tant de gens s'en déclarent coupables, dit le colonel Melrose.

Ils entendirent la respiration haletante du jeune homme.

— Qui d'autre a avoué ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait en vain d'empêcher de trembler.

— Lady Dwighton.

Delangua renversa la tête en arrière et partit d'un éclat de rire quelque peu forcé.

— Lady Dwighton est encline à l'hystérie, dit-il d'un ton badin. Si j'étais vous, je n'accorderais pas le moindre crédit à ce qu'elle raconte.

— Je ne pense pas le faire, dit Melrose. Mais il y a encore une autre bizarrerie se rapportant à ce crime.

— Laquelle ?

— Eh bien, dit Melrose, lady Dwighton a confessé avoir tiré sur sir James. Quant à vous, vous avouez l'avoir poignardé. Heureusement pour vous deux, il n'a été ni abattu ni poignardé. On lui a fracassé le crâne.

— Mon Dieu ! s'écria Delangua. Mais jamais une femme n'aurait pu...

Il se mordit les lèvres. Melrose hocha la tête avec l'ombre d'un sourire.

— J'ai souvent lu ça, admit-il. Mais je ne l'avais jamais rencontré dans la réalité.

— Quoi ?

— Deux jeunes imbéciles qui s'accusent eux-mêmes parce que chacun croit que c'est l'autre qui a fait le coup, dit Melrose. Maintenant, il nous faut tout reprendre du début.

— Le valet de chambre ! s'écria Mr Satterthwaite. Cette fille, à l'instant... je n'y avais pas attaché d'importance sur le moment...

Il s'interrompit, puis reprit :

— Elle redoutait que nous le soupçonnions. Il doit posséder un mobile que nous ignorons mais qu'elle connaît.

Le colonel Melrose fronça les sourcils et agita la sonnette. Quand le majordome apparut, il ordonna :

— Veuillez demander à lady Dwygton d'avoir l'amabilité de revenir nous voir.

Ils attendirent son arrivée en silence. À la vue de Delangua elle sursauta et tendit la main pour ne pas tomber. Le colonel Melrose se précipita à la rescousse.

— Tout va bien, lady Dwygton. Ne vous inquiétez pas.

— Je ne comprends pas. Que fait ici Mr Delangua ?

Delangua la rejoignit.

— Laura... Laura... pourquoi avoir fait une chose pareille ?

— Pourquoi avoir fait quoi ?

— Je sais. C'était pour moi... parce que vous aviez compris que c'était moi qui... Mais après tout, c'était bien naturel de ma part ! Mais vous... Oh ! mon ange !

Le colonel Melrose se racla la gorge. C'était un homme qui détestait l'émotion sous toutes ses formes et avait horreur de tout ce qui, de près ou de loin, pouvait faire penser à une « scène ».

— Si vous me permettez une telle expression, lady Dwygton, Mr Delangua et vous-même l'avez tous deux échappé belle. Il était venu à son tour « avouer son crime »... Oh ! ne vous tracassez pas, il ne l'a pas commis ! Mais ce que nous voulons, maintenant, c'est la vérité. Plus de tergiversations. Le majordome dit que vous êtes entrée dans la bibliothèque à 18 h 30... est-ce exact ?

Laura regarda Delangua. Il hocha la tête.

— La vérité, Laura, dit-il. C'est cela seul qui importe maintenant.

Elle poussa un profond soupir, puis :

— Je vais tout vous dire.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil que Mr Satterthwaite s'était empressé de lui avancer.

— Oui, je suis descendue. J'ai ouvert la porte de la bibliothèque et j'ai vu...

Elle avala convulsivement sa salive. Mr Satterthwaite lui tapotait les mains pour l'encourager.

— Oui, dit-il. Oui. Vous avez vu...

— Mon mari était affalé en travers de son bureau. J'ai vu son crâne... le sang... oh !

Elle plongeait son visage dans ses mains. Le colonel se pencha vers elle.

— Soyez assurée que je m'en veux de vous importuner, lady Dwyghton. Vous avez cru que Mr Delangua l'avait abattu d'un coup de feu ?

Elle hocha la tête.

— Pardonnez-moi, Paul, supplia-t-elle. Mais vous aviez dit... vous aviez dit...

— Que je l'abattrais comme un chien, acquiesça sombrement Delangua. Je m'en souviens. C'était le jour où j'ai découvert qu'il vous brutalisait.

Le colonel semblait décidé à ne laisser personne s'écarter du sujet :

— Dois-je donc comprendre, lady Dwyghton, que vous avez regagné vos appartements et que... euh... vous n'avez rien dit ? Nous nous garderons de chercher vos raisons. Mais n'avez-vous pas touché le corps ? Ne vous êtes-vous pas approchée du bureau ?

Elle frissonna :

— Non, non. Je me suis précipitée hors de la pièce.

— Je vois, je vois. Et quelle heure était-il au juste ? Le savez-vous ?

— Il était exactement 18 h 30 quand j'ai regagné ma chambre.

— Ainsi à... disons 18 h 25... sir James était déjà mort.

Le colonel regarda les autres.

— Cette pendule... elle a été truquée, hein ? Nous en étions persuadés depuis le début. Rien de plus simple que de placer les aiguilles d'une pendule sur l'heure que vous voulez. Mais l'assassin a commis l'erreur de coucher la pendule de côté. En tout cas, voilà qui limite les soupçons au majordome et au valet de chambre. Or, je ne peux croire à la culpabilité du majordome. Dites-moi, lady Dwyghton, ce Jennings avait-il quelque raison d'en vouloir à votre mari ?

Laura sortit son visage de ses mains.

— Pas exactement une raison de lui en vouloir, mais... eh bien James lui avait donné son congé. Il l'avait surpris à voler.

— Ah ! nous y voici ! Jennings aurait été congédié sans certificat. Ce qui lui aurait posé de sérieux problèmes.

— Vous avez évoqué une pendule, dit Laura Dwyghton. Il y a une possibilité... si vous voulez avoir une certitude quant à l'heure du crime... Nul doute que James ait eu sur lui sa montre de golf. N'est-il pas possible qu'elle ait été endommagée, elle aussi, quand il s'est écroulé sur son bureau ?

— C'est une idée, fit lentement le colonel. Mais j'ai bien peur que... Curtis !

L'inspecteur fit signe qu'il avait compris et quitta la pièce pour revenir une minute plus tard. Sur la paume de sa main se trouvait une de ces montres spéciales, au verre protégé par un couvercle, que les joueurs de golf peuvent à leur aise avoir dans leur poche avec leurs balles.

— La voici, monsieur, dit-il. Mais je doute qu'elle nous soit de quelque secours. Elles sont solides, ces montres-là.

Le colonel s'en empara et la porta à son oreille.

— Solide ou pas, celle-ci semble bien arrêtée, commenta-t-il.

Du pouce, il fit jouer le déclic et le couvercle s'ouvrit. À l'intérieur, le verre était en miettes.

— Ah ! exulta-t-il.

Les aiguilles indiquaient exactement 18 h 15.

— Remarquable, votre porto, colonel Melrose, complimenta Mr Quinn.

Il était 21 h 30, et les trois hommes venaient juste de clôturer un souper tardif chez le colonel Melrose. Mr Satterthwaite était d'humeur particulièrement jubilatoire.

— J'avais raison ! gloussa-t-il. Vous ne pouvez le nier, Mr Quinn : vous êtes apparu ce soir pour sauver de stupides jeunes gens qui étaient tous deux prêts à se passer la corde au cou.

— Moi ? dit Mr Quinn. Absolument pas, je n'ai rien fait du tout.

— Les événements se sont déroulés de telle manière que cela n'a pas été nécessaire, acquiesça Mr Satterthwaite. Mais il s'en est fallu d'un rien que leur situation ne devienne tragique. Je n'oublierai pas de si tôt le moment où lady Dwyghton a déclaré : « C'est moi qui l'ai tué. » Jamais sur un théâtre je n'avais vu scène qui atteignît à une telle qualité dramatique.

— Je suis enclin à partager votre avis, convint Mr Quinn.

— Quant à moi, déclara le colonel pour la vingtième fois de la soirée peut-être, je n'aurais jamais cru qu'un tel étalage de niaiseries chevaleresques puisse se rencontrer en dehors d'un roman.

— Cela s'y peut-il vraiment rencontrer ? interrogea Mr Quinn l'air rien moins qu'innocent.

Le colonel le foudroya du regard :

— Bon Dieu ! c'est pourtant bel et bien ce qui est arrivé ce soir !

— Permettez ! s'interposa Mr Satterthwaite qui se prélassait contre le dossier de son siège en sirotant son porto. Lady Dwyghton s'est montrée sublime, absolument sublime ; mais elle a commis une erreur. Elle n'aurait pas dû sauter aussi hâtivement à la conclusion que son mari avait reçu un coup de feu. De même Delangua était stupide de croire que le mari avait été poignardé pour l'unique raison que la dague était posée devant nous sur la table. C'était pure coïncidence que lady Dwyghton l'ait descendue avec elle.

— Était-ce vraiment une coïncidence ? demanda encore Mr Quinn.

— D'un autre côté, s'ils s'étaient bornés à confesser qu'ils avaient tué sir James, sans préciser comment, poursuivit Mr Satterthwaite, quel aurait été le résultat ?

— Ils auraient couru le risque que l'on ajoutât foi à leurs dires, répondit Mr Quinn avec un étrange sourire.

— On se serait cru, d'un bout à l'autre, en plein roman ! soupira le colonel.

— C'est sans doute là qu'ils sont allés puiser leur inspiration, je gage, dit Mr Quinn.

— C'est fort possible, acquiesça Mr Satterthwaite. Des bribes de lecture vous reviennent parfois de fort curieuse manière.

Il regarda Mr Quinn.

— Bien sûr, dit-il, la pendule nous a paru suspecte depuis le début. On ne devrait jamais oublier combien il est facile d'avancer Ou bien encore de reculer les aiguilles d'une pendule ou d'une montre.

Mr Quinn hocha la tête :

— Hé, oui ! De les avancer, répéta-t-il. De les avancer... Ou bien encore de les reculer.

Il y avait comme un encouragement, une incitation dans sa voix. Ses yeux, noirs et brillants, étaient fixés sur Mr Satterthwaite.

— Les aiguilles de la pendule avaient été avancées, dit Mr Satterthwaite. Cela, nous le savons.

— Ont-elles vraiment été avancées ? interrogea Mr Quinn.

Mr Satterthwaite le dévisagea.

— Voulez-vous dire, fit-il lentement, que c'est la montre qui aurait été retardée ? Mais cela n'aurait aucun sens. C'est impossible.

— Pas impossible, murmura Mr Quinn.

— Bon, mais alors absurde. À qui cela pouvait-il bénéficier ?

— À une seule personne, à mon avis : à celle qui possédait un alibi pour ce moment précis.

— Sacrebleu ! s'écria le colonel. C'est le moment où le jeune Delangua prétend qu'il bavardait avec le garde-chasse.

— Il nous a même assené ce détail avec beaucoup d'insistance, fit remarquer Mr Satterthwaite.

Ils s'entre-regardèrent, victimes de l'impression pénible que la terre s'ouvrait sous leurs pieds. Les faits tournoyaient, dévoilant des aspects nouveaux et insoupçonnés. Et au centre du kaléidoscope brillait le sourire énigmatique de Mr Quinn.

— Mais dans ce cas... préluda Melrose. Dans ce cas...

Mr Satterthwaite, dont l'esprit semblait soudain doué d'une nouvelle agilité, acheva sa phrase pour lui :

— Dans ce cas, c'est tout le contraire. Un plan, d'accord, mais un plan destiné à faire porter les soupçons sur le valet de chambre. Oh, mais non ! C'est impossible ! Après tout, ils se sont l'un et l'autre accusés du crime.

— Oui, dit Mr Quinn. Jusque-là, vous les aviez soupçonnés, n'est-il pas vrai ?

Sa voix s'était faite douce, voire brumeuse.

— On se serait cru d'un bout à l'autre en plein roman, avez-vous dit, colonel. C'est là qu'ils ont puisé l'idée : c'est ainsi qu'agissent le héros sans tache et la blanche héroïne. Cela vous les a bien évidemment fait prendre pour innocents – ils avaient derrière eux la force de la tradition. Mr Satterthwaite n'a cessé de répéter que jamais il n'avait assisté à plus belle représentation théâtrale. Vous aviez tous deux raison. Ce n'était pas réel. Ce n'était pas réel et vous n'avez cessé de le proclamer sans savoir ce que vous disiez... En fait, ils auraient raconté une bien meilleure histoire s'ils avaient voulu qu'on les croie.

Les deux vieux amis le dévisagèrent, atterrés.

— C'était ingénieux, dit lentement Mr Satterthwaite. C'était d'une ingéniosité diabolique. Et je viens de penser à une chose. Le majordome nous avait dit qu'il était entré à 19 heures pour fermer les fenêtres... c'est donc qu'il s'attendait qu'elles fussent ouvertes.

— C'est par là que Delangua était entré, dit Mr Quinn. Il a tué sir James, ensuite de quoi elle et lui ont réglé ensemble les détails de leur mise en scène.

Il regarda Mr Satterthwaite comme pour l'encourager à reconstituer le tableau. Ce dernier s'y employa en hésitant.

— Ils ont endommagé la pendule et l'ont couchée de côté. Oui... Ils ont retardé la montre et l'ont mise hors d'état. Puis Delangua est ressorti par la fenêtre qu'elle a refermée derrière lui. Mais il y a un détail que je ne comprends pas. Pourquoi se compliquer la vie avec la montre ? Pourquoi ne pas avoir tout simplement retardé la pendule ?

— Le coup de la pendule a toujours un peu... euh... sonné faux, si je puis me permettre une plaisanterie d'un goût aussi douteux, dit Mr Quinn. N'importe qui aurait percé à jour un indice aussi transparent que celui-là.

— Mais le coup de la montre était encore plus tiré par les cheveux. Et puis c'est par le plus grand des hasards que nous avons pensé à la montre.

— Oh non ! dit Mr Quinn. C'était une suggestion de Sa Seigneurie, rappelez-vous.

Mr Satterthwaite le regarda, fasciné.

— Et encore, vous savez, dit Mr Quinn rêveusement, la seule personne qui n'aurait pas été susceptible de négliger la montre aurait été le valet de chambre. Les valets savent mieux que quiconque ce que leurs maîtres ont dans leurs poches. S'il avait truqué la pendule, le valet aurait également truqué la montre. Ce sont de bien piètres observateurs du comportement humain, ces deux-là. Ils ne sont pas comme Mr Satterthwaite.

Celui-ci secoua la tête.

— Je me suis trompé du tout au tout, murmura-t-il avec humilité. Je croyais que vous étiez venu pour les sauver.

— C'est ce que j'ai fait, dit Mr Quinn. Oh ! pas ces deux-là... les autres. Peut-être n'avez-vous pas remarqué la femme de chambre ? Elle n'était pas moulée dans du brocart bleu antique et ne jouait pas la grande scène du II. Mais elle n'en est pas moins fort jolie fille, et je la crois très éprise de son Jennings. Bah ! Je suis persuadé qu'à vous deux, vous parviendrez à éviter que son amant ne soit pendu.

— Nous n'avons aucune preuve, dit lourdement le colonel Melrose.

Mr Quinn sourit.

— Mr Satterthwaite en possède une.

— Moi ? fit Mr Satterthwaite, abasourdi.

— Vous possédez la preuve que la montre n'a pas été brisée dans la poche de sir James, poursuivit Mr Quinn. On ne peut briser ce type de montre sans ouvrir le boîtier. Essayez et vous verrez. Quelqu'un a sorti la montre et l'a ouverte, a reculé les aiguilles, brisé le verre, puis a refermé le couvercle et remis la

montre en place. Vos amants diaboliques ne se sont pas rendu compte qu'un fragment de verre manquait.

— Oh ! s'écria Mr Satterthwaite.

Il plongea la main dans la poche de son gilet et en tira un éclat de verre bombé.

C'était son heure de gloire.

— Avec ceci, se rengorgea Mr Satterthwaite, je vais arracher un homme à la mort.

Nous deux mon chien

(Next to a Dog)

La dame fort comme il faut qui présidait aux destinées du bureau de placement toisa la jeune femme assise en face d'elle :

— Vous refusez donc cette situation ? L'offre en est arrivée ce matin même. Une des plus jolies régions d'Italie, un veuf et son garçonnet de 3 ans, ainsi qu'une vieille dame, la grand-mère – ou la grand-tante – de l'enfant.

Joyce Lambert secoua la tête.

— Des raisons personnelles m'empêchent de quitter l'Angleterre. Ne pourriez-vous me trouver un emploi qui me permette de rentrer au moins tous les soirs chez moi ?

Malgré l'effort qu'elle s'imposait afin de contrôler sa voix, elle n'en put maîtriser le léger tremblement. Ses yeux d'un bleu profond s'étaient faits implorants.

— C'est très difficile, Mrs Lambert. Pour le poste d'institutrice à domicile que vous cherchez, il vous faudrait des références. Or, vous n'en possédez aucune... Vous vivez avec quelqu'un que vous ne pouvez abandonner ?

Joyce acquiesça de la tête.

— Un enfant ?

La jeune femme sourit malgré elle.

— Non... pas un enfant.

— Que voulez-vous, c'est fort contrariant. Je ferai bien évidemment de mon mieux, mais...

C'était une fin de non-recevoir. Jugeant l'entretien terminé, Joyce prit congé. Une fois dans la rue, elle se mordit les lèvres pour empêcher les larmes longtemps contenues de lui brouiller la voie.

« Allons, du cran ! se gourmanda-t-elle. Pourquoi pleurnicher comme une idiote ? Pourquoi t'affoler ? Ça t'avance

à quoi ? La journée ne fait que commencer, tant de miracles peuvent encore se produire ! Tante Mary t'offre l'hospitalité pour une quinzaine de jours, c'est déjà ça ! Allons, en route ! Quand on a une riche parente, il ne s'agit pas de la faire attendre ! »

Elle descendit Edgware Road, traversa le parc, bifurqua dans Victoria Street et gagna les grands magasins *Army & Navy*. Consultante sa montre, elle alla s'asseoir dans le hall. Il était exactement 13 h 30. Cinq minutes plus tard, une vieille dame encombrée de paquets cinglait vers elle toutes voiles dehors.

— Ah ! te voilà, Joyce. Je suis un peu en retard. Le service n'est plus ce qu'il était. Naturellement, tu as déjeuné ?

Joyce hésita deux secondes avant de répondre par l'affirmative. S'installant confortablement au milieu de ses paquets, la vieille dame reprit :

— Moi, je déjeune toujours à midi et demi : il y a moins de monde dans les restaurants et l'atmosphère y est encore respirable. Les œufs au curry sont excellents ici.

— Vraiment ? balbutia Joyce.

Elle ne pourrait longtemps rêver aux œufs au curry... à la vapeur qui devait couronner le plat... à la bonne odeur qui devait s'en dégager... Ravalant sa salive, elle s'obligea à penser à autre chose.

— Je te trouve pâlotte, mon petit, décréta tante Mary qui offrait elle-même une image des plus florissantes. Ne te laisse pas impressionner par ces théories modernes qui vous déconseillent la viande. Sornettes que tout cela ! Une belle tranche de rôti n'a jamais fait de mal à personne.

Joyce se retint de répondre qu'à la minute présente rien n'aurait pu lui faire plus de bien. Oh ! si seulement tante Mary voulait bien cesser de parler nourriture ! Raviver vos espoirs en vous fixant ce rendez-vous et se mettre à jacasser à propos d'œufs au curry et de tranches de rôti ! Non, c'était par trop cruel !

— Au fait, mon petit, déclara soudain tante Mary, j'ai bien reçu ta lettre... C'était très gentil de ta part de m'avoir prise au mot. Mais si, mais si ! Je t'avais dit que je serais ravie de t'avoir chez moi quand tu voudrais et rien n'était plus vrai. Mais

imagine-toi que je viens de recevoir une offre de location pour la maison. Le genre d'offre qu'on ne saurait refuser. Cinq mois ! Et ils apportent linge et argenterie ! Ils s'installent jeudi et j'en profite pour partir pour Harrogate. Mes rhumatismes se réveillent, depuis quelque temps.

— J'en suis désolée, tante Mary.

— Ce sera donc pour une autre fois. Je serai toujours contente de te recevoir, ma chérie.

— Merci, tante Mary.

— Je te trouve vraiment mauvaise mine, dit Tante Mary qui l'examinait à l'aide de son face-à-main. Et tu es d'une maigreur ! Il ne te reste que la peau sur les os ! Et que sont devenues tes jolies couleurs ? Toi qui as toujours eu une mine resplendissante ! Pense à faire de l'exercice, mon petit. Rien de tel que la marche à pied, crois-moi.

— J'en ai fait beaucoup aujourd'hui, murmura Joyce avec amertume. Il va falloir que je m'en aille, à présent, tante Mary, ajouta-t-elle en se levant pour prendre congé.

Elle se remit en route, empruntant cette fois St. Jame's Park, Berkeley Square, Oxford Street, puis Edgware Road jusqu'au-delà de Pread Street où la rue semble s'aviser soudain qu'elle change de style, voire d'univers. Cheminant à travers un dédale de transversales malpropres, elle parvint enfin devant une bâtisse sordide. Là, elle introduisit sa clef dans la serrure et pénétra dans un corridor qui sentait le grailon. Elle monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au dernier étage. De dessous la porte palière se multiplièrent à son approche reniflements, gémissements de bonheur et jappements.

— Oui, Terry, oui ! C'est Maîtresse qui rentre !

Dès qu'elle eut ouvert, une boule blanche se précipita sur elle en bondissant de joie : un terrier à poil dur, hirsute et presque aveugle. Joyce le prit dans ses bras et s'assit par terre.

— Terry, mon petit Terry... Tu aimes ta maîtresse, n'est-ce pas ? Aime-la fort, Terry ! Très fort !

Obéissant, le chien lui lécha le visage, les oreilles et le cou sans cesser de remuer frénétiquement la queue.

— Qu'allons-nous faire, Terry ? Qu'allons-nous devenir ? Oh ! mon Terry, je suis si fatiguée...

— Allons, miss ! grinça dans son dos une voix éraillée. Cessez donc un instant de cajoler ce cabot. Voici une bonne tasse de thé bien chaud.

— Oh, Mrs Barnes ! Que vous êtes gentille !

Joyce se remit sur ses pieds. Mrs Barnes était de ces femmes énormes et d'aspect terrifiant qui, sous leur carapace de dragon, cachent en fait un cœur d'or.

— Une tasse de thé, on dira ce qu'on voudra mais y a rien de tel pour vous requinquer ! proclama Mrs Barnes, énonçant ainsi une opinion fort répandue dans son milieu.

Joyce but le breuvage à petites gorgées tandis que sa logeuse l'épiait d'un œil inquisiteur.

— Un peu plus de chance, aujourd'hui, miss ? Pardon, je devrais dire madame...

Joyce secoua son visage de nouveau assombri.

— Ma foi, soupira Mrs Barnes, on n'est pas dans ce qui s'appelle un jour de veine.

— Ne me dites pas que...

— Hé si ! mon homme se retrouve encore sans travail. Ce que nous allons devenir, ça alors je n'en sais rien.

— Il va falloir que je... Vous devez vouloir...

— Ne vous mettez pas martel en tête. D'accord, ça m'aurait arrangée que vous trouviez du travail. Mais puisque vous n'avez rien, vous n'avez rien, pas vrai ? Vous l'avez fini, ce thé, que je remporte la tasse ?

— Pas tout à fait. Je...

— C'est-y pas que vous allez donner le reste à cet affreux clebs ?

— Je vous en prie, Mrs Barnes... Rien qu'une goutte. Ça ne vous ennuie pas, n'est-ce pas ?

— Et même que ça m'ennuierait, c'est pas ça qui changerait rien à l'affaire ! Vous êtes toquée de cette espèce de roquet hargneux. Si ! Si ! Je sais ce que je dis ! Même qu'il m'a presque mordue, pas plus tard que ce matin.

— Voyons, Mrs Barnes, Terry ne ferait jamais une chose pareille !

— Oh, que si ! Il m'a montré les dents alors que je jetais un coup d'œil à vos chaussures pour voir si elles valaient encore un ressemelage.

— Il n'aime pas qu'on touche à mes affaires. Il pensait qu'il faisait son devoir.

— Votre clébard pensait ! Non mais qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Le travail des chiens, c'est pas de penser. Là où il serait mieux à sa place, c'est dans la cour, pour flanquer la frousse aux cambrioleurs. Bien qu'à mon avis vous feriez mieux de vous en débarrasser. Une bonne piquûre...

— Je ne pourrai jamais m'y résoudre.

— C'est votre problème, après tout, pas vrai ?

Mrs Barnes prit la tasse, ramassa par terre la soucoupe dans laquelle Terry venait de laper sa part et sortit en tempête.

— Terry, dit Joyce, viens me parler. Qu'est-ce que nous allons faire, mon chéri ?

Elle se laissa tomber dans un vieux fauteuil, le chien sur ses genoux, plaça ses deux pattes autour de son cou et l'embrassa tendrement sur la truffe. Puis, tout en lui massant doucement les oreilles, elle se mit à chuchoter :

— Qu'est-ce que nous allons faire au sujet de Mrs Barnes, Terry ? Nous lui devons déjà quatre semaines de loyer... Et elle est si gentille, Terry, si gentille ! Elle ne nous mettra jamais dehors. Mais nous n'avons pas le droit d'abuser de sa gentillesse, Terry, ce ne serait pas bien. Qu'est-ce que son mari cherche à prouver en se retrouvant encore sans travail ? Cet homme, je le déteste. Il passe son temps à boire. Et quand on boit, on est renvoyé de partout. Il est vrai que moi qui ne bois pas, je ne suis pas mieux lotie que lui.

« Je ne peux pas me séparer de toi, mon chéri. Je ne le veux pas. Je n'en serai jamais capable. Je ne pourrais même pas te confier à quelqu'un. Personne ne serait gentil avec toi. Tu es vieux, Terry – tu as 12 ans –, et qui voudrait d'un vieux chien presque aveugle, presque sourd et qui a un peu – oh ! un tout petit peu – mauvais caractère. Tu es gentil avec moi, Terry, pas avec les autres. Avec les autres, tu grondes. Pourquoi ? Parce que tu sais que le monde est ligué contre toi ? contre nous ? Mais nous nous soutenons l'un l'autre, n'est-ce pas, mon chéri ?

Terry lui lécha délicatement la joue.

— Parle-moi, mon chéri.

Terry poussa un interminable gémissement de bien-être, presque un soupir. Puis il enfouit sa truffe derrière l'oreille de Joyce.

— Tu me crois, n'est-ce pas ? Tu le sais bien que je ne me séparerai jamais de toi. Mais qu'est-ce que nous allons faire ? Cette fois, nous sommes au bout du rouleau, Terry.

S'enfonçant un peu plus dans son fauteuil, les yeux mi-clos, la jeune femme enchaîna d'une voix douce :

— Tu te souviens du bon vieux temps, Terry ? Comme nous étions heureux, Michael, toi et moi ! Oh ! Michael... Michael ! C'était sa première permission, et il voulait m'offrir un cadeau avant de retourner au front. Je lui avais recommandé de ne pas faire de folies, et nous nous trouvions à la campagne quand j'ai eu droit à ma surprise. Je me souviens qu'il m'a demandé de regarder par la fenêtre... et c'est alors que je t'ai vu ! Tu trottais sur la route au bout d'une laisse interminable. Et le petit homme qui t'amenait ! Un petit bout d'homme qui sentait le chien à plein nez et qui avait une façon si drôle de s'exprimer : « C'est un sacré numéro, voilà ce que c'est ! Regardez-le, madame, est-ce que ce n'est pas un phénomène ? Je me suis dit : dès que ces messieurs-dames le verront, ils vont s'écrier : Ce chien, c'est un sacré numéro ! »

« Tu étais un si joli chiot, mon Terry, avec ta façon de pencher la tête et ton ridicule petit bout de queue qui remuait sans arrêt ! En repartant pour le front, Michael me laissait le plus joli chien du monde. Tu lisais toutes ses lettres avec moi, tu les flairais, et lorsque je te disais : « C'est ton maître », tu comprenais. Nous étions tellement heureux, Michael, toi et moi... Et maintenant que Michael est mort, il ne reste plus que toi, qui es vieux, et moi... moi qui suis lasse d'être courageuse.

Terry lui lécha la joue comme pour la consoler.

— Tu étais auprès de moi, quand le télégramme est arrivé. Si tu n'avais pas été là, si je ne t'avais pas eu pour me reconforter...

« Depuis, nous ne nous sommes jamais quittés... et nous avons traversé bien des hauts et des bas... plus de bas que de hauts, n'est-ce pas ? Et maintenant, nous touchons le fond. Je

n'ai plus que les tantes de Michael, et elles s'imaginent que je ne manque de rien. Elles ignorent que Michael avait perdu sa fortune au jeu. Ça, il ne faudra jamais le dire à personne, tu m'entends ? D'ailleurs, ça m'est égal – et puis c'était son droit. Nous avons tous nos défauts. Il nous aimait tous les deux, Terry, et c'est ça qui compte. Sa famille le critiquait. Ce n'est pas à nous de lui fournir l'occasion de médire encore. Quand même, j'aimerais bien avoir de la famille, moi aussi. Ça fait un vide terrible que de ne plus avoir de famille du tout.

« Je suis si fatiguée, Terry... et j'ai si faim ! Je n'arrive pas à croire que je n'ai que 29 ans. J'ai l'impression d'en avoir 75. Je ne suis pas courageuse pour deux sous – je fais semblant. Et je commence à avoir des idées... des idées mesquines. Hier, j'ai marché jusqu'à Ealing pour arriver à midi et demi chez cousine Charlotte, certaine qu'elle se verrait ainsi obligée de me garder à déjeuner. Mais en arrivant chez elle, j'ai quand même eu honte. Jouer les mendiante ? Impossible ! Alors j'ai tourné les talons et je suis rentrée l'estomac vide, ce qui était idiot : il faut accepter son état de mendiante, ou alors s'abstenir. Non, je ne crois décidément pas que j'aie le caractère bien trempé.

Terry poussa un petit gémissement d'extase et posa sa truffe noire sur la joue de sa maîtresse.

— Tu as encore ta jolie petite truffe, Terry, froide comme un glaçon. Oh ! je t'aime tant ! Jamais je ne me résoudrai à me séparer de toi, à te faire piquer... Tu me comprends, n'est-ce pas, mon chéri ? Et tu ferais n'importe quoi pour aider ta maîtresse... dis-moi que tu le ferais.

Terry se laissa glisser à terre et clopina vers un angle de la pièce. Il en revint bientôt, une gamelle cabossée entre les dents.

Joyce ne savait si elle devait rire ou pleurer.

— Le seul tour que tu connaisses... le seul qui devrait aider ta maîtresse. Terry, mon trésor, personne ne nous séparera jamais. Je ferais n'importe quoi... Mais ferais-je n'importe quoi ? C'est facile à dire. Seulement une fois au pied du mur... Une fois au pied du mur, on s'écrie : « Tout mais pas ça ! » Est-ce que je serais prête à faire n'importe quoi ?

Elle s'assit par terre à côté du chien :

— Je vais t'expliquer la situation, Terry. Une institutrice ne peut pas avoir de chien, une dame de compagnie non plus. Seules les femmes mariées peuvent en avoir, Terry – des bestioles frisottées et hors de prix qui les suivent dans les magasins... Mais si on préfère un vieux terrier aveugle... Oh ! et après tout, pourquoi pas !

Une expression résolue venait de s'inscrire sur son visage quand elle entendit frapper en bas.

— Sans doute le facteur ! Mon Dieu, si seulement c'était...

Elle dévala l'escalier et remonta, une enveloppe à la main.

— Si seulement...

Elle déchira fébrilement l'enveloppe et lut :

Madame,

Nous avons examiné le tableau que vous nous aviez confié. À notre grand regret, ce n'est pas un original de Cuyp. Sa valeur est donc pratiquement nulle.

Veillez agréer, madame...

Sloane & Ryder

Joyce demeura longtemps immobile, la lettre dans sa main crispée. Lorsqu'elle parla, sa voix était méconnaissable :

— Et voilà ! Notre dernier espoir est envolé. Mais nous resterons quand même ensemble. Il existe un moyen... et cette fois je n'aurai pas à mendier. Terry, il faut que je sorte, mais je ne serai pas longue.

Joyce dégringola les marches et gagna le recoin sombre où était installé le téléphone. Elle composa un numéro. La voix masculine qui lui répondit se métamorphosa quand l'homme eut découvert à qui il avait affaire.

— Joyce ? Pas possible ! Mais venez donc, mon petit. Nous dînerons ensemble, et puis nous irons danser !

— Impossible, je n'ai rien à me mettre ! répondit-elle d'un ton léger tout en songeant à sa garde-robe effectivement vide.

— Et si je venais vous voir ? Si je venais tout de suite ? Quoi ? Quelle adresse ? Bon Dieu ! où est-ce que ça perche ? Eh bien ça, alors... Dites-moi, vous semblez descendue de vos grands chevaux, si je peux me permettre une telle expression !

— Hé oui.

— Vous êtes franche, au moins. À tout de suite !

Trois quarts d'heure plus tard, la voiture d'Arthur Halliday s'immobilisait devant l'immeuble. Et c'est une Mrs Barnes pétrifiée par la timidité qui escorta le visiteur jusqu'au dernier étage.

— Eh bien, mon petit ! Pour une surprise ! Quel taudis ! Qu'est-ce qui vous a plongée dans un pareil pétrin ?

— L'orgueil, et quelques autres préjugés tout aussi démodés.

Joyce s'exprimait d'un ton toujours léger, tout en détaillant son vis-à-vis d'un œil sardonique.

Halliday passait pour bel homme auprès de beaucoup. Il avait de la prestance, de la carrure, l'œil petit mais d'un bleu fort pâle, le cheveu blond et un menton de jouisseur.

Prenant place dans l'unique fauteuil, il commenta :

— Vous avez eu tout loisir d'apprendre ce qu'est la vie, si je comprends bien ! À propos, cette affreuse bête... elle ne mord pas, j'espère ?

— Non, rassurez-vous.

Halliday regardait la jeune femme comme un maquignon l'eût fait d'une jument sur un champ de foire.

— Vous avez décidé de baisser pavillon ?

Elle hocha la tête.

— Je vous avais prévenue, mon petit. Je parviens toujours à mes fins. Je savais bien que la satisfaction me serait un jour donnée de vous voir venir me manger dans la main.

— J'ai au moins la chance que vous soyez toujours prêt à la tendre, cette main si généreuse.

Halliday la fixa d'un air soupçonneux. L'ennui, avec elle, c'est qu'on ne savait jamais sur quel pied danser.

— Vous acceptez de m'épouser ?

— Quand vous voudrez.

Il éclata de rire en promenant son regard autour de la pièce :

— À en juger par le décor, le plus tôt sera le mieux.

Joyce rougit.

— Il y a, néanmoins, une condition, dit-elle.

— Ah oui ? Laquelle ?

— Mon chien. Je veux garder mon chien.

— Ce vieil épouvantail ? Achetez-vous-en plutôt un autre. Et ne regardez pas à la dépense.

— C'est Terry que je veux.

— Bon ! Soit ! Comme il vous plaira.

Elle le regarda fixement.

— Vous savez, bien sûr, que... que je ne vous aime pas.

— Ça m'est égal. Je ne suis pas susceptible. Mais pas de blagues, ma fille, je vous en préviens. Si vous m'épousez, il vous faudra jouer le jeu.

— Vous en aurez pour votre argent.

— Que diriez-vous d'un baiser pour sceller une aussi parfaite entente ?

Il marcha vers elle qui l'attendait, souriante. La prenant dans ses bras, il lui baisa le visage, le cou, les lèvres. Pas un instant elle ne se raidit ni ne chercha à se dégager.

L'ayant relâchée, il décréta :

— Je file vous acheter une alliance. Que préférez-vous ? perles ou diamants ?

— Un rubis. Le plus gros que vous trouverez. Rouge sang.

— Quelle drôle d'idée !

— Je souhaite qu'il contraste avec la perle minuscule qui était tout ce que Michael avait les moyens de m'offrir.

— Plus de chance ce coup-ci, hein ?

— Vous avez toujours eu le génie du mot juste, Arthur.

Il haussa les épaules et sortit en riant.

— Terry ! supplia alors Joyce. Viens vite me lécher ! Lèche-moi fort, lèche-moi partout, lèche-moi le visage et le cou... surtout le cou.

Et, tandis que Terry obtempérait avec enthousiasme, elle se prit à murmurer :

— Penser très fort à autre chose... c'est le seul moyen. Tu ne devinerais jamais ce à quoi je pensais... à de la confiture... de la confiture, chez un épicier. Et je lisais mentalement les étiquettes : fraises, framboises, cassis, abricots... Peut-être se fatiguera-t-il vite de moi, Terry. Je l'espère, en tout cas. Pas toi ? Pourtant, Michael, lui, il ne se serait jamais fatigué de moi, jamais, jamais, jamais... Oh, Michael !

Le lendemain matin, Joyce se réveilla le cœur lourd. Elle poussa un soupir à fendre l'âme, et Terry, qui dormait à ses pieds, vint lui lécher tendrement le visage.

— Mon chéri... mon petit chéri... Il va falloir nous résigner... Si seulement une autre solution se présentait ! Terry, mon chéri, tu ne peux vraiment rien faire pour aider ta maîtresse ? Oh ! si tu en étais capable, tu le ferais, je le sais bien, va !

Mrs Barnes monta bientôt avec du thé et des tartines beurrées, et se lança dans un torrent de félicitations :

— Vous en avez de la chance d'épouser un homme du monde, un vrai ! Même qu'il a une Rolls ! C'est bien simple, rien que d'apprendre qu'une Rolls s'était arrêtée devant la porte, ça a tout de suite desoûlé mon bonhomme... Hé, dites donc ! Vous avez vu que votre chien est assis sur le rebord de la fenêtre ?

— Il aime tant le soleil ! Pourtant, vous avez raison, c'est dangereux. Terry, descends de là !

— À votre place, je la ferais piquer, cette pauvre bête, conseilla une fois de plus Mrs Barnes. Et si j'étais que vous, je demanderais à mon mari de me payer un de ces jolis chiens de manchon que les dames de la haute trimballent partout avec elles.

Joyce sourit et appela encore son vieux terrier. Le chien se levait en titubant pour obéir à sa maîtresse quand un tintamarre d'aboiements furieux éclata dans la rue. Tendant le cou, Terry voulut joindre quelques jappements au concert de ses congénères. Le rebord de la fenêtre était en fort mauvais état. Une brique se déchaussa ; plus très agile en raison de son âge, Terry ne parvint pas à recouvrer son équilibre et bascula dans le vide.

Avec un cri sauvage, Joyce dévala les escaliers et se précipita dans la rue. Elle s'agenouilla auprès de Terry qui poussait des gémissements plaintifs. À en juger d'après sa position, il était gravement blessé.

— Terry, mon Terry chéri, mon chéri, mon chéri...

Faiblement, il tenta de remuer la queue.

— Terry, mon grand garçon, ta maîtresse va te soigner ! Elle va te guérir, mon petit !

Un attroupement de gamins se pressait autour d'elle. « Tu parles d'une chute !... En mauvais état, le clébard !... Il a les os en miettes ou alors j'y connais plus rien ! » Mais elle était sourde à leurs propos.

— Mrs Barnes, s'enquit-elle, où se trouve le vétérinaire le plus proche ?

— Il y a bien Jobling, juste au coin de Mere Street... si toutefois vous avez le temps d'arriver jusque-là.

— Un taxi ! Il me faut un taxi !

— Permettez-moi...

Joyce leva les yeux sur le vieux monsieur qui descendait précisément d'un taxi et qui vint s'agenouiller près de Terry dont il souleva la babine et qu'il ausculta ensuite avec d'infinies précautions avant de conclure :

— Je ne crois pas qu'il ait quelque chose de cassé, mais il peut souffrir d'hémorragie interne. Le mieux serait de le mener chez le vétérinaire.

Aidé de Joyce, il souleva le chien qui poussa un grognement de douleur et planta ses crocs dans le poignet de sa maîtresse.

— Terry... ce n'est rien... tout va s'arranger, mon petit père...

Dès qu'ils furent dans le taxi, le chauffeur démarra. Joyce enroula machinalement un mouchoir autour de son poignet que le chien, apeuré, essaya de lécher.

— Je sais, mon chéri... tu ne voulais pas me faire de mal. Ce n'est rien, ce n'est rien, Terry.

Elle caressa la tête de l'animal tandis que l'inconnu la regardait sans mot dire. Ils trouvèrent le vétérinaire dans son cabinet. C'était un homme au visage sanguin et aux manières brusques. Il ausculta Terry sans trop de ménagements. Joyce le regardait faire, le visage baigné de larmes, et ne cessait de répéter :

— Ce n'est rien, mon chéri... Tout va s'arranger.

Au bout d'un moment, le vétérinaire se redressa :

— Je réserve mon diagnostic pour l'instant. Il faut que je l'examine plus à fond. Laissez-le-moi.

— C'est impossible !

— Mais c'est pourtant ainsi ! Je dois le transporter en salle de soins. Je vous téléphonerai d'ici... environ une demi-heure.

Le cœur lourd, Joyce se résigna. Elle embrassa Terry sur sa truffe et, aveuglée par les larmes, tituba vers la sortie.

Sur le trottoir, elle retrouva l'homme qui l'avait amenée et dont elle avait oublié l'existence.

— J'ai gardé le taxi, dit-il. Je vais vous déposer.

Elle secoua la tête :

— Je préfère marcher.

— Je marcherai donc avec vous.

Il régla le chauffeur et emboîta le pas à la jeune femme qui ne pensait déjà plus à lui. Devant sa porte, il conseilla :

— Vous devriez soigner votre poignet.

— Bah ! ce n'est rien.

— Il faut pourtant laver la plaie. Je m'en charge.

Il la suivit dans l'escalier. Et elle le laissa baigner la plaie et l'envelopper d'un mouchoir propre. Elle n'avait qu'une seule préoccupation en tête :

— Terry ne voulait pas me mordre. Jamais il ne m'a mordue. Il ne s'est pas rendu compte que c'était moi. Il devait tellement souffrir !

— Je le crains fort, en effet.

— Et peut-être que, maintenant, on le martyrise...

— Je suis sûr qu'on fait le maximum pour le soulager. Lorsque le vétérinaire vous appellera, allez le chercher et ramenez-le ici pour le soigner vous-même.

— Oui, fit-elle d'un air absent.

L'inconnu hésita, puis se dirigea vers la porte.

— J'espère que tout ira bien, murmura-t-il gauchement. Au revoir.

Quelques minutes plus tard, elle comprit que cet étranger s'était montré fort serviable, et qu'elle avait négligé de le remercier.

Mrs Barnes apparut alors, une tasse à la main.

— Mon pauvre chou, voici de quoi vous remettre. Vous êtes dans tous vos états.

— Merci, Mrs Barnes, mais je n'ai pas envie de thé.

— Faut pas vous biler comme ça, voyons ! Il se remettra, votre chien ! Et puis s'il se remet pas, votre monsieur, qui a l'air généreux comme tout, vous en achètera...

— Je vous en supplie, Mrs Barnes, ne me parlez plus de ça. Et je... je souhaiterais rester seule.

— À votre idée. Moi, ce que j'en disais... Tiens, le téléphone !

Joyce bondit hors de la pièce et Mrs Barnes, qui descendait dans son sillage, entendit répondre :

— Oui ! oui, c'est moi !... Quoi ? Comment ?... Oui, oui, merci...

Elle raccrocha et tourna vers la logeuse un visage vide de toute expression qui effraya la brave femme :

— Terry est mort, Mrs Barnes. Il est mort tout seul, sans que je sois à son côté.

Sur quoi elle monta l'escalier et claqua sa porte.

— Si c'est pas malheureux ! s'exclama Mrs Barnes.

Cinq minutes plus tard, sa bonne face rougeaude s'encadrait dans l'entrebâillement. Assise bien droite dans son fauteuil, la jeune femme avait les yeux secs.

— C'est votre monsieur, miss. Est-ce que je lui dis de monter ?

Une lueur soudaine s'alluma dans le regard de Joyce :

— Oui, s'il vous plaît. J'ai envie de le voir.

Halliday entra, la mine conquérante :

— Me revoilà ! Avouez que je n'ai pas perdu de temps. J'ai décidé de vous arracher *illico* à ce taudis. Vous ne pouvez pas rester ici. Prenez vos affaires !

— C'est inutile, Arthur.

— Inutile ? Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Terry est mort. Je n'ai plus besoin de vous épouser.

— Vous divaguez ou quoi.

— Mon chien... Terry... Il est mort. Or, je ne vous épousais que pour pouvoir le garder auprès de moi.

Halliday la fixait, les yeux exorbités, le visage apoplectique :

— Vous êtes folle !

— Sans doute. Les gens qui aiment les chiens le sont toujours un peu.

— Êtes-vous en train de me dire sérieusement que vous ne m'épousiez que pour... Mais c'est absurde, voyons !

— Pourquoi croyez-vous donc que je le faisais ? Je vous déteste.

— Vous m'épousiez parce que j'étais à même de vous offrir la belle vie... ce qui est toujours le cas, soit dit entre nous.

— Le motif que vous invoquez est encore plus écœurant que celui que vous me reprochez. De toute façon, inutile de nous disputer. Je ne vous épouse plus, un point c'est tout.

— Vous vous rendez compte de la façon dont vous me traitez ?

Elle le fixa avec une expression telle qu'il détourna les yeux.

— Arthur, vous me l'avez mille fois répété : ce que vous attendez de la vie, ce sont des sensations fortes, de préférence. Considérez donc que j'ai contribué à mettre un peu de piment dans votre existence. Vous connaissiez ma haine et vous avez tiré de ma reddition une jouissance intense. Mais lorsque je vous ai permis de m'embrasser, vous avez été déçu, car vous vous attendiez à ce que je bronche, à ce que je me dérobe. Il y a en vous quelque chose de brutal, Arthur, quelque chose de cruel. Personne ne vous traitera jamais assez mal. À présent, sortez de ma chambre, si vous le voulez bien, je n'admets pas n'importe qui chez moi !

— Mais... que... qu'allez-vous devenir ? Vous n'avez pas un sou !

— C'est mon problème. Allez-vous-en !

— Sacrée petite diablesse, va ! Rien ne m'excite autant qu'une sacrée petite diablesse de votre acabit ! Nous n'en avons pas encore fini, tous les deux !

Joyce se mit à rire. Ce rire inattendu, incongru, le fit battre en retraite. Prenant gauchement congé, il descendit l'escalier. Et bientôt sa voiture s'éloigna.

Joyce poussa un soupir de soulagement, coiffa son vieux feutre et sortit à son tour. Elle se mit à marcher à travers la ville, sans penser à rien, telle une somnambule. Quelque part, au plus profond d'elle-même, la douleur était là, prête à se réveiller. Mais, pour le moment, la jeune femme baignait dans une bienheureuse torpeur.

En passant devant le bureau de placement, elle hésita.

« Il faut pourtant bien que tu te décides... Après tout, il y a aussi la Tamise... C'est une bonne façon d'en finir... Mais ça doit

être tellement froid... Tu n'en auras jamais le courage... Ce que tu peux manquer de cran, tout de même ! »

Elle poussa la porte du bureau de placement.

— Désolée, Mrs Lambert, mais nous n'avons toujours pas d'emploi à domicile à vous offrir.

— Cela n'a plus aucune importance. Désormais, je peux prendre n'importe quel poste. L'ami qui partageait ma vie est... est parti.

— Vous accepteriez donc de voyager ?

— Oui, et le plus loin possible.

— Mr Allaby est justement en train d'interroger des candidates. Il va vous voir tout de suite.

Bientôt, en effet, Joyce fut dirigée vers un petit bureau où elle eut à répondre aux multiples questions posées par ce Mr Allaby. Quelque chose dans son interlocuteur – sans qu'elle pût dire quoi au juste – lui parut vaguement familier. Mais sa dernière demande, parce qu'elle l'intrigua, l'arracha à sa torpeur :

— Vous entendez-vous avec les individus âgés ?

Joyce sourit malgré elle.

— Oui. Très bien, je crois.

— Voyez-vous, ma tante, qui vit avec moi, est une personne peu commode. Elle m'aime beaucoup et elle est bourrée de qualités, mais je comprendrais très bien qu'une jeune femme puisse parfois la juger agaçante.

— Je suis patiente et de caractère égal.

— Il vous faudrait lui prodiguer quelques menus soins, et vous occuper en outre de mon petit garçon, qui a 3 ans. Sa mère est morte l'année dernière.

— Je vous plains, je vous plains beaucoup.

— Hum... Si le poste vous convient, l'affaire est conclue. Nous partirons pour l'Italie la semaine prochaine. J'imagine que vous souhaiteriez une avance sur votre salaire pour régler vos affaires personnelles avant le départ ?

— Merci. Cela m'arrangerait beaucoup, en effet.

Ils s'étaient levés en même temps. Après quelques hésitations, Mr Allaby reprit timidement :

— Pardonnez mon indiscretion, mais je... je voudrais... j'aimerais savoir... est-ce que votre chien va mieux ?

Pour la première fois, Joyce le dévisagea. Un peu de couleur lui monta aux joues et son regard s'éclaira. Elle l'avait cru vieux, mais il ne l'était pas tant que ça. Il avait le cheveu grisonnant, un beau visage grave tanné par la vie au grand air et des yeux marron à l'expression très douce qui lui donnaient l'air d'un bon chien fidèle.

— Oh ! c'est vous ! Dire qu'après votre départ je me suis aperçue que je ne vous avais même pas remercié !

— Je n'attendais pas de remerciements. Je savais ce que vous ressentiez. Comment va cette pauvre bête ?

Les larmes montèrent aux yeux de Joyce. Elles ruisselèrent le long de ses joues. Plus rien n'aurait pu les arrêter.

— Mon chien est mort.

— Oh !

Il n'ajouta pas un mot. Mais Joyce trouva dans son exclamation plus de réconfort que ne lui en auraient apporté de longs discours.

Après un silence, il reprit :

— Moi aussi, j'ai eu un chien. Il est mort il y a deux ans. J'étais entouré de gens qui ne comprenaient pas que l'on puisse éprouver un sentiment profond pour un animal. Pas commode, de traverser de pareils moments en faisant comme s'il ne s'était rien passé...

Il lui prit la main, la serra très fort et la laissa retomber comme s'il s'était brûlé. Puis il sortit du petit bureau. Quant à Joyce, elle régla divers détails avec la dame fort comme il faut.

Lorsqu'elle regagna son domicile, Mrs Barnes l'accueillit avec ce goût pour le drame larmoyant typique de son milieu :

— Ils ont envoyé le corps de ce pauvre petit toutou ! psalmodia-t-elle. Je l'ai fait déposer dans votre chambre. Et mon mari me le disait encore il n'y a pas cinq minutes : « Si cette pauvre jeune femme le souhaite, je suis prêt à lui creuser un amour de petite tombe au fond du jardin. »

Fleur de magnolia

(Magnolia Blossom)

Vincent Easton faisait le pied de grue sous l'horloge de Victoria Station. De temps en temps, il levait un regard inquiet vers le cadran. « Combien d'hommes avant moi, songeait-il, ont-ils bien pu attendre ici une femme qui ne venait pas ? »

Il sentit soudain monter en lui une bouffée d'angoisse. Et si tout compte fait Théo ne venait pas ? Si elle avait changé d'avis ? Les femmes en sont capables. Était-il sûr d'elle ? L'avait-il jamais été ? Savait-il réellement quelque chose sur son compte ? Après tout, ne l'avait-elle pas déconcerté depuis le début ? Il semblait y avoir deux femmes en elle : la créature rieuse et charmante qui était l'épouse de Richard Darrell, et puis l'autre – mystérieuse, silencieuse, avec qui il avait parcouru main dans la main les allées verdoyantes de Haymer's Close. Une fleur de magnolia : c'était comme ça qu'il se la représentait – peut-être parce que c'était sous un magnolia qu'ils avaient échangé leur incrédule, leur bouleversant premier baiser. L'air embaumait le parfum sucré du magnolia en plein épanouissement et un ou deux pétales veloutés, odorants, étaient descendus se poser en voletant sur ce visage levé vers lui, aussi crémeux, aussi doux, aussi silencieux qu'eux. Une fleur de magnolia... mystérieuse, exotique, alourdie de senteurs.

Cela s'était passé il y avait maintenant quinze jours... lors de leur second rendez-vous. Et aujourd'hui il attendait qu'elle le rejoigne pour ne plus jamais le quitter. À nouveau, l'incrédulité l'envahit. Elle ne viendrait pas. Comment avait-il jamais pu imaginer qu'elle le fasse ? Il lui aurait fallu renoncer à tant de choses ! La belle Mrs Darrell ne pouvait impunément se permettre un tel écart de conduite. Les langues se délieraient aussitôt, et si grand serait le scandale que rien, jamais, ne

parviendrait à l'étouffer complètement. Il y avait des moyens plus adéquats, plus efficaces pour régler ce genre de situation – un divorce en catimini, par exemple.

Mais pas une seconde ils n'avaient songé à ça... en tout cas lui ne l'avait pas fait. Et elle ? s'interrogea-t-il. Il n'avait jamais rien su de ses pensées. C'était presque timidement qu'il lui avait demandé de partir avec lui – car après tout qu'était-il ? Pas grand-chose... rien qu'un modeste producteur d'oranges au Transvaal parmi des milliers. Bien piètre vie qu'il avait à lui offrir en échange de l'existence dorée qu'elle menait à Londres ! Et pourtant il la voulait si fort à lui qu'il n'avait pu se retenir de la lui proposer.

Elle lui avait donné son accord avec le plus grand calme, sans hésiter ni ergoter, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde qu'il lui avait demandée là.

— Demain ? avait-il balbutié, hébété, presque incapable d'y ajouter foi.

Et elle lui en avait donné sa parole de cette voix douce et un peu rauque, si différente du timbre enjoué qui était le sien lors des mondanités. Lorsqu'il lui avait été présenté, il l'avait comparée à un diamant – à un prisme flamboyant qui aurait reflété la lumière par ses mille et une facettes. Mais dès la première étreinte, dès le premier baiser, le diamant s'était miraculeusement métamorphosé en perle d'un orient vapoureux – une perle d'un rose crémeux semblable à une fleur de magnolia.

Elle lui avait donné sa parole. Et à présent il attendait qu'elle la tienne.

Une fois encore il leva les yeux vers la pendule. Si elle n'arrivait pas sous peu, ils allaient rater leur train.

Une bouffée de révolte gronda en lui. Elle n'allait pas venir ! Bien sûr qu'elle n'allait pas venir. Quel imbécile d'y avoir jamais cru ! Qu'était-ce qu'une promesse ? Il tomberait sur une lettre en regagnant son hôtel... où elle s'expliquerait, protesterait de sa bonne foi et débiterait tout ce que débitent les femmes quand elles cherchent à se faire pardonner leur lâcheté.

La colère le submergeait... la colère et la douleur de voir mourir son rêve.

Et puis soudain il l'aperçut qui traversait la salle des pas perdus à sa rencontre avec aux lèvres un sourire à peine esquissé. Elle marchait sans hâte et sans agitation apparente, comme quelqu'un qui aurait l'éternité devant soi. Elle était habillée de noir – un petit tailleur souple et enveloppant – et coiffée d'un bibi, noir lui aussi, qui mettait en valeur la divine pâleur crémeuse de son visage.

Il se surprit à écraser sa main dans les siennes et à bégayer comme le dernier des nigauds :

— Alors comme ça vous êtes venue... Vous êtes... vous êtes quand même venue !

— Évidemment.

Sa voix était d'un calme ! D'un calme !

— J'en arrivais à croire que vous ne le feriez pas, avoua-t-il en haletant un peu et en lui libérant la main.

Elle écarquilla les yeux – ses yeux immenses, des yeux à s'y noyer. Ils exprimaient la surprise, le naïf étonnement d'un enfant :

— Mais pourquoi ?

Il ne répondit pas. Au lieu de quoi il tourna la tête pour héler un porteur qui passait à proximité. Il ne leur restait pas beaucoup de temps. Les quelques minutes qui suivirent ne furent guère que bousculade et confusion. Puis ils se retrouvèrent confortablement installés dans leur compartiment réservé tandis que défilaient par la vitre les façades grisâtres des quartiers sud de Londres.

Théodora Darrell était installée sur la banquette en face de lui. Enfin elle était sienne. Il se rendait à présent compte que, jusqu'à la toute dernière minute, il n'y avait pas cru, il n'avait pas osé y croire. Son côté magique, insaisissable, l'avait obnubilé. Il lui avait semblé impossible qu'elle puisse jamais lui appartenir.

Désormais, les incertitudes étaient balayées. L'irrévocable avait été accompli. Il la regarda qui lui faisait face, assise bien droite dans l'angle du compartiment. L'ombre d'un sourire flottait sur ses lèvres, elle avait les yeux baissés et ses longs cils noirs balayaient la courbe laiteuse de sa joue.

« Que peut-elle bien avoir en tête à présent ? s'interrogea-t-il. À quoi ou à qui est-elle en train de songer ? À moi ? À son mari ? Et, à propos, quelle opinion peut-elle avoir de lui ? L'a-t-elle un jour aimé ? Ou bien n'a-t-elle jamais éprouvé le moindre sentiment pour lui ? Le déteste-t-elle ou ne lui inspire-t-il qu'indifférence ? » Et une conclusion désabusée vint soudain lui serrer le cœur : « Je n'en sais rien. Et je n'en saurai jamais rien. Je l'aime et j'ignore tout d'elle : j'ignore ce qu'elle pense tout autant que ce qu'elle ressent. »

De guerre lasse, son esprit se rabattit sur le mari de Théodora Darrell. Vincent Easton avait connu des tas de femmes mariées qui n'aimaient rien tant que se plaindre de leur époux et de leur proverbiale incapacité tant à les comprendre qu'à reconnaître l'infinie délicatesse de sentiments dont elles savaient faire preuve. Non sans cynisme, il songea que c'était d'ailleurs là, dans le jeu amoureux, l'une des plus fructueuses entrées en matière qui soit.

Mais, sauf de manière fortuite, Théo ne lui avait jamais parlé de son mari. Easton ne savait de lui que ce que tout un chacun en savait : qu'il était unanimement apprécié, très bel homme et d'un commerce on ne peut plus plaisant. Tout le monde raffolait de Darrell. Et sa femme avait toujours semblé dans les meilleurs termes avec lui. Mais ça ne prouvait rien, songea Vincent. Théo était la bonne éducation même – pas du genre à exprimer ses doléances en public.

Et entre eux, aucune confidence n'avait jamais été échangée. Depuis le soir de leur seconde rencontre, quand ils s'étaient promenés en silence dans le parc tandis que leurs épaules se frôlaient et qu'il percevait l'ineffable frémissement qui la parcourait à son contact, nulle explication, nulle mise au point n'avait eu lieu.

Tremblante et muette, soudain dépouillée de cet éclat minéral qui, conjugué avec sa beauté de rose et de nacre, avait assuré sa notoriété, elle s'était contentée de lui rendre ses baisers. Pas un seul instant elle n'avait fait allusion à son mari. Trop heureux que lui soient épargnés les arguments qu'avancent d'ordinaire les femmes désireuses de se persuader elles-mêmes tout autant que leur amant des excellentes raisons qu'elles ont

de céder à la passion, il lui en avait, sur le moment, été reconnaissant.

Mais maintenant, pour tacite qu'elle fût, cette conspiration du silence ne laissait pas de l'inquiéter. De nouveau, la panique le submergea face à cette créature dont il ne savait rien si ce n'est qu'elle s'offrait à partager sa vie sans discussion. Il avait peur.

Poussé par le besoin de se rassurer, il posa la main sur son genou gainé de noir. Une fois encore, il sentit le doux frémissement qui la parcourait tout entière et se risqua à lui prendre la main. Puis, se penchant, il en baisa la paume – un long, un interminable baiser. Il perçut la réaction de ses doigts qui se refermaient sur les siens, leva les yeux, croisa son regard et ses craintes s'envolèrent.

Aussitôt il se carra contre le dossier de son siège. Pour l'instant, il n'en souhaitait pas davantage. Ils étaient ensemble. Elle était toute à lui. Et ce fut d'un ton léger, presque badin, qu'il lui lança :

— Vous êtes très silencieuse, non ?

— Vous trouvez ?

— Oui.

Il attendit un peu, puis, d'un ton plus grave, précisa sa pensée :

— Vous êtes sûre de ne pas... regretter ?

Ses beaux yeux s'écarquillèrent :

— Oh, tout à fait !

Il ne douta pas un instant de l'absolue sincérité de cette réponse.

— À quoi pensez-vous ? insista-t-il. Il faut que je le sache.

— Je crois que j'ai peur, répondit-elle à voix basse.

— Peur de quoi ?

— De trop de bonheur.

Il alla s'asseoir auprès d'elle, l'attira dans ses bras et couvrit de baisers la soie de son visage et de son cou.

— Je vous aime, murmura-t-il. Je vous aime... je vous aime.

Elle y réagit en se serrant plus fort contre lui et en lui abandonnant ses lèvres.

Il retourna ensuite se rencogner en face d'elle, dans l'angle de sa banquette, et prit une revue tandis qu'elle en faisait autant.

De temps en temps, leurs regards se croisaient par-dessus les pages de leurs magazines. Et ils se souriaient.

Ils arrivèrent à Douvres tout juste après 17 heures. Ils devaient y passer la nuit avant d'embarquer pour le continent le lendemain matin. Sitôt à l'hôtel, Théo s'engouffra dans le petit salon de leur suite. Marchant dans son sillage, Vincent tenait à la main quelques quotidiens du soir qu'il jeta sur une table basse. Deux garçons d'étage entrèrent avec leurs bagages puis se retirèrent.

Théo se détourna alors de la fenêtre devant laquelle elle s'était immobilisée pour jeter un coup d'œil au-dehors. L'instant d'après, ils étaient enlacés.

Un coup discret fut frappé à la porte et ils s'arrachèrent à leur étreinte.

— Nom d'un chien ! marmonna Vincent. Est-ce qu'on ne nous fichera donc jamais la paix ?

— J'ai bien l'impression que non, fit avec un sourire Théo en s'asseyant sur le canapé et en prenant un journal.

C'était le garçon qui leur apportait le thé. Il disposa théière, tasses, pot de crème et sucrier sur la table basse, rapprocha cette dernière du canapé sur lequel Théo était assise, jeta un regard circulaire pour s'assurer que tout était en ordre, demanda si l'on n'avait plus besoin de rien et s'éclipsa.

Vincent, qui s'était rendu dans la chambre adjacente, regagna le petit salon.

— Et maintenant, une tasse de thé pour nous remettre ! fit-il gaiement avant de s'arrêter net au milieu de la pièce et de s'inquiéter : Qu'est-ce qui ne va pas ?

Figée, très droite, sur le canapé, Théo avait les yeux dans le vague et le visage blafard.

Vincent se précipita :

— Qu'y a-t-il, mon amour chéri ?

Lèvres serrées, elle lui tendit le journal en lui désignant la manchette.

Il le lui prit des mains. « HOBSON, JEKYLL & LUCAS DÉPOSENT LEUR BILAN », lut-il sans comprendre. Le nom de la célèbre firme londonienne n'évoquait momentanément pour lui rien de précis. Et pourtant, s'insurgea-t-il, la vérité aurait dû,

de toute évidence, lui sauter aux yeux. Il leva vers Théo un regard interrogateur.

— Hobson, Jekyll & Lucas, c'est Richard, expliqua-t-elle.

— Votre époux ?

— Oui.

Vincent se replongea dans le journal et lut attentivement les détails qui y étaient exposés dans toute leur crudité. Les clichés du style « brutale déconfiture », « gravissimes révélations à venir », « autres sociétés mouillées dans la combine » le frappèrent désagréablement.

Un froissement soyeux l'arracha à sa lecture. Debout devant la glace, Théo ajustait son bibi noir. Au mouvement qu'il fit, elle se retourna. Et le fixa droit dans les yeux :

— Vincent... ma place est auprès de Richard.

Il bondit :

— Théo ! Ne soyez pas grotesque !

Elle répéta, telle une mécanique :

— Ma place est auprès de Richard.

D'un geste, elle désigna le journal qu'il avait jeté à terre :

— Cela, c'est synonyme pour lui de ruine... de banqueroute. Comment pourrais-je choisir entre mille un jour pareil pour le quitter ?

— Vous l'aviez quitté avant d'apprendre la nouvelle. Réfléchissez deux secondes.

Elle secoua tristement la tête :

— Vous ne vous rendez pas compte. Ma place est auprès de lui.

Et de cela il ne parvint pas à la faire démordre. Étrange qu'un être aussi doux et malléable puisse se montrer à ce point inflexible. Très vite, elle cessa d'argumenter.

Et elle le laissa, sans broncher, dire tout ce qu'il avait à dire. Il la prit ensuite dans ses bras en caressant l'espoir que les feux du désir qu'il pensait ainsi faire naître soient assez ardents pour briser sa volonté. Mais bien que sa bouche s'amollisse et réponde à ses baisers, il sentait que subsistait tout au fond d'elle une force inébranlable capable de faire fi de tous ses plaidoyers.

Finalement, il relâcha son étreinte et la laissa aller, écœuré de lui-même et lassé de ses vaines tentatives. Mais de suppliant

qu'il s'était montré de prime abord, il se fit soudain amer et alla jusqu'à lui reprocher de ne l'avoir jamais aimé. Cela aussi, elle l'écouta en silence et sans se révolter, encore que tout son visage, muet et pitoyable, apportât à ces assertions le plus éloquent démenti. À la fin, la rage le submergea et il l'abreuva des formules les plus cruelles qui lui vinrent à l'esprit, ne cherchant plus qu'à la meurtrir, qu'à l'humilier.

Au bout du compte, les mots lui manquèrent. Il n'y avait plus rien qu'il puisse encore dire. Il se laissa tomber sur une chaise et, la tête entre les mains, se mit à fixer les franges du tapis de laine rouge. Ombre noire au visage exsangue, Théodora se tenait maintenant près de la porte.

C'en était terminé.

— Au revoir, Vincent, dit-elle doucement.

Il ne releva pas.

La porte s'ouvrit – et se referma.

Les Darrell habitaient une maison à Chelsea – une drôle de petite maison comme on les concevait autrefois, érigée au cœur d'un jardinet privatif. Un magnolia se dressait en façade, malingre, poussiéreux, noir de suie, mais un magnolia tout de même.

En arrivant, quelque trois heures plus tard, Théo s'arrêta sur le seuil pour le contempler un instant. L'ombre d'un pauvre sourire lui tordit fugitivement les lèvres.

Elle gagna aussitôt le bureau, à l'arrière de la maison. Un homme y arpentait fébrilement le parquet en tous sens – un homme jeune, au beau visage que déformait pour l'heure une expression hagarde.

À son entrée, une exclamation de soulagement lui échappa :

— Ah ! te voilà quand même, Théo. On m'avait raconté que tu avais fait ta valise et quitté Londres pour Dieu sait où.

— J'ai appris la nouvelle et je suis revenue tout de suite.

Richard Darrell lui passa le bras autour des épaules et l'attira vers le canapé. Ils s'y assirent côte à côte. Théo se dégagea alors du bras qui l'enserrait. Le geste pouvait passer pour totalement naturel.

— C'est très grave, Richard ? demanda-t-elle d'un ton égal.

— On pourrait difficilement faire plus — et ce n'est encore là qu'un euphémisme.

— Explique-moi !

Tout en parlant, il se remit à faire les cent pas. Immobile, Théo observait ses allées et venues. Il ne fallait pas qu'il sache que, de temps à autre, les contours de la pièce s'estompaient pour elle et que la voix de son mari se faisait simultanément inaudible tandis qu'une autre pièce — une chambre d'hôtel, à Douvres — se dessinait avec netteté devant ses yeux.

Quoi qu'il en soit, elle parvint cependant à saisir le sens général de son discours. Et, quand il en eut terminé, il revint s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

— Dieu merci, conclut-il, ils ne peuvent pas toucher à ta dot. Quant à la maison, c'est également à toi qu'elle appartient.

Théo hocha pensivement la tête :

— Il nous restera au moins ça. Ce qui fait que la situation n'est pas désespérée. Ça se résumera à prendre un nouveau départ, un point c'est tout.

— Hé, oui ! fit Richard d'un ton qui se voulait léger. Un point c'est tout. Tu l'as dit !

Mais sa voix sonnait faux. Et Théo pensa aussitôt : « Il y a autre chose. Il ne m'a pas tout avoué. »

— Tu m'as bien tout dit, Richard ? lui demanda-t-elle avec douceur. Tu ne me caches pas le pire ?

Il hésita un quart de seconde, puis :

— Le pire ? Comme tu y vas ! Qu'est-ce que ça pourrait bien être ?

— Je n'en sais rien, dit Théo.

— Tout ira bien, affirma Richard, comme pour tenter de se rassurer lui-même plutôt que de chercher à rassurer sa femme. Cela va de soi, que tout ira bien.

Soudain, il l'enlaça :

— Je suis heureux que tu sois là. Tout ira bien maintenant que tu es là près de moi. Quoi qu'il puisse arriver, je t'ai, n'est-ce pas ?

— Oui, Richard, dit-elle d'une voix sans timbre, tu m'as.

Et, cette fois, elle ne se dégagea pas de son étreinte.

Il la couvrit de baisers et la serra contre lui comme si, étrangement, son contact lui apportait le réconfort.

— Je t'ai, répéta-t-il bientôt.

À quoi, comme elle venait de le faire, elle répondit encore :

— Oui, Richard.

Il se laissa glisser du canapé sur le sol, à ses pieds.

— Je suis crevé, maugréa-t-il. Bon Dieu, quelle journée ! L'horreur ! Je n'ai pas la moindre idée de ce que je ferais si tu n'étais pas là. Après tout, des femmes, on n'en a pas trente-six, pas vrai ?

Elle ne souffla pas mot. Elle se contenta d'acquiescer d'un hochement de tête.

Il posa son front sur ses genoux. Et le soupir qu'elle laissa alors échapper ressemblait à celui d'une gamine fatiguée.

« Il y a encore quelque chose qu'il ne m'a pas avoué, estima-t-elle. De quoi diable peut-il bien s'agir ? »

Sans presque s'en rendre compte tant le geste était mécanique, elle se mit à caresser doucement ses cheveux sombres, telle une mère désireuse de consoler son enfant.

— Tout ira bien maintenant que tu es là, marmonna-t-il d'une voix indistincte. Toi, au moins, tu ne me laisseras pas tomber.

Sa respiration se fit lente et régulière. Il s'était endormi.

Machinalement, Théo continua à lui caresser les cheveux. Mais ses yeux, aussi vides que ceux d'une aveugle, regardaient droit devant elle sans rien voir.

— Tu ne crois pas, Richard, que tu ferais mieux de tout me dire ? relança Théodora.

La scène se passait trois jours plus tard. Ils s'étaient installés au salon, en attendant le dîner.

Richard sursauta et devint apoplectique.

— Je ne sais pas ce que tu entends par là, tenta-t-il d'éluder.

— Ah vraiment ? fit-elle.

Il lui lança un regard en dessous :

— D'accord, j'ai omis quelques... euh... quelques broutilles. Mais...

— L'idée ne t'a pas un instant effleuré que je serais mieux à même de t'aider si j'étais au courant de tout ?

Il la jaugea avec une lueur bizarre dans l'œil :

— Qu'est-ce qui te pousse à croire qu'il faudrait que tu m'aides ?

— Mais, mon cher Richard, le fait que je sois ta femme ! rétorqua-t-elle sans chercher à cacher sa surprise.

Il lui sourit soudain, de son séduisant, son insouciant sourire de naguère :

— Ça, tu l'as dit, Théo. Et une femme bougrement agréable à regarder par-dessus le marché ! Je n'ai jamais pu encaisser les laiderons.

Il ne tarda pas à se mettre à marcher de long en large, comme il le faisait chaque fois qu'un problème le préoccupait.

— Je t'accorde que tu n'as pas entièrement tort, marmonna-t-il au bout d'un moment. Il y a bel et bien un point où le bât blesse et...

Il s'interrompt.

— Oui ? insista-t-elle.

— Si tu crois que c'est facile, toi, d'expliquer ce genre de subtilités à des femmes ! Vous êtes toutes les mêmes : vous regardez toujours tout par le petit bout de la lorgnette et vous vous faites des montagnes avec des riens ou peu s'en faut.

Théo ne releva pas.

— Tu comprends, poursuivit Richard, ce qui est bien, ce qui est mal, c'est une chose. La loi, c'en est une autre. Il peut arriver qu'un type comme moi fasse un truc parfaitement normal et anodin, mais que la loi ne voie pas les choses du même œil. Neuf fois sur dix, tout marche comme sur des roulettes – mais la dixième... euh... on tombe sur un bec.

Théo commençait à comprendre. « Comment se fait-il que je ne sois même pas étonnée ? s'interrogea-t-elle. Est-ce que j'aurais par hasard toujours su, au plus profond de moi-même, que l'honnêteté n'était pas son fort ? »

Continuant pour sa part à discourir, Richard se livrait présentement à des explications à n'en plus finir. Et Théo lui était somme toute reconnaissante de noyer les points cruciaux de l'affaire dans un océan de verbosité. Il s'agissait de vastes

territoires quelque part en Afrique du Sud. Ce que Richard avait fait au juste, elle ne tenait pas à le savoir. Moralement, affirmait-il, il était blanc comme neige. Légalement... il fallait bien avouer que ça accrochait un peu – et que, pour tout dire, il pouvait s'attendre à des poursuites au pénal.

Tout en parlant, il ne pouvait s'empêcher de décocher des coups d'œil furtifs à sa femme. Elle le sentait nerveux, mal à l'aise. Il continuait inlassablement à s'inventer des excuses et à trouver des justifications alambiquées pour des faits qu'un enfant en bas âge aurait été à même de juger dans toute leur crudité. Et puis soudain, au plus fort de sa péroraison, il s'effondra. Sans doute l'éclair de mépris que Théo n'avait pu empêcher de passer dans ses yeux y était-il pour beaucoup. Il se laissa tomber au creux d'un fauteuil bas, à l'angle de la cheminée, et s'enfouit la tête dans les mains.

— Voilà la situation, Théo, acheva-t-il d'une voix brisée. À partir de ça, quelle décision vas-tu prendre ?

Après ce qui ne fut guère que l'ombre d'une hésitation, elle alla s'agenouiller au pied de son fauteuil et blottit son visage tout contre le sien :

— Y a-t-il un moyen de s'en sortir, Richard ? Qu'est-ce que nous pouvons encore faire ?

Il l'étreignit :

— Tu as bien dit « nous » ? Tu restes dans mon camp ?

— Bien évidemment, mon pauvre vieux. Bien évidemment.

Poussé malgré lui à la sincérité, il avoua sans fard :

— Je ne suis qu'un voleur, Théo. C'est à ça que ça revient. Résumé en langage clair : je ne suis qu'un voleur.

— Auquel cas je suis la femme d'un voleur, Richard. Qu'il s'agisse de surnager ou de sombrer corps et biens, nous le ferons ensemble.

Ils restèrent silencieux quelques instants. Mais Richard ne tarda pas à retrouver son air suffisant habituel :

— Tu sais, quoi, Théo ? J'ai un plan. Mais nous reparlerons de ça plus tard. On n'est pas loin de l'heure du dîner. Il va falloir que nous montions nous changer. Mets ton fameux machinchouette crème – tu vois ce que je veux dire : ton modèle de chez Caillot.

Théo haussa des sourcils interrogateurs :

— Pour une soirée entre nous, à la maison ?

— D'accord, d'accord, je sais. Mais je l'adore, cette robe-là. Montre-toi bonne fille, mets-la. Ça me requinque toujours, de te voir à ton summum.

Théo descendit dîner dans sa robe de chez Caillot. C'était un modèle coupé dans un brocart crème rehaussé par un léger fil d'or et réchauffé par une discrète touche de rose pâle. Il était vertigineusement échancré dans le dos et rien n'aurait pu être mieux à même de faire ressortir l'éblouissante blancheur de la nuque et des épaules de Théo. Fleur de magnolia, elle l'était ainsi plus que jamais.

Chaudement approbateur, Richard la couva du regard :

— Tu es un ange, ma grande. Tu sais un truc ? Tu es renversante, dans cette tenue.

Ils passèrent dans la salle à manger. Plaisantant et riant à propos de tout et de rien comme s'il cherchait vainement à échapper à ses soucis, Richard se montra nerveux et peu naturel d'un bout à l'autre de la soirée. À plusieurs reprises, Théo tenta de le ramener à leur conversation d'avant dîner, mais il esquiva chaque fois.

Et puis soudain, au moment où elle se levait pour monter se coucher, il sauta à pieds joints dans le vif du sujet :

— Non, attends encore un peu. Il faut que je te dise un truc. Tu sais bien, à propos de cette lamentable histoire.

Elle regagna son siège.

Il se mit à parler à toute vitesse. Pour peu que la chance leur sourie, ils parviendraient peut-être à étouffer l'affaire. Il avait assez adroitement brouillé les pistes. Et à condition toutefois que certains papiers ne tombent pas entre les pattes du syndic de faillite...

Il s'interrompit d'un air entendu.

— Des papiers ? s'enquit Théo perplexe. Tu veux dire que tu as l'intention de les détruire ?

Richard eut un rictus :

— Je les détruirais en moins de deux si seulement je les avais sous la main. Mais tel n'est pas le cas et c'est bien ça le chiendent.

— Qui les a ?

— Un individu que nous connaissons tous les deux : Vincent Easton.

Une exclamation quasi inaudible échappa à Théo. Elle la ravala aussitôt, mais Richard avait remarqué sa réaction.

— Je me doutais depuis le début qu'il en savait long sur la question. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je l'ai si souvent invité ici. Tu te souviens peut-être que je t'avais demandé de te montrer gentille avec lui ?

— Je m'en souviens, oui, balbutia Théo.

— Quelle que soit la façon dont je m'y prenne, je ne suis jamais réellement parvenu à m'en faire un ami. Dieu sait pourquoi. Toi, en revanche, il t'apprécie. J'irai même jusqu'à dire qu'il t'apprécie... énormément.

— C'est en effet le cas, confirma Théo, d'une voix claire.

— Ah ! se réjouit Richard. Voilà au moins une bonne chose. Tu vois maintenant où je veux en venir. Je te parie tout ce que tu voudras que, si tu allais trouver Vincent Easton et si tu lui demandais ces papiers, il ne te les refuserait pas. Une jolie femme, tu vois... et tout ce qui s'ensuit...

— Je ne peux pas faire ça ! décréta précipitamment Théo.

— Ne sois pas grotesque.

— C'est hors de question !

Le rouge se mit à envahir par plaques le visage de Richard. Elle vit qu'il était hors de lui :

— Ma vieille, je n'ai pas l'impression que tu mesures la gravité de la situation. Si la justice se saisit de l'affaire, je suis passible de prison. Ça signifie la ruine... la fin de tout.

— Vincent Easton ne se servira jamais de ces papiers pour te nuire. Ça, j'en mettrais ma main à couper.

— Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez. Il est possible qu'il ne se rende pas compte qu'ils m'incriminent à ce point. Ce n'est que si on les met en parallèle avec mon chiffre d'affaires que... Oh ! je ne peux pas entrer dans les détails. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que tant qu'ils sont en sa possession et à moins d'être chapitré au préalable, il risque de précipiter ma ruine sans même le savoir.

— S'il ne s'agit que de le chapitrer, tu peux sûrement faire ça toi-même. Envoie-lui un mot.

— Tu parles d'une solution ! Non, Théo, nous n'avons pas trente-six moyens de nous en sortir indemnes. La récupération de ces papiers est l'unique moyen de garantir notre sécurité. Et là, tu es ma seule chance. Après tout, tu es ma femme. Donc ton devoir est de m'aider. Tu vas trouver Easton pas plus tard que tout de suite...

Elle laissa échapper un cri :

— Pas ce soir ! Demain, peut-être...

— Bon Dieu, Théo, tu ne comprends décidément rien à rien ? Il se pourrait bien que demain soit trop tard. En revanche, si tu filais maintenant... à la minute... jusqu'à son hôtel et si tu montais frapper à la porte de sa chambre...

Il la vit ciller et tenta de la réconforter :

— Je sais, ma vieille, je sais. Ce sera un sale moment à passer. Mais c'est une question de vie ou de mort. Tu ne vas pas me lâcher, Théo ? Pas après m'avoir dit que tu ferais n'importe quoi pour m'aider ?

— Tout mais pas ça.

Théo s'était entendue répondre d'une voix dure et sèche, méconnaissable.

— Tout mais pas ça, répéta-t-elle. J'ai mes raisons.

— C'est une question de vie ou de mort, Théo, insista-t-il. Je ne plaisante pas. Regarde un peu.

Il ouvrit un des tiroirs de son bureau et en sortit un pistolet. S'il y avait quelque chose de théâtral dans son geste, elle ne s'en rendit pas compte :

— C'est ça ou je me tire une balle dans la tête. Les poursuites, le scandale, je suis incapable de les affronter. Ce que je te demande n'est après tout pas grand-chose. Mais si tu ne le fais pas... avant demain matin, je suis un homme mort. Je te jure sur tout ce qu'il peut y avoir de plus sacré que c'est la vérité.

Théo poussa un cri rauque :

— Non, Richard, pas ça !

— Alors, aide-moi.

Il jeta le pistolet sur la table et s'agenouilla devant elle :

— Théo, ma chérie... si tu m'aimes... si tu m'as jamais aimé... fais ça pour moi. Tu es ma femme, Théo, tu l'as dit toi-même, et je n'ai personne d'autre vers qui me tourner.

Dans un long murmure, sa voix insistante poursuivait un misérable plaidoyer qui semblait ne jamais devoir connaître de fin. Et, au bout d'un moment, Théo entendit sa propre voix qui disait :

— Oh ! et puis... comme tu voudras.

Richard l'escorta jusqu'à la porte et la poussa dans un taxi.

— Théo !

Éperdu de bonheur, Vincent Easton se leva d'un bond. Elle se dressait dans l'embrasement de la porte. Sa longue étole d'hermine lui enveloppait les épaules. Jamais, songea-t-il, elle n'avait paru aussi belle :

— Vous êtes après tout revenue !

Voyant qu'il se précipitait pour la prendre dans ses bras, elle leva la main pour l'arrêter dans son élan :

— Non, Vincent, ce n'est pas ce que vous croyez.

Elle s'exprimait d'une voix rauque, un peu haletante :

— Si je suis ici, c'est à la demande de mon mari. Il est persuadé que vous êtes en possession de... de certains documents susceptibles de lui causer du tort. Je suis venue vous demander de me les remettre.

Vincent, qui s'était immobilisé, la contemplait, pétrifié. Et puis soudain il se laissa aller à un petit rire bref :

— Ainsi, c'est donc ça ! Il m'était déjà apparu, l'autre jour, que Hobson, Jekyll & Lucas était une raison sociale qui me disait quelque chose. Mais je n'avais pas cherché à approfondir. J'ignorais d'ailleurs que votre époux avait des liens avec cette firme. Voilà pas mal de temps déjà qu'ils filent un mauvais coton. Au point que j'ai même été appelé à fourrer mon nez dans leurs dossiers. Et que j'en étais venu à soupçonner les malversations d'un quelconque sous-fifre. Jamais je n'aurais imaginé que le coupable n'était autre que le grand patron.

Théo ne soufflait mot. Vincent la dévisagea comme s'il ne pouvait en croire ses yeux :

— Ça ne vous fait vraiment ni chaud ni froid, le... le fait, pour dire les choses comme elles sont, que votre époux soit un escroc ?

Elle secoua la tête.

— Ça me dépasse, gémit Vincent.

Puis il se hâta de réagir :

— Vous voulez bien attendre un instant ? Je vais vous chercher les papiers.

Théo s'assit sur une chaise. Quant à lui, il passa dans la pièce à côté dont il revint bientôt avec une enveloppe qu'il lui glissa entre les mains.

— Merci, dit Théo. Vous auriez des allumettes ?

Prenant la boîte qu'il lui tendait, elle alla s'accroupir devant la cheminée. Et lorsque les documents ne furent plus qu'un infime tas de cendres, elle se releva.

— Merci, dit-elle encore une fois.

— Oh ! c'était la moindre des choses, répondit-il d'un ton gourmé. Laissez-moi vous appeler un taxi.

Il l'aida à y monter et attendit sur le pas de la porte que la voiture s'éloigne. L'étrange entrevue que cela avait été ! Si froide et compassée... Sitôt après le premier instant, ils n'avaient plus osé lever les yeux l'un sur l'autre. Eh bien le sort en était jeté. Tout était terminé entre eux. Il s'en irait au loin, très loin, et il essaierait d'oublier.

Entrouvrant la vitre de communication, Théo donna ses indications au chauffeur. Regagner immédiatement son domicile de Chelsea lui paraissait au-dessus de ses forces. Il fallait qu'elle s'accorde le temps de souffler. Le fait de revoir Vincent dans ces conditions l'avait bouleversée. Si seulement... si seulement... Mais elle se ressaisit. De l'amour pour son mari, voilà longtemps qu'elle n'en éprouvait plus, mais il n'en demeurait pas moins qu'elle devait se montrer loyale à son égard. Il traversait une sale passe, il importait donc qu'elle fasse preuve de solidarité. Quelque malhonnêteté qu'il ait pu commettre par ailleurs, il l'aimait. L'escroquerie à laquelle il s'était livré était un crime contre la société, pas contre elle.

Le taxi, à petite allure, sillonnait les larges avenues dégagées de Hampstead. Quand il longea Hampstead Heath, une revigorante bouffée d'air frais vint fouetter les joues de Théo. Elle parvint tout aussitôt à recouvrer son empire sur elle-même. Et, après un demi-tour, le taxi reprit à vive allure la direction de Chelsea.

Richard vint l'accueillir dans l'entrée.

— Eh bien, lui reprocha-t-il, on peut dire que tu y auras mis le temps !

— Ah ! tu trouves ?

— Oui... une éternité. Tout... tout est réglé, au moins ?

Elle l'écarta un peu pour passer et il lui emboîta le pas. Il avait l'œil sournois et ses mains tremblaient.

— Alors, tout est vraiment réglé ? insista-t-il.

— Je les ai brûlés moi-même.

— Oh !

Elle s'engouffra dans le bureau et se laissa tomber dans le plus vaste des fauteuils. Elle était morte de fatigue et avait un visage à faire peur. « Si seulement je pouvais m'endormir maintenant, se dit-elle. M'endormir tout de suite et ne plus jamais, au grand jamais, me réveiller. »

Richard l'observait du coin de l'œil. Son regard gêné, fuyant, ne cessait d'aller et venir. Quant à elle, elle ne remarquait rien. Elle avait de très loin dépassé le stade où l'on peut encore remarquer quelque chose.

— Tout s'est bien passé, tu me le garantis ?

— Combien de fois faudra-t-il que je te le répète ?

— Tu es sûre qu'il s'agissait réellement des documents en question ? Tu as vérifié ?

— Non.

— Mais alors...

— Je te dis que j'en suis certaine. Cesse de me harceler, Richard. Je suis au bout du rouleau.

Il s'agita nerveusement :

— Oui, oui, je m'en rends bien compte.

Il ne tenait pas en place. Et il ne tarda pas à se rappro

— Ne me touche surtout pas !
 Elle essaya de rire :
 — Je suis désolée, Richard. J'ai les nerfs à fleur de peau. J'ai l'impression que je vais mordre au moindre contact.
 — Je sais. Je comprends.
 Et il se remit à faire les cent pas.
 — Théo, éclata-t-il soudain, je m'en veux énormément.
 — De quoi ? s'étonna-t-elle en levant les yeux.
 — Jamais je n'aurais dû te laisser aller chez ce type en pleine nuit. Il ne m'avait pas une seconde effleuré que tu risquais d'avoir à subir des... désagréments.
 — Des désagréments ?
 Elle éclata de rire. Le mot lui semblait comique :
 — Si tu savais ! Oh, Richard, si tu savais !
 — Si je savais quoi ?
 — Ce que cette soirée m'a coûté, articula-t-elle avec accablement en regardant dans le vide.
 — Mon Dieu ! Théo ! Jamais je n'aurais pensé... Tu... Tu as fait ça pour moi ? Le saligaud ! Théo... Théo... Comment aurais-je pu m'imaginer ? Comment aurais-je pu deviner ? Mon Dieu !
 Agenouillé devant elle, il balbutiait maintenant en cherchant à l'enlacer. Et elle le considéra soudain avec une certaine stupeur, comme si elle venait seulement de saisir la signification de ce qu'il lui disait.
 — Je... je n'avais jamais envisagé que...
 — Que quoi, Richard ?
 L'âpreté de la voix de sa femme le fit sursauter.
 — Dis-moi un peu, Richard. Dis-moi un peu ce que tu n'avais jamais envisagé.
 — N'en parlons pas, Théo. Je ne veux pas le savoir. Je ne veux rien savoir. Je ne veux jamais plus y penser.
 Tous ses sens désormais en éveil, elle s'était mise à le dévisager. Et les mots qu'elle prononça fusèrent, clairs et distincts :
 — Tu n'avais jamais envisagé... Et que crois-tu donc qu'il a pu se passer ?

— Il ne s'est rien passé, Théo. Mettons qu'il ne se soit rien passé.

Mais tandis qu'elle lui scrutait le visage, la vérité finit par lui apparaître :

— Tu es persuadé que...

— Je ne tiens pas à...

Elle le coupa :

— Tu es persuadé que Vincent Easton ne m'a pas donné ces documents pour rien ? Tu es persuadé que j'ai... qu'il m'a bien fallu payer le prix qu'il en exigeait ?

— Je...

La voix de Richard n'était plus qu'un murmure :

— Jamais je n'aurais cru ça de ce type.

Un murmure qui manquait singulièrement de conviction.

— Tu ne l'aurais jamais cru ? Vraiment ?

Elle plongea son regard dans les yeux de son mari. Il n'eut pas la force de les garder ouverts.

— Pourquoi avoir exigé ce soir que je mette cette robe ? Pourquoi m'avoir enjoint d'aller toute seule le trouver dans sa chambre d'hôtel à une heure aussi indue ? Tu avais deviné qu'il... qu'il avait un faible pour moi. Tu voulais sauver ta peau... La sauver à n'importe quel prix... Et tant pis si c'était à celui de mon honneur.

Elle se leva :

— Je vois clair dans ton jeu, à présent. Tu as tout misé là-dessus depuis le début. Ou du moins, tu as « envisagé » ça comme une carte intéressante. Et rien n'aurait pu te faire hésiter.

— Théo...

— Inutile de chercher à nier, Richard. Tout ce qu'il peut y avoir en toi d'inavouable, je croyais le savoir depuis des années. Dès nos premiers jours ou presque, je me suis rendu compte que tu n'étais pas honnête envers autrui. Mais je m'étais néanmoins imaginé que tu saurais toujours te montrer correct à mon égard.

— Théo...

— Es-tu en mesure d'apporter un démenti quelconque à ce que je viens de te dire ?

Il ne put que demeurer muet.

— Écoute-moi bien, Richard. Moi aussi, je te dois un aveu. Il y a trois jours, quand ce coup de tonnerre a éclaté pour toi, les domestiques ont dû te dire que je m'étais absentée. Que j'étais sans doute partie pour la campagne. C'était assez éloigné de la réalité. J'étais partie, en effet, mais avec Vincent Easton et pour un voyage sans retour.

Richard émit un son inarticulé. Elle leva la main pour lui imposer le silence :

— Une seconde, je te prie ! Nous venions d'arriver à Douvres. Mes yeux sont tombés sur la une d'un journal... et j'ai tout de suite mesuré la gravité des événements. Ce qui fait que, comme tu as pu le constater, j'ai rebroussé chemin. Je suis revenue.

Elle s'interrompt.

Richard la saisit par le poignet. Ses yeux hallucinés la vrillèrent :

— Tu es revenue... à temps ?

Théo laissa échapper un petit rire amer :

— Tu entends par là... intacte ? Oui, Richard, je suis revenue, comme tu dis, « à temps ».

Il lui lâcha le bras. Et, la tête noblement rejetée en arrière, il alla s'accoter au manteau de la cheminée. Il avait ainsi beaucoup d'allure. Et, dans cette attitude, il avait l'air... presque grandiose.

— Dans ce cas, précisa-t-il, j'estime pouvoir passer l'éponge.

— Moi pas.

Ces deux mots avaient été cinglants. Et, dans le silence du bureau, ils firent l'effet d'une bombe. Richard fit mine de s'élancer en avant, l'œil écarquillé, le menton pendant, et somme toute passablement grotesque :

— Tu... euh... qu'est-ce que tu as dit, Théo ?

— Que l'éponge, moi, je ne peux pas la passer. En te quittant pour un autre, j'ai comme on dit « fauté » – pas techniquement, certes, mais en intention, ce qui revient au même. Mais si je l'ai fait, ça a été par amour. De ton côté, toi aussi, tu m'as souvent trompée depuis que nous sommes mariés. Et ça, je te l'ai chaque fois pardonné, parce que je te croyais aveuglément quand tu évoquais ton amour pour moi. Mais ce que tu m'as fait ce soir, c'est une autre paire de manches. C'est ignoble, Richard, c'est une atteinte à ma personne, un crime qu'aucune femme ne

devrait jamais pardonner. Tu as froidement planifié de me vendre, moi, ta propre épouse, dans le seul but d'assurer ton impunité !

Elle saisit son étole et se dirigea vers la porte.

— Théo ! balbutia-t-il. Où vas-tu ?

Elle le toisa par-dessus son épaule :

— En ce bas monde, tout un chacun doit un beau jour payer, Richard. Pour prix de ma faute, je vais me voir confrontée à la solitude. Pour ce qui est de la tienne... que veux-tu : tu as mis dans la balance la vertu de l'être au monde auquel tu sembles tenir le plus – et tu as perdu !

— Tu t'en vas ?

Elle respira à fond :

— Oui. Vers la liberté. Il n'est plus rien désormais qui me retienne ici.

Il entendit la porte se refermer derrière elle. Des éternités s'écoulèrent... ou bien ne s'était-il agi que d'un court instant ? Quelque chose voleta au-dehors, de l'autre côté de la vitre : le dernier des pétales du magnolia. Doux, soyeux, parfumé.

FIN